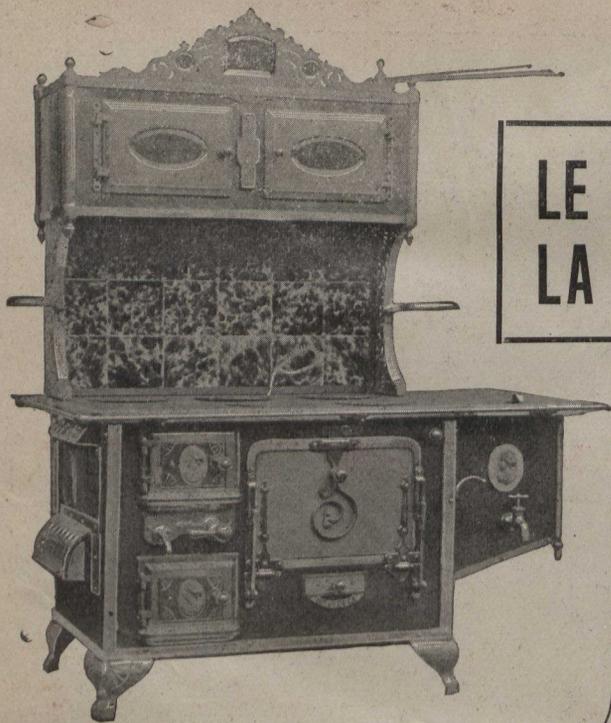


Le Monde Illustré  
*Album Universel*



T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs-Propriétaires, MONTREAL



## LE PIANO DE LA CUISINE

Beauté  
Élégance  
Solidité

# Poêles en acier

DE DIFFERENTS MODELES

Ne manquez pas de connaître au plus tôt la qualité et les avantages supérieurs de nos poêles en acier.

Demandez nos catalogues ou venez voir notre assortiment à nos magasins:

FONDERIE CANADIENNE  
No 1544, rue Sainte-Catherine

J. RHEAUME, Propriétaire

MONTREAL



## Pianos "PRATTE"

Sont excellents sous tous rapports. Le son est riche, plein, et possédant ce "velouté" si apprécié des musiciens. Le mécanisme est splendide, agréable, et la sonorité est belle. Les sons se prolongent avec intensité, ce qui est un rare mérite. La construction est des plus artistiques et d'une solidité à toute épreuve. Le piano "PRATTE" est l'instrument du "grand maître"

The Nordheimer Piano & Music Co. Ltd

2461 RUE SAINTE-CATHERINE,  
L. E. N. Pratte Gerant. MONTREAL



Santé,  
Vie, Vigueur

Comme agent curatif et préventif puissant

Wilson's  
Invalids'  
Port n'a pas de  
rival sérieux.

Chez tous les pharmaciens  
Partout.

Grande bouteille d'une pinte,  
\$1.00



LE.....

# D & A

est un corset élégant et hygienique par excellence. ❖ ❖ ❖

❑ C'est un moule parfait dans lequel se modèlent les formes de la femme, dont la santé n'est pas compromise. ❖ ❖

❑ Il donne à la taille la sveltesse rêvée, et fait que la femme qui le porte, possède toute la grâce, et la souplesse qui sont les principaux charmes de sa beauté. ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖

DOMINION CORSET M'F'G CO.

.....QUEBEC.....

MONTREAL

1802 rue Notre-Dame

TORONTO

78 Bay Street

## Avis de l'administration

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde Illustré

# Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal

par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840

Coin de la rue St-Urbain

## Prix de la revue

Par abonnements: \$3.00 par année, \$1.50 pour 6 mois, \$1.00 pour quatre mois, franc de port pour tout le Canada, les États-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Îles Hawaï et les Îles Philippines.

Au numéro: 10 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$4.00 par année, ou 21 francs.

## Brèves notes concernant quelques-unes des pages de ce numéro

Voici, très certainement, le moment où, par les beaux jours, les dames aiment à exhiber de belles toilettes. L'Album Universel, qui s'est fait une mission de ne rien ignorer de ce qui est beau, surtout dans le domaine de la toilette féminine; offre, aujourd'hui, une première page en couleur, très artistique et sur laquelle nous attirons l'attention de nos lecteurs. Quoi de plus charmant, en effet, que cette page et celle où, au commencement de la revue, nous donnons la gravure de trois superbes toilettes ?

Worcester est un des centres américains où les Canadiens-français qui y ont élu domicile, jouent un rôle considérable, tout à l'honneur de notre race. Les détails que, dans une page, nous donnons sur cette localité, ne manqueront pas d'intéresser, croyons-nous, et pour les Canadiens-français de ce pays et pour l'élément franco-canadien des États-Unis.

Le mari rêvé, est une des plus gentilles nouvelles qu'ait écrites le maître, Marcel Prévost. L'illustre académicien est tellement bien documenté sur les secrets du cœur féminin, que c'est plaisir de lire ce qu'il en dit. Nos lectrices apprécieront à sa juste valeur la perle de littérature française, que nous leur offrons aujourd'hui.

Au sujet de la Confirmation qui se donne à cette époque dans nos églises, nous avons jugé à propos de donner ici une étude aussi intéressante qu'instructive. Nos lecteurs y verront et l'origine de cette cérémonie qui, quoiqu'en disent les protestants, est réellement un Sacrement institué par Notre-Seigneur. C'est ce que nous prouvons par l'Écriture et les Pères de l'Église.

Chacun pourra s'instruire également et sur la nature et sur la matière et la forme de ce sacrement. On apprendra aussi — ce que plusieurs ignorent assurément — que la Confirmation n'a pas toujours suivi la première communion, comme cela se pratique de nos jours au Canada et ailleurs.

Caroline est le titre d'une légende canadienne, due à la plume d'Amédée Papineau. Les moeurs du 18<sup>ème</sup> siècle y sont évoquées par un fils de cette province, qui mène son sujet de façon bien locale; comme le constateront tous ceux qui aiment à lire ce genre de récits. En somme, Caroline est une légende où l'histoire et le roman se mêlent avec intérêt.

Croquis de voyage est la suite du récit d'un voyage d'Alger à Québec. Cette page ne le cède en rien à celle déjà publiée sur ce sujet.

La promenade à travers la France, en chemin de fer, est bien vécue et bien rendue, par notre collaborateur, D. P.

L'exposition de Liège attirera cette année nombre des nôtres en Belgique. Nous avons donc pensé que: donner quelques détails (puisés à des sources officielles) ne pourrait qu'être agréable à nos lecteurs. La page illustrée que nous publions sur cette exposition, jouira donc, probablement, d'un succès de circonstance, auprès du public.

La Chronique scientifique de cette semaine traite de quelques machines d'un intérêt pratique et journalier. Les amateurs des choses de la mécanique appliquée en seront satisfaits. L'appareil à poser les tapis est surtout d'une utilité telle, que sa description attirera probablement l'attention de nos lecteurs.

La coiffure féminine. Une étude très documentée et superbement illustrée sur cet important autant que gracieux sujet, ne saurait manquer de plaire à toutes nos aimables lectrices. La coiffure constitue l'un des détails les plus importants de la toilette de la femme. Une femme bien mise si elle est mal coiffée, ne paraîtra jamais à son avantage, de même qu'une autre dont les cheveux seront arrangés à l'air du visage, sera toujours gracieuse, même si sa toilette laisse un peu à désirer. De là, la grande attention qu'il faut donner à ce sujet; d'autant que la coquetterie de la coiffure est la seule que peuvent se permettre les femmes de toutes les conditions de fortune indistinctement, puisque les cheveux sont la seule parure qui ne coûte rien.

Les modes enfantines prennent maintenant autant d'importance que les modes destinées aux grandes personnes. Les mamans sont pour le moins aussi orgueilleuses de la toilette de leurs enfants que de la leur. Nous leur donnons dans notre page de mode de cette semaine une foule de précieux conseils sur la manière d'habiller leur petit monde d'une façon à la fois élégante, pratique et hygiénique. Car toutes ces considérations doivent entrer en ligne de compte quand il s'agit de ces petits êtres remuants et fragiles que sont nos enfants. Des illustrations de la mode nouvelle et des indications sur ce qui sera porté aux vacances, toutes prochaines, complètent cet article d'actualité.

Une jolie villa suburbaine est le titre d'une étude d'architecture, qui ne manquera pas de plaire à tous ceux qui comptent faire bâtir une charmante habitation dans la banlieue de Montréal. Cette page donne des aperçus techniques d'une réelle valeur. Quant à son illustration, elle est à point, pouvons-nous ajouter avec quelque fierté.

Annen-Polka de Strauss satisfera les goûts les plus difficiles. Cette composition ne laisse rien à désirer sous le rap-

port du fond et de la forme. L'impression tout particulièrement soignée en rend la lecture facile ainsi que l'exécution. On joue plus sûrement ce qu'on lit sans difficulté. C'est une vérité à laquelle la plupart n'accordent pas suffisamment d'attention; et nous ne saurions trop conseiller à tous nos lecteurs musiciens d'être très particuliers sur le choix de leurs morceaux, tant pour le fond que pour la forme.

Les Sauvages qui vivent près du Pôle-Nord, au nord de notre Canada, sont encore loin d'être connus parfaitement. Aussi, nous avons cru intéresser nos lecteurs en leur donnant dans l'Album de cette semaine une étude très documentée sur les Esquimaux. Les vignettes qui illustrent cette page nous ont été gracieusement fournies par un bon Père missionnaire Jésuite, que sa modestie et son humilité d'apôtre nous interdit de nommer, à notre grand regret.

En comparant la vie de cette peuplade sauvage au bien-être dont ils jouissent, nos lecteurs remercieront la divine Providence de les avoir fait naître de parents canadiens... civilisés...

La vie dans nos campagnes est aujourd'hui considérée, au point de vue des bovins (si utiles à notre existence) et aussi à celui des arbres, et de leur attraction électrique. Au début de la belle saison, les conseils que notre collaborateur donne à propos de ce dernier sujet, ne seront pas sans intérêt.

L'art de vaincre sans être fort, est l'application raisonnée et illustrée, d'une gymnastique japonaise, dont on parle beaucoup en ce moment. Avec un effort minimum, en arriver à terrasser un adversaire beaucoup plus puissant, cela vaut certes la peine d'être appris. Lisez donc notre page à cet égard, et vous vous initierez aux secrets du fameux Jiu-Jitsu.

Les parapluies. Saviez-vous qu'il y eût un art de plier son parapluie. Non, peut-être, mais vous avez eu, n'est-ce pas, maintes occasions de constater qu'il y avait beaucoup de parapluies mal pliés aux mains des dames que nous rencontrons sur la rue. Eh bien, grâce à la petite étude originalement illustrée que nous publions aujourd'hui sur ce sujet, les lectrices de l'Album Universel vont apprendre tout de suite la manière très simple de plier le parapluie de façon à lui donner cette apparence fine et effilée si à la mode aujourd'hui. Nous sommes sûrs que nos Canadiennes, toujours à la recherche de "plus d'élégance", nous sauront gré d'attirer leur attention sur ce détail, qui est loin d'être sans importance.

Nos petits amis ne liront pas sans rire le joli conte breton intitulé: "Les deux Têtus"; et plus d'un, sans doute, fera

tout bas la réflexion qu'il n'y a au monde qu'un Canadien pour être aussi têtu qu'un Breton. On n'est pas cousin pour rien, n'est-ce pas ?

Le Chardonneret et l'Ouvrier, — histoire canadienne, — fera éclore dans leur cœur une douce admiration pour l'oiseau chanteur devenant muet après la mort de son maître.

Le Coq leur apprendra qu'il est préférable d'avoir un bon tour dans son sac, comme lui, que soixante-treize, comme le renard.

Enfin, la suite et fin de la Barbe-Bleue, mettra le comble à leur joie.

Une simple devinette à la portée de tous, nous amènera un nombre de concurrents plus grand encore. Et qu'on ne s'imagine pas que les concours sont tout au plus bons pour des enfants. Non, certes, et on en conviendra aisément, si l'on considère qu'une devinette, un rébus, etc., exercent les facultés intellectuelles tout aussi bien, — j'allais dire mieux — qu'un problème ardu de science ou de philosophie. En s'habituant à surmonter les difficultés d'un concours, on se rend plus apte à surmonter les difficultés de la vie? Donc, amis lecteurs, prenez tous part aux concours intéressants de l'Album Universel.

L'installation d'une cuisine. Sachant combien nos gracieuses ménagères canadiennes sont à l'affût de tout ce qui peut rendre leur "home" plus élégant et surtout plus confortable, nous venons, dans cette page, leur donner des indications précieuses sur l'installation de cette si importante partie du logis qu'est "la cuisine". Nous leur décrivons et leur montrons par l'image quelques-unes des petites commodités élégantes et peu coûteuses que, de leurs doigts habiles, elles peuvent fabriquer pour la cuisine. Aussi, nous avons dressé pour elles un aperçu des ustensiles indispensables composant la batterie de cuisine et du prix d'achat de ces articles. Les jeunes filles qui se proposent d'entrer bientôt en ménage pourront avec profit consulter ce petit tableau, à l'occasion.

La maîtresse de maison, surtout celle qui n'a pu encore se former à l'école de l'expérience, est souvent fort embarrassée lorsqu'il s'agit de "faire le marché". Que choisir? Quelle quantité, quelle qualité de viande, de légumes, retenir? Comment conserver et préparer ces choses? C'est à ces petites ménagères que nous avons pensé en écrivant notre article sur l'art d'acheter et de conserver les provisions. Celles qui le liront attentivement et qui voudront mettre en pratique les avis pratiques et basés sur une longue expérience, que nous donnons à ce sujet, s'éviteront bien des ennuis, sans compter que leur budget s'en trouvera peut-être beaucoup mieux équilibré à la fin de la semaine.

## Quelques sujets que cette revue se propose de traiter incessamment

Nous sommes heureux de l'annoncer, l'Album Universel progresse à pas de géant, dans l'estime de notre population. Ce n'est partout qu'un cri d'admiration, et chaque courrier nous apporte une foule d'éloges au sujet de notre revue.

Tout en remerciant les aimables personnes qui nous encouragent dans notre tâche de vulgarisation du beau et du bon; nous ne savons mieux reconnaître leur appréciation qu'en leur servant une suite de sujets de plus en plus intéressants. C'est pourquoi, nous nous permettons de leur donner, ci-après, un très bref aperçu de quelques articles que cette revue traitera incessamment. Car, il ne faudrait pas, à tort, s'imaginer que nous allons varier notre ligne de conduite. Elle est bonne et nous nous y tiendrons, pour le plus grand avantage de nos nombreux lecteurs.

L. R.

Une imposante cérémonie devant avoir lieu dans quelques jours au Palais du Vatican — la consécration solennelle d'un sanctuaire à Notre-Dame de Lourdes, — nous avons mis sur le métier une étude relative à la consécration d'un sanctuaire.

Par la même occasion, nous donnerons quelques notes générales sur le Vatican.

La musique chiffrée, tel sera le titre d'une prochaine causerie musicale. Pour peu connu qu'il soit, ce système d'écrire la musique attirera l'attention de tous nos lecteurs qui aiment à s'occuper de l'art créé par Orphée.

Ils y verront aussi quelle est la valeur réelle de ces pauvres innocents qu'une admiration aveugle élève au rang des prodiges.

Un nouveau Petit Chaperon Rouge et un bon Loup qui se contente de croquer la galette sans manger ni Mère-grand ni Petit Chaperon, aura le don d'intéresser vivement et bientôt nos jeunes amis.

Peut-être aussi liront-ils une jolie légende canadienne, et d'autres belles choses encore; probablement une mignonne chansonnette spécialement composée pour eux.

Longueuil, le coquet village de Longueuil est trop près de nous pour que nous n'en disions point quelques mots. C'est pourquoi nos lecteurs liront sous peu dans les pages de l'Album Universel, une étude des mieux documentées sur cette jolie localité, que les touristes visitent avec tant de plaisir.

De plus en plus intéressants et jolis seront les Concours que l'Album Universel se propose d'offrir au public. Le prochain concours, — comme les suivants, du reste, — aura l'avantage d'être absolument inédit. Sera-ce un concours très difficile à résoudre? Non, mais assez pour exercer un tantinet la patience. Entre nous, soit dit: les prix offerts méritent bien qu'on se donne la peine de les gagner.

Une de nos prochaines pages de modes sera consacrée à la blouse-chemisette, ce petit vêtement si commode et si joli, que la Mode ne peut se décider à rayer de ses cadres. Pour ses aimables lectrices, l'Album Universel s'est procuré des modèles extrêmement jolis et tout à fait inédits de blouses nouvelles. En même temps que ces modèles seront illustrés dans nos colonnes, les conseils d'élégance les plus pratiques seront donnés, afin que toutes les femmes puissent être à même de se confectionner une de ces jolies blousettes légères et fraîches que la saison d'été va rendre plus populaires encore.

Dans un de nos prochains numéros, nous donnerons, sur les soins à donner aux plantes d'appartements, un article très docu-

menté et contenant une foule de conseils pratiques qui seront d'une grande utilité à tous ceux qui s'occupent un tant soit peu de la culture des plantes de maison. De nombreuses illustrations contribueront à faire de cette page "fleurie" une des plus belles et des plus attrayantes du journal.

On nous saura peut-être gré de traiter ce sujet, qui plait à tous.

Bientôt aussi, il sera parlé dans nos colonnes des réticules et des faces-à-main, ces charmants compléments de la toilette féminine. Ces articles, copieusement illustrés, auront, nous n'en doutons pas, un grand succès auprès de nos gracieuses lectrices, à qui nous nous efforçons de plaire de plus en plus.

Pour nos lectrices dont les doigts de fée ne savent pas rester inoccupés, nous donnerons bientôt une étude sur les travaux en fer malléable. Charmantes fantaisies, absolument artistiques et d'une merveilleuse facilité d'exécution. La vue seule de nos illustrations inspirera du goût pour ces jolis travaux, et les indications précises que leur donnera la collaboratrice qui doit s'occuper ici spécialement de ces petits travaux artistiques, enseigneront immédiatement le moyen de les exécuter.



Toilette en point brodé blanc sur fond de soie rose. Jupon en trois parties retenues par des tuyautés de satin rose. Corsage à large empiècement orné de boutons de brillant.



Toilette en crêpe de Chine de ce blanc ombré, nuance si en vogue. La jupe de dessus est montée à fins repliés, terminés en pointes. La jupe de dessous est ornée de dentelle. Le corsage sur doublure ajustée avec bordure de dentelle à l'encolure.



Costume en sicilienne crème. Jupe circulaire à plis piqués devant. Boléro à petits plis sous col à pointe, biais taffetas à rayures crème et bleu à l'encolure et aux manches.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ALBUM UNIVERSEL

### Chronique

**H**'HABITUDE, je n'ai pas accoutumé de vous entretenir de la politique. Outre que ses spéculations ne me sourient qu'à demi, il serait déplacé, je crois, d'en faire régulièrement profession dans cette revue. Néanmoins, comme je manquerais à mon devoir de chroniqueur, si je gardais le silence sur les grandes décisions de nos parlementaires, j'ai, aujourd'hui, l'occasion de me départir de ma conduite ordinaire.

Vous n'êtes pas, chers lecteurs, sans avoir pris quelque intérêt à la question des écoles du Nord-Ouest. Depuis assez longtemps, le grand journalisme s'en occupe, et, sur ce sujet, nous sert chaque jour de longs articles. C'est dire qu'il serait superflu qu'à votre intention, je fasse l'histoire de cette passionnante thèse à lois provinciales et fédérales.

Entre nous, j'avoue ne pas être fâché de n'avoir point à considérer minutieusement ce chapitre des statuts canadiens, qui, pour être traité à fond, demanderait des développements peut-être fastidieux. N'empêche, qu'avec la plupart de mes concitoyens, je suis heureux d'applaudir au magnifique succès que notre premier ministre a récemment remporté, en résolvant ce problème ardu entre tous. Car, c'est grâce à son esprit éclairé, à sa logique serrée, à son amour du droit et de la justice, que Sir Wilfrid Laurier vient de faire voter une loi fédérale, dont l'histoire s'emparera pour lui faire un titre de gloire.

Etant données certaines animosités auxquelles cette question des écoles a donné le jour, animosités compréhensibles jusqu'à un certain point, dans un pays où l'élément national s'inspire souvent d'atavismes différents; il était difficile de faire entendre raison à une législature, bien intentionnée, mais peut-être trop portée à se débattre sur une question de conscience. Or, ce tour de force de conciliation parlementaire a été obtenu au moment psychologique, par Sir Wilfrid Laurier, que secondaient dans cette entreprise quelques lieutenants aussi habiles que dévoués.

Le vote consigné le 4 du courant au parlement d'Ottawa, soutenait le gouvernement canadien par 140 voix contre 59, et, comme de juste, admettait l'interprétation officielle de l'article 93 de la constitution. Désormais donc, dans tout le Dominion, les minorités jouissant de par une loi du droit d'avoir des écoles confessionnelles, ne seront plus en but à se voir dépouiller de ce droit. Aussi, est-il à souhaiter que la mesure législative dont il s'agit, obtienne une consécration prochaine et définitive lorsque, finalement, seront adoptées les lois concernant l'autonomie de nos provinces.

\* \* \*

Décidément, ça se gâte. Les Japonais, désolés de n'avoir encore pu couler la flotte de Rodjestvensky, voient partout des dispositions tendant à nuire à leurs intérêts. En ce moment, la presse de Tokio accuse ouvertement la France de ne pas observer les lois de la neutralité. Poussant les choses à l'extrême, les Nippons veulent forcer l'Angleterre à descendre dans l'arène, et même, ils menacent de bombarder les possessions françaises, sans plus parlementer.

Evidemment, la presse jaune universelle, agit par sympathie sur les fils de l'Empire du Soleil-Levant. Question de couleur, dira-t-on! C'est possible. Toutefois, les petits Orientaux de l'archipel aux chrysanthèmes feraient bien d'y regarder à deux fois, avant de se lancer tête baissée dans un nouveau et grave conflit.

Pour les gens pondérés, qui ne s'inspirent que tout juste des racontars de journaux peu scrupuleux; il semble douteux, que la France ait prêté la main au ravitaillement des vaisseaux russes dans la baie de Camranh; ainsi que l'affirme la dépêche détaillée d'un correspondant.

Ce n'est pas au moment où il est question d'une alliance entre la Grande-Bretagne et la France, que le ministère du quai d'Orsay compromettrait, de gaieté de coeur, une entente si difficilement obtenue avec sa voisine d'outre-Manche.

Certes, le gouverneur de la Cochinchine peut avoir des torts apparents, mais de là à l'invectiver, sans avoir, pour ce faire, des preuves irréfutables, il y a un monde de logique à considérer.

Il est vrai, les forces du Japon doivent commencer à s'user, et ces astucieux asiatiques ne seraient probablement pas fâchés de brouiller davantage les eaux, où ils comptent pêcher de nouvelles victoires, avec l'aide de leur puissante alliée l'Angleterre.

Celle-ci marchera-t-elle dans leur combinaison, aussi facilement qu'ils se l'imaginent? Ce sera à voir. Mais il n'y a pas à se le dissimuler, la situation est grave pour la paix du monde. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire, à ce sujet, l'article inspiré du "Times", et, aussi, se souvenir des perfides tactiques japonaises. Tactiques dont ils donnèrent un sanglant et inoubliable exemple, en rade de Port-Arthur, dans la nuit du 7 février 1904. "Un homme averti en vaut deux," dit-on. La France ferait peut-être bien de se souvenir de ce proverbe.....

Puisque je parle des flottes des belligérants, je m'arrête un instant à considérer ce qu'on en dit, et, à vous en faire part.

Au moment où j'écris ces lignes, les dernières dépêches d'Extrême-Orient, annoncent à l'amirauté russe, que, enfin, la division navale commandée par l'amiral Nebogatoff, vient de faire sa jonction avec la flotte de l'amiral en chef Rodjestvensky. On peut donc s'attendre d'un moment à l'autre à ce que soit livré (probablement dans les eaux chinoises), le plus formidable combat naval des temps modernes. Même, on ne comprend pas que l'amiral japonais, Togo, n'ait pas attaqué les forces ennemies, tandis qu'elles étaient encore divisées. Il y a, très certainement, là-dessous, une manoeuvre voulue. S'il faut en croire les sources d'informations, les navires nippons seraient plus rapides, mais disposeraient d'un nombre moindre de forts canons, que ceux du Tsar.

\* \* \*

Bien qu'ayant, m'assure-t-on, quelques-unes des qualités qui font les musiciens, je déclare modestement être un profane de l'art que créa Orphée. Ce n'en est pas moins avec une joie intense, que je goûte la musique, lorsque, interprétée par un virtuose, elle exprime des états d'âme aussi fugaces qu'intéressants.

Qu'il soit donc compris, que ce n'est qu'en simple mélomane, que je vais causer du dernier concert donné par Paderewski à Montréal. Je choisis ce sujet comme bout de chronique, non pour faire mon petit critique, mais, pour dire quelques mots de ce que j'appellerais volontiers le prix de la gloire.

Sans doute, nombre de mes lecteurs ont assisté au mémorable concert; qui, le lundi de Pâques dernier, fut donné au Monument National de cette ville. D'aucuns avaient déjà vu et entendu le roi actuel du clavier, d'autres, tels que votre serviteur, allèrent l'écouter, ce soir-là, pour se rendre compte du bien-fondé de son universelle renommée.

Quelle a été l'impression générale que Paderewski a faite sur le public? Au point de vue des émotions intimes que procura son jeu magistral, il serait difficile de le dire. Cependant, une chose est certaine, c'est qu'il a enthousiasmé les milliers de personnes qui l'ont religieusement écouté. Mais, que ceci ne m'empêche pas de vous communiquer l'effet qu'a produit sur moi, le physique de l'ancien élève du célèbre Viennois Leszetytski.

Dès qu'aux applaudissements des spectateurs, Paderewski entre en scène, (où l'attend un magnifique Steinway à queue), sa maigreur contribue à le faire paraître frêle.

Après les salutations d'usage, sur une modeste chaise, le maître s'assoit devant son instrument; et, comme je le vois de profil, sa grande chevelure retombant sur ses épaules je trouve que son chef a quelque chose de léonin. Cette tête me dis-je, a assurément des traits caractéristiques qui, dans l'avenir, lui vaudront une place à part dans la galerie des artistes de génie.

Dans la salle archicomble, on froisse encore quelques programmes. Soudain, puissants, les sons du Steinway, soutenus par une série d'accords, s'en vont réveiller les échos du vaste édifice.

A ce moment, à mon humble avis, le piano n'est pas en voix; l'exécutant non plus ne dispose pas de tous ses moyens; on le constate, malgré un jeu de lumière qui surprend, et enveloppe Paderewski

d'une demi-obscérité, voulue par raffinement d'artiste, ou par caprice.

Peu à peu, cependant, le piano se met à chanter, à chanter divinement. Paderewski oublie le milieu où il est, et, sans contrainte, se livre tout entier à son art. Une pyrotechnie de notes, de modulations, d'accords suaves et vertigineux se prolonge de façon inouïe. Sous les doigts inspirés de l'idéal interprète de Chopin, des notes, tenues avec les pédales, fusent mélodieusement vers l'infini et meurent adorablement à mes oreilles ravies. Le programme, tout hérissé des difficultés de l'écriture des grands classiques et de celle des romantiques, se continue tel un rêve charmant.

Je ne le détaille pas ici, ce programme, la presse quotidienne s'étant à souhait chargée de ce soin. Hélas! si Kant a pu dire du beau, que c'est une finalité sans fin; tout concert en a une de fin, quel que beau qu'il soit.

Des plus hautes régions de l'idéal, l'heure venue, il nous faut retomber dans le prosaïsme de la vie. Aussi bien, est-il raisonnable de comprendre que les forces d'un artiste ont une limite, même quand il est des plus entraînés.

En fortissimo, le maître vient donc de plaquer l'accord final de l'une des rapsodies hongroises de Liszt, jouée en rappel. Paderewski s'est tellement surmené depuis deux heures et demie, que sa fatigue est évidente, il est épuisé. Je ne suis pas loin de lui, néanmoins, une curiosité de philistin me gagne et, presque à mon insu, je me trouve à ses côtés dans les coulisses.

Ah! mes amis, si, à ce moment-là, comme moi, en pleine lumière vous eussiez été tout près de lui, j'en suis sûr, vous auriez eu peine de sa gloire. Elle est bien belle, pourtant, cette gloire, elle est bien enviable, elle est le fruit d'une vie de travail acharné, mais, à quel prix n'est-elle pas achetée?

Ce n'est pas étonnant, vraiment, que Paderewski soit actuellement malade, et qu'il lui faille quatre mois d'un repos absolu. La chose était à prévoir dès la soirée dont je parle. Quand il disparut de devant le public, alors qu'on lui jetait une pelisse sur les épaules; ses traits avaient quelque chose de cadavéreux, de terrifiant, tant ils accusaient l'usage précoce, le surmenage. La chair de cet homme vibrat de douleur et d'émotion, sous l'empire d'une volonté de fer. Seul, son regard était calme et brillait d'un éclat extraordinaire. Dans les yeux aux reflets d'acier de ce Polonais hors du pair, passaient, je le vis, des éclairs de génie mortel satisfait d'avoir vaincu des difficultés d'ordre transcendental.

Et je quittai l'inoubliable grand homme, consolé de n'être, moi, qu'un simple mortel...

\* \* \*

Si l'on a pu dire d'un artiste, que son front et ses mains sont en quelque sorte l'étiquette de son talent; Paderewski a, à n'en pas douter, la main d'un pianiste virtuose. Aussi, doit-il prendre un grand soin de ses dix doigts, si habiles à faire vibrer les notes du plus ingrat des instruments. Du reste, point n'est besoin de considérer longuement les mains de cet artiste, pour se rendre compte qu'il les bichonne consciencieusement. Chez Paderewski, les ongles sont tout un poème.

Je les remarquais, ces ongles, en songeant aux préceptes de certains philosophes, qui prétendent que les ongles sont un sujet d'observation digne de fixer l'attention des penseurs, car ils permettent de deviner le caractère, les qualités et les défauts des gens. On a remarqué, en effet, que les ongles longs et effilés veulent dire imagination et poésie, amour des arts et paresse; longs et plats sagesse, raison, et toutes les qualités graves de l'esprit; larges et courts, colère et brusquerie, controverse, opposition et entêtement; bien colorés, vertu, santé, bonheur, courage, libéralité; ongles durs et cassants, colère, rixe, meurtre et querelle; recourbés en forme de griffes, hypocrisie, méchanceté; mous, faiblesse de corps et d'esprit; ongles courts et rongés jusqu'à la chair vive, bêtise et libertinage.

Et maintenant, à vous de voir quels ongles vous avez et d'atténuer vos défauts, si vous le pouvez. Que, si vous êtes parfait (permettez que j'en doute un peu), eh bien! vous êtes un "rara avis", et je vous en félicite.

PAUL d'ESMORIN.

# A travers le monde

(ECHOS DE LA SEMAINE)

**4 Mai — ETRANGER** — L'an dernier, d'après une statistique toute récente, le peuple américain aurait bu pour \$1,277,727,190 de spiritueux. Aux Etats-Unis, la consommation de la bière a augmenté de 19 p. c., celle du vin de 100 p. c. et celle du whisky de 47 p. c. Les Américains sont les premiers à reconnaître que: leur jeune et énorme population s'alcoolise trop.

—La grève qui a lieu en ce moment à Chicago, cause des désordres regrettables. Des foules armées parcourent les rues, et le nombre des blessés est considérable. A cette date, on parle de déclarer en état de siège la grande métropole de l'Ouest américain.

—L'entrevue qui a eu lieu le 30 avril dernier, à Venise, entre les ministres des Affaires étrangères d'Italie et d'Autriche, a produit une excellente impression à Vienne; on pense qu'elle a pour but de raffermir la triple alliance.

—L'Angleterre déclare qu'elle est prête à soutenir de toutes ses forces la politique de la France au Maroc.

**INTERIEUR** — Hier est mort, à Woodstock, l'Honorable J. Sutherland, Ministre des Travaux Publics. Né en 1849, le défunt a eu une carrière politique des mieux remplies. Depuis plusieurs mois, l'Hon. Sutherland souffrait d'une grave maladie. Sa fin cause de vifs regrets dans les deux partis politiques, où il ne comptait que des amis.

—Sur proposition du député Godefroy Langlois, le Parlement de Québec a considéré un amendement tendant à modifier la loi concernant les dentistes de la Province.

—Le trésorier provincial a demandé à la législature d'emprunter \$7,000,000 à 4 p. c., pour payer les frais de la construction du chemin de fer de Témiscamingue.

—L'été prochain, lors de la visite des manufacturiers canadiens en Angleterre, il a été décidé qu'il ne sera pas parlé d'affaires. On veut tout simplement fêter nos distingués compatriotes. Cette idée est évidemment plus sage qu'elle en a l'air tout d'abord.

—Hier a été inauguré avec solennité le nouvel hôtel de ville de Sainte-Cunégonde. De brillants discours ont été prononcés à cette occasion, et cette fête civique s'est terminée par un grand banquet. Le nouvel édifice est digne de la prospère municipalité qui l'a fait construire.

**5 Mai — ETRANGER** — "La crise en Irlande", tel est le titre d'une brochure due à la plume de lord Dunraven. L'auteur formule dans ce livre un nouveau projet de Constitution; projet qui a été élaboré par l'Association Irlandaise de Réforme, dont lord Dunraven est le président. On ne voudrait plus de vice-roi en Irlande, un gouverneur devant le remplacer.

—A Prétoria, le général Botha, de fameuse mémoire, critique l'Angleterre, parce qu'elle veut doter le Transvaal d'un régime parlementaire.

—Hier, la suprême hiérarchie catholique des Etats-Unis se réunissait à Washington. Faisaient partie de cette assemblée d'élite: un cardinal et 14 archevêques. Plusieurs mesures de grande importance pour l'Eglise catholique aux Etats-Unis, ont été prises à cette assemblée.

—Il paraît que si les Russes ont fait escale sur les côtes de la Cochinchine française, ils auraient eu le même avantage dans les eaux anglaises de Jugrah, ville située dans l'Etat de Selangor. Que vont dire de cela les Japonais?

—L'Angleterre, qui était considérée comme étant le pays le plus hospitalier du monde, est en train de faire une loi pour protéger son territoire contre l'invasion de certains immigrants peu désirables.

—En Crète, la situation est très grave: l'insurrection qui sévit dans cette île dégénère en brigandage.

**INTERIEUR** — On annonce, de Spencerwood, que: Son Excellence le lieutenant-gouverneur, Sir L. Jetté, se rétablit à souhait de sa récente maladie.

—A Ottawa, il est rumeur que le nombre des membres de la garde à pied de Son Excellence le gouverneur-général sera réduit de moitié. Cette décision est mal vue dans les cercles militaires de la Capitale.

—Sur proposition d'un député de l'Ontario, tous les objets fabriqués dans les prisons devront, à l'avenir, porter un timbre spécial indiquant leur provenance.

—Le 13 juin aura lieu l'inauguration du chemin Gouin, qui traverse une des sections rurales les plus prospères du nord de Montréal.

—A Montréal, les membres de l'organisation des Métiers et du Travail, se prononcent en faveur de la municipalisation des services du gaz.

—Au Parlement d'Ottawa, depuis le récent vote qui a été un triomphe pour Sir Wilfrid Laurier, le calme s'est rétabli dans les rangs de nos parlementaires. Ceux-ci reprennent en commun la discussion du "bill" d'autonomie, et discutent l'octroi de subsides pour les provinces.

**6 Mai — ETRANGER** — On affirme que la Russie a de nombreux espions sur la côte asiatique, lesquels font tout leur possible pour la renseigner sur les allées et venues de la flotte japonaise.

—A Chicago, les troubles de la grève continuent, et on redoute un conflit entre les Blancs et les Noirs qui prennent part à cette lutte économique.

—A la Havane on célébrera, très prochainement, et en grande pompe, le troisième centenaire de Don Quichotte.

—En août, les escadres anglaises et françaises se rendront des visites réciproques à Plymouth et à Brest. Cette démonstration navale promet d'être très imposante; elle a pour but de consolider l'entente franco-anglaise.

**INTERIEUR** — La législature de l'île du Prince Edouard s'est ajournée hier. L'opposition n'était représentée que par quatre membres.

—C'est à Halifax, qu'en 1906, aura lieu l'exposition canadienne; ainsi en a décidé le Ministre de l'Agriculture, l'Honorable Sydney Fisher.

—A Québec, un groupe de citoyens éminents va se réunir, au Frontenac, pour jeter les bases de la fête qui doit commémorer le troisième centenaire de la fondation de cette ville par Samuel de Champlain.

**8 Mai — ETRANGER** — En Mandchourie, le maréchal Oyama va de nouveau attaquer l'armée russe. La gauche des forces de Liniévitch est maintenant en contact avec la droite de l'ennemi; on peut donc s'attendre à une prochaine bataille aussi considérable que celles de Liao-Yang et de Moukden.

—S'il faut en croire certaines rumeurs, la visite du roi Edouard VII en France, aurait les meilleurs résultats.

—Le général Kouropatkine rentre à Saint-Petersbourg et passe le commandement de son corps d'armée au général Zazoubeieff.

—Le 6 du courant a été dévoilée, à la villa Borghèse de Rome, la statue de Victor Hugo, offerte par la ville de Paris à la capitale de l'Italie.

**INTERIEUR** — Samedi ont eu lieu à Woodstock les imposantes funérailles de feu l'Honorable Sutherland, Ministre des Travaux Publics, qui avait remplacé l'Honorable J. I. Tarte dans le cabinet Laurier. Tous les amis du défunt assistaient à cette cérémonie. Dans le cortège on remarquait plusieurs ministres et un grand nombre de députés canadiens.

—Hier matin, est mort à Mégantic, Louis-Gustave Comte d'Orsonnens. Avec le défunt disparaît une de nos personnalités canadiennes fort connues. Colonel de la milice canadienne, le Comte d'Orsonnens, qui était estimé et respecté de tous, sera tout spécialement regretté dans les cercles militaires du Canada, où il ne comptait que des amis.

—Plus de 2,000 immigrants sont arrivés hier à Québec, par le "Victorian".

—Le gouvernement français vient de faire parvenir \$5,000 à l'Union Nationale Française de cette ville, afin que cette société philanthropique se rende définitivement acquéreur de l'immeuble qu'elle occupe rue Dubord.

—Le "Victorian", de la Compagnie Allan, est aujourd'hui dans le port de Montréal. C'est le premier transatlantique à turbines qui ait remonté le Saint-Laurent.

**9 Mai — ETRANGER** — Le Japon continue à protester contre la France, au sujet de la neutralité. A Paris, on est plus calme qu'à Tokio, ce qui est heureux.

—De Londres, on annonce que l'ex-ministre Joe Chamberlain, est très souffrant. On affirme que son état est dû à du surmenage politique.

—A Chicago, les patrons ne veulent toujours pas céder aux prétentions des camionneurs qui se sont mis en grève. En présence de la passivité du maire, qui hésite à faire venir des troupes, les commerçants de Chicago ont décidé de se défendre eux-mêmes.

—Les chefs ouvriers de la capitale anglaise sont indignés au sujet de la récente décision prise par la Cour Suprême américaine, laquelle refuse de reconnaître toute loi stipulant le nombre des heures de la journée de travail.

—Toujours d'Angleterre, on affirme que les élections générales, dans le Royaume-Uni, auraient lieu dans cinq semaines.

**INTERIEUR** — MM. Tobin, McDougall et Heney, trois jeunes gens d'Ottawa, viennent de faire l'heureuse découverte de riches sables aurifères, à 250 milles au sud de Dawson, dans le Yukon.

—Les revenus du gouvernement canadien, pour les dix premiers mois de la présente année fiscale, s'élèvent à \$57,130,511, et les dépenses à \$42,337,907.

—D'après les correspondances de certains français, publiées au sujet des rapports intellectuels et économiques qui devraient exister entre la France et le Canada; un confrère anglais fait remarquer que ces distingués correspondants ont eu le tact de ne faire, dans l'exposé de leurs vues, aucune allusion à la politique; et que, d'autre part, les industriels français ne s'empressent guère d'envoyer leurs produits chez nous.

—Si le Nord-Ouest est un pays d'avenir, il faut croire que ses citoyens en ont conscience. Ainsi, ils désirent, pour leur part, pas moins de trois portefeuilles ministériels dans le cabinet fédéral.

**10 Mai — ETRANGER** — La grève des camionneurs de Chicago fait beaucoup parler d'elle; en une semaine, elle a coûté \$2,000,000 à la métropole de l'Ouest.

—La Russie accepte l'offre que lui fait le Japon, de décharger des prisonniers.

—Le "Lake Champlain", transatlantique, parti de Liverpool avec 1,172 passagers, n'est pas encore arrivé à destination. On éprouve quelque inquiétude sur le compte de ce paquebot, tant en Angleterre qu'à Montréal.

—A Washington, on s'occupe en ce moment de la question des digues de la rivière Saint-Jean du Nouveau-Brunswick; les autorités de cette province ayant résolu de détruire les digues de cette rivière, qui retiennent le bois des bûcherons du Maine.

—La police de New-York est en train d'éliminer de ses rangs un nombre assez considérable d'agents et d'officiers de police inutiles.

—L'amiral français de Jonquières, sur les ordres de son gouvernement, ayant notifié à l'amiral russe de quitter les côtes de la grande colonie française d'Orient; la flotte sous les ordres de l'amiral Rodjestvensky s'est dirigée vers le nord. Destination: inconnue, bien entendu.

—Il est rumeur, en Russie, que le vaisseau-amiral japonais, "Mikasa", aurait sombré dans le détroit de Corée, il y a une semaine, à la suite d'un accident. Si cette nouvelle de source télégraphique était vraie, la flotte nipponne aurait subi un véritable désastre.

**INTERIEUR** — Sur une question d'attributions et de contrôle, l'auditeur général, M. L. McDougall, d'Ottawa, menace de démissionner.

—Dans Oxford-Nord, trois libéraux et un conservateur se disputent le siège qui a été laissé vacant par la mort de l'Hon. Sutherland.

—A Berlin, Ont., aura lieu, le 31 mai, un grand banquet, sous les auspices de la Ligue industrielle du Canada et de la Chambre de commerce de cette ville.

—Dans l'Ouest, tout laisse prévoir que, cette année, la récolte sera abondante.

—Le port de Montréal a repris toute son activité.

—Hier soir, le gouverneur-général et Lady Grey ont assisté à une représentation théâtrale dans notre ville.

—Un journal de Toronto déclare que Sa Sainteté Pie X, a félicité Mgr Sbarette, de l'attitude qu'il a tenue lors de sa controverse avec les ministres du Manitoba.

—Hier, l'express d'Halifax a déraillé près de Palmer's Pond. Personne n'a été tué.

# Worcester, le cœur du "Commonwealth"

On a surnommé à bon droit Worcester: "Le cœur du Commonwealth". Située presque dans le centre de l'Etat, et pourvue de facilités de chemins de fer incomparables, elle est, au point de vue de la population, passée, depuis 1850, du rang de 41ème grandeur à celui de 29ème



La rue la plus animée de Worcester.

ville des Etats-Unis. Dans cet ordre d'idée, elle est la deuxième ville en importance du Massachusetts, la troisième de la Nouvelle-Angleterre, la troisième aussi comme ville intérieure des Etats-Unis.

## LA COLONIE CANADIENNE

L'histoire de la colonie canadienne à Worcester date de plus de soixante-quinze ans.

Aujourd'hui, le groupe canadien de Worcester compte 23,000 âmes sur une population totale et hétérogène de 130,000. Il a quatre églises et des sociétés florissantes. Il est représenté avec distinction dans toutes les branches de l'activité,

professions libérales, finance, commerce, industrie, métiers, etc.

En 1846, l'abbé Z. Lévesque vint établir une mission canadienne à Worcester. L'on se réunissait dans une salle sur la rue "Main", mais cette mission ne dura que six mois.

Je me permettrai de noter ici un trait de piété qui caractérise bien la foi des pionniers canadiens de Worcester. M. Alexandre Bélisle, ravi par la mort il y a environ deux ans, était à cette époque un modeste ouvrier de Worcester.

Voyant qu'il ne pouvait plus entendre célébrer la messe par un prêtre canadien, il s'achemina à pied, un bon dimanche, vers Milbury, loin de sept milles de Worcester, ce qui faisait quatorze milles aller et retour. En le voyant revenir, sa famille alarmée lui demanda où il avait ainsi passé la journée?

—A Milbury, répondit-il naïvement, où j'ai été à la messe.

Ce brave chrétien continua ainsi tous les dimanches, et, comme il savait manier l'archet, il devint un personnage recherché. A ses airs, après les offices religieux, on dansait à la mode innocente du pays; cela égayait cette population simple, et rapportait quelques sous à M. Bélisle. Le curé, craignant des abus et, probablement, une admonestation de l'évêque, fit appeler auprès de lui M. Bélisle et lui représenta les dangers possibles que sa musique occasionnerait. Il n'en fallut pas davantage pour obtenir une capitulation complète, et dès ce moment, l'on vit toujours M. Bélisle faire ses quatorze milles à pied pour aller à la messe à Milbury, mais l'on ne l'entendit plus jouer du violon. Rares sont de nos jours des sacrifices aussi touchants.

En 1852, les Canadiens de Worcester, qui atteignaient à peine le chiffre de 40 familles, sans autre ressource que leur humble fortune et leur courage, crurent pouvoir songer à élever une église qui fût à eux, où on se parlât, comme au pays, la langue de leurs pères et de leurs enfants. Avec la somme de \$660, ils achetèrent un terrain sur la rue Shrewsbury, et jetèrent les fondations du nouveau temple, dédié par avance à sainte Anne. Le Rév. N. Mignault dirigeait les travaux. Pour donner plus d'unité et de puissance à leurs efforts, ils formèrent, le 8 juillet 1853, une association à laquelle ils donnèrent, naturellement, le nom de Société Saint-Jean-Baptiste, et qui comptait environ cinquante membres. Tous s'engageaient à verser

dans le trésor commun un demi-dollar par mois.

Voici les noms des officiers de cette patriotique Société, qui vit encore: Dr A. Goulet, président; Israël Huot, vice-président; Dr P. B. Mignault, trésorier; R. Richard, secrétaire; Ed. Charette, comptable.

L'entreprise était généreuse, mais elle échoua, faute de ressources suffisantes. Après deux années d'efforts, la Société décida de transmettre au Rév. W. Gibson, curé de St. Anne, sans aucune condition ni réserve, le terrain et les fondations de l'église Sainte-Anne. St. John était alors la seule paroisse catholique qui existât à Worcester. Plus tard, l'église Sainte-Anne fut terminée et confiée à Mgr Williams, évêque de Boston, à la direction du Rév. J. J. Power. Elle devint l'église paroissiale des Canadiens, qui soupirent plus que jamais pour avoir un prêtre de leur nationalité.

Au printemps de 1869, le Rév. J. B. Dupuis, ancien curé de Saint-Sébastien, diocèse de Saint-Hyacinthe,

vint donner une mission à ses compatriotes de Worcester. La retraite fut heureuse et rapporta au curé Power \$319, plus un cadeau évalué à \$30.

Le passage de M. J. B. Dupuis avait émoussé les espérances, et l'on renouvelât d'instances auprès de l'autorité diocésaine pour obtenir un desservant Canadien. Ce messie tant désiré arriva enfin, le 10

Voici à grands traits quelques-uns des principaux actes de son administration:

Le 21 mai 1885, bénédiction du cimetière canadien et établissement d'une mission à South-Worcester. Le 26 septembre 1886, première assemblée des Canadiens de la Côte (Oak Hill) pour la fondation de la succursale Saint-Joseph.

Le 1er septembre 1886, l'abbé Brouillet fait l'ouverture des classes de South-Worcester. 212 élèves et quatre religieuses; trois autres étaient arrivées dans l'intervalle. Le 1er septembre 1886, fondation de l'école Saint-Joseph, sous la direction des Soeurs de Sainte-Anne. A cette date, quatorze religieuses formaient le personnel et 1682 élèves avaient passé dans les écoles.

Le 20 novembre 1887, les Canadiens de Stoneville sont agrégés à Notre-Dame.

Le 8 août 1889, établissement du Tiers-Ordre.

Le 31 janvier 1891, les Soeurs-Grises arrivent à Worcester et prennent la direction de l'Orphelinat canadien-français.

Le 9 mai 1904, M. l'abbé Brouillet succombait, en dépit de la science, à l'appendicite, sur la table d'opération, et avait pour successeur son premier vicaire, M. l'abbé L. D. Grenier, curé actuel. Cette nomination fut suivie de la division de la paroisse, avec titulaire M. l'abbé J. E. Chicoyne, natif de Verchères, le 9 février 1863. La nouvelle paroisse aura son église au square Vernon.

M. l'abbé Grenier est âgé de 44 ans. Il est natif de Beauharnois, P. Q., a fait ses études supérieures au collège de Rigaud, P. Q., et, après son ordination, le 21 juin 1891, il venait exercer le ministère aux Etats-Unis, à la suggestion de l'abbé Brouillet, qu'il devait remplacer à l'importante cure de Notre-Dame. Il a, pour l'assister, l'abbé G. J. Morin.

La paroisse Saint-Nom-de-Jésus a pour curé l'abbé J. E. Perreault, assisté de l'abbé J. A. M. Brochu.

La paroisse Saint-Joseph est desservie par M. le curé A. E. Langevin, assisté de l'abbé Fredette.

Les sociétés canadiennes sont multiples, à Worcester. Mentionnons la Société Saint-Jean-Baptiste, l'Union Saint-Joseph, l'Union Canadienne, les Artisans Canadiens-Français, la Société Evangélique des Acadiens, l'Association commerciale de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, l'Union des charpentiers et menuisiers No 408, la Cour Louis-Joseph Papineau, F. d'A. No 71, la Cour F. G. Marchand, F. d'A. No 220, le Cercle Adèle, C. F. d'A. No 633; la Cour Notre-Dame, F. C., No 740; le Club de naturalisation du quartier 3, le Club de naturalisation des quartiers 4 et 5; la Garde-d'Honneur de la paroisse Saint-Joseph; la Garde Lafayette, la Garde Nationale, le Club Casino, le Club Champlain.

Les Canadiens de Worcester ont un organe quotidien très répandu dans la ville et le comté, l'"Opinion Publique", administrée par M. Edmond Bélisle. Le rédacteur en chef est notre ancien collègue, Bruno Wilson.



Le poste central des pompiers.

septembre 1869, dans la personne de M. l'abbé Jean-Baptiste Primeau.

En 1870, l'actif de la jeune paroisse se trouvait être de \$3,115.23, et, grâce à des souscriptions généreuses nouvelles, l'abbé Primeau avait le bonheur d'acheter le temple méthodiste de la rue Park pour \$5,000 comptant, et de le convertir en église catholique. C'est la même église qui porte aujourd'hui le nom de Notre-Dame.

Quelques années auparavant, M. Ferdinand Gagnon avait fondé l'"Etendard National", édition de l'"Opinion Publique", de Montréal, pour les Etats-Unis. En septembre 1871, avait lieu, à Worcester, la septième convention nationale des Canadiens émigrés aux Etats-Unis. Quarante-quatre délégués de neuf Etats y prirent part. Cette convention donna un regain d'ardeur aux Canadiens de Notre-Dame.

Bientôt les oeuvres succèdent aux oeuvres. Les enfants vont à l'école du dimanche, présidée en personne par le curé Primeau. Une bibliothèque paroissiale est fondée, puis ce sont les sociétés de Tempérance, de Saint-Hyacinthe, le Club Dramatique Canadien-Français. La barque voguait à pleine voile.

A M. l'abbé Primeau succéda, le 14 juillet 1883, comme curé de Notre-Dame, M. l'abbé Joseph Brouillet, que la mort a terrassé l'année dernière, après un apostolat des plus remplis pour l'avancement spirituel et maternel des Canadiens de Worcester.



Rév. L. D. Grenier



Rév. J. E. Perreault



Rév. A. E. Langevin



L'Institut Oread, école ménagère, établie dans un ancien château.

Worcester est un grand centre commercial, et ses industries de premier ordre assurent à la classe ouvrière des gages très rémunérateurs. On n'y connaît pas les grèves, et prêcher le rapatriement des Canadiens-Français est parler dans le désert.

PIERRE B.

# Le mari rêvé

Par MARCEL PRÉVOST

(Simone à Lucile)

Houlgate, décembre 1904.

Sais-tu la chose du monde la plus effroyable, Lucile? C'est une plage bien parisienne où, depuis près de trois mois, il n'y a plus de Parisiens. Noël à Houlgate, ma chérie! imagine un peu cela! Figure-toi: vers le 20 septembre dernier, nos malles étaient bouclées, nous avions clos les volets de la villa et nous allions gagner le train, quand cette pauvre maman s'est trouvée prise de ses douleurs: elle s'est affalée sur une chaise, au milieu des valises. "Ma petite Simone, me suis-je dit, tu peux écrire à Mariette de t'envoyer tout ce qu'il faut pour prendre tes quartiers d'hiver au bord de la Manche."

Pour comble, huit jours après, père a été réclamé par sa Cour des Comptes: les finances de la France ne peuvent pas se passer de lui. Nous voici donc seules, épouvantablement seules. Malgré ma tendresse filiale, je dus faire la grimace car maman, qui souffrait à rendre l'âme, me regardait entre ses crises avec des airs de me demander pardon. Pauvre vieille chérie, elle ne l'a pas fait exprès, bien sûr!

Tout de même, je comptais bien rentrer dans notre chez nous d'Auteuil au plus tard vers le commencement de novembre. En effet, mère allait mieux, on songeait au départ, quand à sa première promenade dans sa chambre, crac! un coup de fouet au mollet droit. Phlébite, ou du moins crainte de phlébite, car les médecins ne savent jamais. Seule chose certaine: les soixante nouveaux jours de lit!...

Je commence à croire que, pour la vie, je suis destinée à être garde-malade.

Je m'acquitte des devoirs de mon état, sans excepter les plus pénibles: je fais la lecture à ma mère.

Naturellement, elle raffole de tout ce qui m'assomme: nous faisons une orgie de littérature second Empire. Quand le Feuillet l'a suffisamment chloroformée, je m'évade: je vais sur la jetée du Casino. Le Casino est fermé, bien entendu. Je rencontre ma seule relation, Zéphyrin mon baigneur, redevenu matelot depuis le départ des étrangers.

J'apprends qu'on n'a pas pu aller à la pêche, "à cause de ce damné suroît".

Je regarde la mer, elle ne décolère pas. Elle est tantôt noire, tantôt verte ou blanche, mais toujours démontée. Cette agitation perpétuelle me fatigue, l'odeur du varech m'écoeure.

J'ai mal aux nerfs, ma pauvre Lucile!

Veux-tu être la plus gracieuse des chéries? Ecris-moi souvent, n'importe quoi, pourvu que cela me rappelle Paris. Ecris-moi des choses extraordinaires, romanesques, folles. Je m'ennuie trop, et ma vie ici est décidément trop plate.

Ecris-moi! écris-moi!

Raconte-moi des potins, des aventures. Arrange la réalité si elle n'est pas assez divertissante.

Ta Simone, un peu crispée, mais qui t'aime.

(Lucile à Simone)

Certes, je compatis à ton sort, ma petite Mone, et à celui de ton infortunée maman. Je souhaite de tout mon coeur que vous preniez toutes deux sa phlébite en patience. A ta place, pourtant, je t'avoue que je ne me sentirais pas très malheureuse sur cette belle plage rendue à la simple nature.

Tu vas te moquer de moi et prétendre encore que j'ai l'âme "Vicomte de Chateaubriand", mais je préférerais cette mer travaillée par l'équinoxe, la musique des galets roulés par les vagues, aux sauteries, aux valseuses — bleues ou non — des casinos. Il est vrai que je suis une méditative, et toi une délicieuse affolée, toujours à trépider, même dans l'inaction, comme une automobile pendant l'arrêt.

Que te dirai-je de Paris? La vie d'hiver y a recommencé, point différente de ce qu'elle est tous les ans... Noël approche, une des heures de l'année que je préfère. Noël anime joliment Paris; j'aimerais pourtant peut-être mieux la messe de minuit là-bas, en Normandie, dans la petite église où il n'y aura plus que des pêcheurs.

Tu le vois, je suis toujours la petite demoiselle paisible qui révasse. J'aime à vivre tapie dans mon coin, comme l'araignée, et à dévider mes songeries. Je "fais de la toile". Et cependant, — tu veux

absolument un potin? Eh bien! ne tombe pas à la renverse! Je crois bien que, moi aussi, je vais avoir mon flirt. Je te narrerai cela dans le prochain billet. Je n'ai plus de place que pour l'embrassade finale avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Ton amie de coeur,

LUCILE.

(Simone à Lucile)

...Un flirt, toi? Oh! raconte, raconte! Je n'en dors plus. Mes flirts à moi, c'est sans importance, ça n'existe pas autrement qu'un partenaire au tennis; je n'aime que le flirt, le flirteur m'est égal. Mais toi! tu es une personne si sérieuse! Un flirt de Lucile, ça doit être quelqu'un d'extraordinaire. Vite, écris-moi.

Baisers tendres,

SIMONE.

(Lucile à Simone)

N'exagère rien, je t'en prie. Il s'agit d'un incident de ma vie, assez intéressant, je te l'avoue, mais en somme bien inoffensif. Je ne suis nullement emballée. C'est peut-être parce que je vis



"...Je rencontre ma seule relation, Zéphyrin, mon baigneur, redevenu matelot depuis le départ des étrangers. J'apprends qu'on n'a pas pu aller hier à la mer "à cause de ce maudit suroît..."

beaucoup intérieurement; j'use tous mes enthousiasmes en rêverie, et il ne m'en reste plus pour la réalité. Tout de même, je te confesserai que ce Jacques — car c'est Jacques — est le premier homme qui m'ait paru valoir une curiosité: il n'est pas banal.

Il y a quelques jours, mon beau-frère me demanda mon agrément pour me présenter un camarade de collège revenu du Tonkin. Je répondis oui, indifféremment. J'étais un peu prévenue contre le Tonkinois: je m'attendais à voir un monsieur jaune à force de vivre avec des Annamites, déprimé par les fièvres, loti d'une bonne maladie de foie ou d'estomac, enfin, un de ces coloniaux qui vous font tout de suite prendre en grippe la colonisation.

Point du tout: je trouve un homme de trente ans, d'aspect énergique, de mine solide, le teint à peine cuivré, la moustache noire, aux tempes seulement les premières touches d'argent, qui mélancolisent et adoucissent une belle physionomie un peu farouche.

Les yeux sont d'un gris extraordinaire, tant il est lumineux et pailleté, ils ont une expression de lucidité presque gênante! on ne doit pouvoir rien leur cacher.

La voix, affirmée volontairement, est devenue autoritaire par l'habitude de commander aux indigènes, brutes sournoises et mal domptées, mais elle a par moments des inflexions attendries qui prennent l'âme.

J'ai dit à Lucien: "Il a dû beaucoup souffrir autrefois, votre ami. Est-ce par une femme?" — "Naturellement!" m'a répondu cet excellent garçon, qui, comme la plupart des époux bien sages, se rattrape de ses vertus conjugales par un peu d'amertume déversée de temps à autre sur tout le sexe.

Moi, je ne sais pas, mais il me semble que je n'aurais jamais eu le courage de faire souffrir un homme qui a ces yeux et cette voix-là.

(La même à la même)

...Lucien m'a raconté fort obligeamment l'histoire de M. Jacques Vernier. C'est tout à fait un héros de roman. Il avait à Paris, aux Affaires Etrangères, un très bel avenir; avec cela, un peu de fortune. Mais il a rencontré la femme fatale. Elle l'a torturé, trompé, ruiné et congédié. Tu crois qu'il l'a maudite? Au contraire, il lui a trouvé une excuse, la vraie, la seule: "Que voulez-vous, dit-il. Elle m'aimait."

Courageusement, il a brisé son ancienne existence, comme le potier brise un vase manqué. Au lieu de végéter à Paris dans une situation amoindrie parmi les souvenirs d'une passion mauvaise, il est parti pour l'Extrême-Orient, afin d'y tenter une cure d'énergie, d'oubli surtout.

Dame, le Laos est un peu plus loin que Vichy ou Aix-les-Bains, mais on s'y accoutume, paraît-il.

D'ailleurs, à défaut de plaisir mondain on y goûte les satisfactions encore savoureuses que donnent la vie large et l'exercice d'une autorité sans contrôle. M. Vernier est chef de district, ce qui est beaucoup mieux que d'être roi dans un pays constitutionnel. Quand il se promène à cheval autour de sa résidence, c'est la justice de Dieu qui passe. Il a mis à bas quelques tigres et fait fusiller un certain nombre d'indigènes — le moins possible pourtant, car il est très doux.

Avec cela, il est demeuré étonnamment parisien: voilà quinze jours qu'il est ici, et il est au courant de tout: c'est lui qui nous renseigne. Et d'entendre ce chasseur de tigres, ce justicier de la brousse qui a le sang des fauves et des bandits sur les mains, parler de la dernière exposition de la rue de Sèze ou de la nuance psychologique à la mode, avec une justesse d'appréciation impeccable, de sa voix au timbre un peu assourdi de mélancolie, cela me donne je ne sais quelle impression déconcertante.

Cet homme-là a quelque chose qui attire et qui inquiète. Il serait dangereux pour beaucoup de femmes.

(La même à la même)

... Si M. Jacques me fait la cour? Mon Dieu, cela dépend. Si par là tu entends les serremments de mains prolongés, les demi-aveux, les regards coulés entre deux mots tendres ou impertinents: non, M. Jacques ne me

fait pas la cour. Il s'est contenté de me traiter avec une confiance délicate qui m'a charmée, et de me considérer, malgré mon jeune âge et la date toute récente de nos relations, comme une amie digne d'être initiée aux secrets et aux épreuves de sa vie. De cela, je lui ai su gré infiniment. Et c'était la meilleure manière de me faire la cour, comme j'accepte qu'on me la fasse...

(A suivre page 96)



"...Ne te hâte pas de revenir à Paris pour y voir M. Jacques Vernier... Il n'y est plus... il n'y était pas... il n'y a jamais été... pour la raison décisive qu'il n'existe pas. Je l'ai inventé pour te distraire."

# L'un des plus beaux jours de la vie



VEC le catéchisme, nous définirons la Confirmation : Un sacrement qui donne à ceux qui le reçoivent dignement, le Saint-Esprit avec l'abondance

de ses grâces; les rend parfaits chrétiens et leur confère la force de confesser la foi de Jésus-Christ, même au péril de leur vie. On peut encore définir la Confirmation, un sacrement par lequel l'évêque confère le Saint-Esprit au chrétien baptisé, par l'imposition des mains, la prière sacramentelle et l'onction du Saint-Chrême sur le front.

Pourquoi ce sacrement s'appelle-t-il Confirmation? A cause de ses effets, qui consistent à fortifier, à confirmer dans la profession de la vraie foi, ceux qui le reçoivent; à en faire des soldats du Christ et de parfaits chrétiens, et à les armer pour le combat contre leurs ennemis spirituels. C'est le couronnement du Baptême.

Dans l'antiquité, la Confirmation portait encore d'autres noms, tout aussi significatifs, et qui en marquaient admirablement le principal objet, la dignité et la matière, ainsi que le caractère propre par où ce sacrement se distinguait du baptême; on l'appelait en effet, tantôt: le sacrement de l'Esprit, le symbole de l'Esprit, le don de l'Esprit; tantôt, le sacrement de l'onction, l'onction mystique, l'onction du salut, ou simplement l'onction; tantôt enfin, l'imposition des mains, la perfection et: le "Sceau", par allusion au "caractère" qu'il imprime dans l'âme, comme le fait aussi le baptême.

Les Apôtres ont-ils donné la Confirmation?

Oui. Et nous en trouvons la preuve dans les "Actes", dont plusieurs passages montrent les Apôtres conférant le Saint-Esprit aux nouveaux baptisés, par un rite sacré (imposition ou onction). "Saint Pierre et saint Jean confirmant les Samaritains, prièrent pour eux, y est-il dit, afin de leur donner le Saint-Esprit; ils leur imposèrent les mains, et ceux-ci reçurent le Saint-Esprit." On lit encore dans les Actes (XIX, 5,6): "Ils furent baptisés au nom du Seigneur Jésus, et quand saint Paul leur eût imposé les mains, le Saint-Esprit descendit sur eux."

La Confirmation est-elle un sacrement?

La Confirmation étant un signe sensible d'une grâce invisible, instituée par Jésus-Christ, qui a dit à ses apôtres: "Je prierai mon Père et il vous donnera, afin qu'il demeure avec vous pour toujours; l'Esprit de Vérité, est un sacrement."

Du reste, jamais, depuis les temps apostoliques inclusivement, l'Eglise catholique n'a cessé de tenir la Confirmation pour un vrai sacrement, et de l'administrer à ce titre à ses enfants. C'est donc par une grossière méconnaissance de la tradition apostolique que les prétendus réformateurs s'obstinent à rejeter la confirmation comme sacrement, pour n'en plus faire qu'une sorte de cérémonie académique, dans laquelle l'évêque, après avoir interrogé les jeunes garçons et les jeunes filles sur la foi, leur décerne, s'il y a lieu, un certificat d'instruction primaire religieuse, et les déclare membres parfaits de la communauté chrétienne.

## Matière et forme de la Confirmation

La forme consiste dans les paroles suivantes que prononce l'évêque: "Je te marque du Signe de la Croix et je te confirme par le Chrême du Salut, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit." Ces paroles expriment, en effet, tout ce qui constitue la nature et la substance du sacrement.

Quant à la matière, les Pères de l'Eglise et les théologiens ne sont pas d'accord sur ce point. Néanmoins, beaucoup de théologiens pensent avec les Pères du Concile de Lyon (1274), que l'onction et l'imposition des mains sont également nécessaires. Le Concile de Trente n'ayant rien défini sur ce point, ce dernier sentiment semble être le plus sage.

A quel âge peut-on être confirmé?

Parce que chez nous, au Canada, et ailleurs, la confirmation suit la première communion, il ne faudrait pas en conclure qu'il en fût toujours ainsi. Dans la primitive Eglise, l'administration du sacrement de confirmation se faisait ordinairement après le baptême, et cet usage existe encore aujourd'hui chez les Grecs. Plus tard, il parut



préférable de séparer ces deux grands actes de la vie chrétienne, et, tout en continuant de donner le baptême aux nouveau-nés, on attendit en eux l'éveil de la raison avant de les confirmer.

Généralement, dans nos villes du Canada, la confirmation a lieu le jour même de la première communion, et dans nos campagnes, à une date plus ou moins éloignée de ce beau jour. Il n'y a pas bien longtemps, en France, dans les campagnes, la confirmation n'avait lieu qu'à des époques fort éloignées, et encore ne se donnait-elle qu'au chef-lieu de canton, où tous les non-confirmés ne pouvaient pas toujours se rendre. Aussi, voyait-on parfois des personnes relativement âgées s'agenouiller aux pieds de l'évêque; et je me rappelle très bien, pour ma part, avoir vu, dans les Cévennes, confirmer un vieillard âgé de soixante et dix ans.

Voici quelles sont les principales cérémonies de la confirmation: L'évêque se tourne d'abord vers les futurs confirmés et les mains jointes devant sa poitrine, il dit: "Que le Saint-Esprit descende sur vous, et que le Très-Haut vous garde de tout péché; ainsi soit-il." Puis, se signant du Signe de la Croix, il ajoute: "Notre secours est dans le nom du Seigneur," à quoi l'on répond: "Qui a fait le ciel et la terre", etc. Alors, étendant les mains vers les confirmants — ce que les anciens appelaient "l'imposition des mains" — le pontife demande pour eux le Saint-Esprit par la prière suivante:

"Dieu tout-puissant et éternel, qui avez daigné



Scène solennelle de la confirmation.

régénérer ces chrétiens vos serviteurs par l'eau et par le Saint-Esprit, faites descendre sur eux du ciel votre Esprit septiforme, l'Esprit consolateur." Amen.

"L'Esprit de sagesse et d'intelligence." Amen.

"L'Esprit de conseil et de force." Amen.

"L'Esprit de science et de piété." Amen.

Puis, le prélat fait avec le Saint-Chrême le Signe de la Croix sur le front de chaque confirmant, en disant: "N., je te marque du Signe de la Croix et je te confirme par le Chrême du Salut, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen."

Et il donne un petit soufflet au confirmé pour graver dans sa mémoire que, venant d'être armé soldat de Jésus-Christ, il doit être prêt désormais à souffrir patiemment tous les affronts et toutes les injures pour la cause de sa foi.

Mais, que signifient les cérémonies de la Confirmation?

Le Saint-Chrême est un composé d'huile d'olive et de baume (de Galilée), solennellement consacré par l'évêque, le jeudi saint.

L'onction qui se fait sur le front avec le Saint-Chrême représente l'onction spirituelle que le sacrement produit dans l'âme par le Saint-Esprit.

L'huile, qui a la propriété de fortifier les membres, d'augmenter la vigueur du corps, de dissiper la fatigue corporelle, etc., représente les effets analogues opérés dans l'âme par la grâce de la confirmation. Et le "baume", par le parfum suave qu'il répand, représente la bonne odeur de l'innocence et des vertus chrétiennes, que le confirmé doit exhaler autour de lui pour l'édification de son prochain.

Nous ne saurions mieux terminer cette étude toute théologique qu'en transcrivant ici les excellents conseils suivants, que l'on croirait dictés tout spécialement pour nos familles canadiennes.

D'abord et avant tout, il faut faire au communiant ou à la communiant une vie de recueillement complet, surtout pendant la semaine de la retraite. S'il y a d'autres enfants à la maison, il faut les surveiller avec soin, afin qu'ils ne dissipent pas leur frère ou leur soeur. Il faut les laisser dans cet état de piété, en évitant toute conversation oiseuse, tout mouvement un peu vif d'impatience ou de mécontentement.

"On n'invite généralement que la famille, qui se fait une joie d'assister à la messe (ou à la cérémonie s'il s'agit de confirmation), et d'embrasser l'enfant à la sortie.

Le grand jour arrive, il faut bien régler son temps pour l'heure du lever et de la toilette, afin que l'enfant ne soit ni bousculé, ni troublé, et qu'il conserve une quiétude parfaite."

"Quand l'enfant sera quitte de tous ses devoirs religieux, il remplira ses devoirs mondains ou d'affection, et il fera ses visites à tous ses parents et à tous ses amis intimes. Il serait tout à fait déplacé de le promener de porte en porte, le jour de sa première communion et de sa confirmation, comme cela ne se voit malheureusement que trop dans nos bonnes villes canadiennes, à Montréal plus que partout ailleurs peut-être, et bien souvent dans le but inavouable de faire admirer la toilette de l'enfant. N'est-ce pas un peu trop tôt faciliter à nos chers communiant d'éparpiller aux quatre vents de la rue les bénédictions et les bienfaits d'un tel jour.

## Une histoire à propos de Confirmation

Près du petit village de Gonaco, voisin de la ville d'Apamée, au sud-est d'Antioche, en Asie, quelques jeunes bergers en gardant leurs troupeaux, s'amusaient à des exercices tantôt folâtres, tantôt sérieux. Or, une après-midi du mois de mai de l'an 1350, l'évêque d'Apamée donnait la confirmation dans la modeste église de Gonaco. Les bergers, poussés sans doute par l'esprit mauvais, résolurent de parodier les cérémonies de l'Eglise. Ils choisirent pour autel un rocher assez élevé et aplati à son sommet. Trois d'entre eux furent choisis comme principaux ministres: l'un devait remplir les fonctions d'évêque, et les deux autres celles d'assistants. Ils commencèrent donc, et bientôt les éclats de rire sacrilèges se mêlèrent aux sons pieux de la cloche de l'Eglise.

L'évêque postiche, étendant les mains sur ses camarades, se disposait à prononcer les paroles de la confirmation, lorsque soudain tous voient tomber du ciel un globe de feu, qui fait voler en éclats le rocher servant d'autel, mais avec une telle impétuosité et un tel fracas, que les téméraires bergers, épouvantés, tombèrent à la renverse, plus morts que vifs, et demeurèrent ainsi couchés par terre sans mouvement, sans parole.

Sur le soir, leurs parents, ne les voyant point revenir à l'heure accoutumée, coururent à leur recherche. Quelles furent leur surprise et leur douleur, lorsqu'ils les virent étendus, et ne donnant aucun signe de vie.

Ils les emportèrent. Ces pauvres bergers restèrent ainsi privés de sentiment toute la nuit, et une partie du jour suivant. Ils ouvrirent enfin les yeux, reconnurent les gens de la maison, et purent même articuler quelques mots. Leurs parents et leurs amis, ravis de les voir revenus à eux et hors de danger, n'eurent rien de plus pressé que de s'informer de la cause d'un si grave accident. Tous s'accordèrent à raconter le fait en ces termes:

"Lorsque nous étions dans les prés, ne sachant plus que faire pour nous amuser, nous résolûmes d'imiter l'évêque lorsqu'il donne la confirmation. Tout à coup, des éclairs tombèrent du ciel et mirent avec fracas le rocher en pièces, nous renversant sans connaissance."

La population se rendit sur le terrain et reconnut avec stupeur que les choses étaient arrivées comme les bergers les avaient racontées.

L'évêque d'Apamée fit bâtir une église et un monastère sur le terrain où l'événement avait eu lieu. Les trois premiers moines de cette communauté furent ces mêmes bergers qui avaient inconsidérément singé les cérémonies de la Confirmation.

A. LUCINDE.

# Caroline

Légende canadienne

par AMELEE PAPINEAU



**I**L est dans la vie des moments de joie et de bonheur, qui sont si courts, et en même temps si vifs, qu'on se les rappelle toute sa vie. Ils sont séparés, et dispersés, pour ainsi dire, parmi tant d'autres moments tristes et malheureux, comme les étoiles sur le fond noir et ténébreux du ciel pendant la nuit !

C'est une promenade à la chute Montmorency qui me suggère ces réflexions.

C'était au mois de septembre de l'année 1831. Quiconque a passé quelques années de sa vie dans un collège sait tout ce qu'il a de beau, de charmant, d'attrayant, ce mois de septembre. — J'avais accompagné mon père dans un voyage à Québec. Il fallait satisfaire les yeux avides d'un jeune homme sortant du séminaire; il fallait lui montrer toutes les curiosités que renferme la capitale et celles qui l'entourent à plusieurs lieues aux environs. Un matin donc, un matin comme on en voit en Canada dans cette saison, mon père, un vieil ami des siens et moi, rou-

lions dans un coche de louage à travers les rues étroites de cette ville. On arrive aux portes, on s'engage sous un long et obscur souterrain, et un instant après nous traversons la jolie rivière Saint-Charles et prenons la route de Montmorency, à travers un paysage riant et pittoresque.

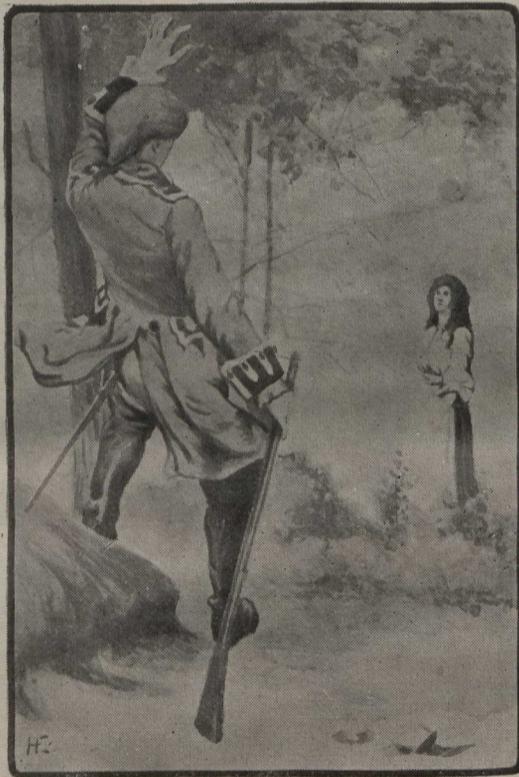
Vers onze heures, nous admirions une cataracte moins considérable et moins large que Niagara, mais plus élevée. L'onde bouillonnante se précipite entre deux roches escarpées, avec un bruit sourd qui ne laisse pas que de plaire. Les environs sont magnifiques et sont bien relevés encore par la beauté de cette chute. Après avoir promené longtemps nos regards admirateurs sur cette scène et ces beautés de la nature, nous prîmes un autre chemin, qui conduisait à une chaîne de montagnes, assez près de là. Nous allions à la recherche d'un morceau d'antiquité canadienne, et l'on sait combien ont d'attrait pour le naturaliste ces rares objets que le temps semble avoir oubliés sur son passage, tristes monuments des faiblesses ou des vertus d'êtres dont le nom même est souvent ignoré de leurs semblables.

Après quelques heures de marche, nous arrivâmes au pied des montagnes; il n'y avait plus de chemin pour la voiture: nous la quittâmes, et nous nous enfonçâmes dans le bois. Après quelques recherches, nous traversâmes un petit ruisseau, et nous étions sur un plateau bien défriché et désert. On ne pouvait trouver un site plus riant. A notre droite et derrière nous était un bois touffu; à notre gauche on voyait au loin des campagnes verdoyantes, de riches moissons, de blanches chaumières, et à l'horizon, sur un promontoire élevé, la ville et la citadelle de Québec; devant nous s'élevait un amas de ruines, des murs crénelés et couverts de mousse et de lierre, une tour à demi-tombée, quelques poutres, un débris de toit. C'était là le but de notre voyage. Après en avoir examiné l'ensemble, nous descendîmes aux détails; nous parcourûmes tous ces restes d'habitation. Avec quel intérêt nous regardions chaque partie de pierre ! Nous escaladions les murs, montions aux étages supérieurs dans des escaliers dont les degrés disjoints tremblaient sous nos pas mal assurés; nous descendions avec des flambeaux dans des caves ténébreuses et humides: nous en parcourions toutes les sinuosités; à chaque instant nous nous arrêtions au bruit sonore de nos pas sur le pavé, ou aux battements d'ailes des chauves-souris, qui s'enfuyaient, effrayées de se voir ainsi visitées dans leurs sombres et silencieuses demeures. J'étais jeune et craintif: le moindre son me frappait; je me serrais contre mon père; j'osais à peine respirer. Oh! non, jamais je n'oublierai cette promenade souterraine! Mais ma terreur fut bien augmentée à la vue d'une pierre sépulcrale que nous heurtâmes du pied!... "Nous y voici! s'écria l'ami de mon père." Sa voix fut répétée d'écho en écho. Nous étions arrêtés devant cette pierre; nous tenions fixés sur elle nos regards avides. Nous y déchiffrâmes la lettre C, à moitié effacée. Après un instant de morne silence, nous sortîmes, à mon

grand plaisir, de ce séjour de mort; nous traversâmes ces ruines, et nous nous trouvâmes encore sur un vert gazon. C'était l'emplacement d'un jardin: on y distinguait, par les inégalités du terrain, les allées des parterres; il y croissait des lilas, quelques pruniers et pommiers devenus sauvages.

Jusqu'à-là, je m'étais bien gardé de prononcer un mot; mais enfin, la curiosité l'emporta, il fallait avoir l'explication de la pierre mystérieuse: je la demandai. Nous allâmes nous asseoir au pied d'un érable touffu, et l'ami de mon père commença son récit en ces termes:

Vous vous rappelez de l'intendant Bigot, qui gouvernait en Canada dans le siècle dernier. Vous n'ignorez pas ses déprédations, ses vols du trésor public; vous n'ignorez pas non plus que ses méfaits lui valurent en France la peine d'être pendu en effigie, de par l'ordre de Sa Majesté très chrétienne. Mais voici ce que vous ignorez peut-être. L'intendant, comme tous les favoris de l'ancien régime, voulait mener sur la terre vierge de l'Amérique le même train de vie et le même luxe que la noblesse féodale de la vieille Gaule. La révolution n'avait pas encore "nivelé", voyez-vous. En conséquence, il se fit construire la maison de campagne dont vous avez les ruines sous les yeux. C'est ici qu'il venait se distraire des fatigues de sa charge, et qu'il donnait des fêtes somptueuses, auxquelles assistait tout le beau monde de la capitale, sans même en excepter le gouverneur. Rien ne manquait pour rendre agréable et ces fêtes solennelles et le séjour de ce nouveau Versailles. La chasse, ce noble amusement de nos pères, n'occupait pas le dernier rang dans les plaisirs de l'intendant. Il y avait peu de chasseurs plus habiles et plus intrépides: léger comme un sauvage, il parcourait les forêts, escaladait les rochers, et ses compagnons de chasse avaient bien de la peine à le suivre à la poursuite



L'intendant aperçut à travers les broussailles quelque chose de blanc qui s'avancait de son côté

du chevreuil et de l'ours. Aussi expert à tirer qu'à courir, il était rare qu'il manquât son coup et qu'il n'abattît sa proie. Un jour donc, il se livrait ardemment, avec un petit nombre d'amis, à la poursuite d'un élan. L'animal vigoureux fuyait à travers les bois, sautait les fossés, les ravines; les chasseurs n'en étaient que plus ardents, de leur côté. L'intendant ne voit plus rien que la proie qui lui échappe; il la suit et devance ses compagnons, et l'ont bientôt perdu de vue. Enfin, après une longue course, il rejoignit l'animal; celui-ci, essoufflé, épuisé, était tombé à terre, et n'attendait plus que le coup de mort.

Content de sa victoire, le chasseur veut retourner sur ses pas et rejoindre ses compagnons. Mais il les a laissés en arrière... Où sont-ils? où est-il? Il s'aperçoit alors que son ardeur l'a entraîné trop loin, et qu'il est égaré au milieu d'une vaste forêt. Le soleil était près de se coucher, et la nuit s'avancait. Dans cette perplexité, l'intendant prend le seul parti qui lui reste, il se remet en marche, tâche de retrouver ses traces et reconnaître les lieux. Il parcourt les bois en tous sens, fait mille tours et détours, va et revient sur ses pas, mais le

tout en vain; ses efforts sont inutiles. Dans cet affreux embarras, accablé de fatigue, les forces lui manquent; il s'arrête, se laisse tomber au pied d'un arbre. La lune se levait dans ce moment belle et brillante, et, grâce à sa bienfaisante clarté, l'infortuné chasseur pouvait au moins distinguer les objets autour de lui. Plongé dans ses rêveries, il songeait à tous les inconvénients de sa triste position, lorsque tout à coup il entend un bruit de pas, et aperçoit à travers les broussailles quelque chose de blanc qui s'avance de son côté. On eût dit un fantôme de la nuit, un manitou du désert, un de ces génies que se plaît à enfanter l'imagination ardente et créatrice de l'Indien. L'intendant, effrayé, se lève, il saisit son arme, il est prêt à faire feu... Mais le fantôme est à deux pas de lui! Il voit un être humain tel que les poètes se plaisent à nous représenter ces nymphes légères, habitantes des forêts... C'est la "sylphide" de Châteaubriand! c'est "Malx"! c'est "Velléda"! Une figure charmante, de beaux grands yeux bruns, une blancheur éclatante; de longs cheveux noirs tombent en boucles ondoyantes sur des épaules plus blanches que la neige; le souffle léger du zéphyr les fait flotter mollement autour d'elle; une longue robe blanche négligemment jetée sur cette fille de la forêt achève d'en faire un type admirable. On croirait voir Diane ou quelque autre divinité champêtre. "Caroline", car c'est son nom, enfant de l'amour, avait eu pour père un officier français d'un grade supérieur. Sa mère, Indienne de la puissante tribu du Castor, était de la nation algonquine. C'est sur les bords de l'Outaouais qu'elle a donné le jour à Caroline.

A sa vue, l'intendant, troublé, la prie de s'asseoir. Il est frappé de sa beauté; il l'interroge, il la questionne, et lui raconte son aventure. Il finit par lui demander de le conduire et de le guider hors du bois. La belle créole s'y prête avec grâce, et ce n'est qu'à leur arrivée à la maison de campagne que l'intendant se fait connaître à son guide et l'engage à demeurer au château.

Or, à présent, il faut savoir que l'intendant était marié; mais son épouse ne venait que rarement à la maison de plaisance. Cependant, la renommée aux cent bouches ne manqua pas de répandre bientôt le bruit que l'intendant avait une amie et qu'il la gardait à Beaumanoir: ainsi se nommait le château en question. Ce bruit parvint aux oreilles de l'épouse, et ses visites à la campagne devinrent plus fréquentes. La jalousie est une terrible chose!

L'intendant couchait au rez-de-chaussée, dans une tourelle située au nord-ouest du château; dans l'étage au-dessus était un cabinet occupé par la belle protégée; un long corridor conduisait de ce dernier appartement à une grande salle et à un petit escalier dérobé qui donnait sur les jardins.

Le 2 juillet 17... voici ce qui se passait: c'était le soir; onze heures sonnaient à l'horloge; le plus profond silence régnait d'un bout du château à l'autre; tous les feux étaient éteints; la lune dardait ses pâles rayons à travers les croisées gothiques; le sommeil s'était emparé des nombreux habitants de cette demeure; la seule Caroline était éveillée.

Elle venait de se coucher, lorsque tout à coup la porte s'entr'ouvrit; une personne masquée et vêtue de manière à ne pas être reconnue, s'approche de son lit et feint de lui parler. Elle veut crier, mais à l'instant on lui plonge à plusieurs reprises un poignard dans le sein... L'intendant, réveillé aux cris de son amie, monte précipitamment à sa chambre. Il la trouve baignée dans son sang, le poignard dans la plaie. Il veut la rappeler à la vie, mais en vain; elle ouvre les yeux, lui raconte comment la chose s'est passée, lui jette un tendre regard qui s'éteint pour toujours... L'intendant, éperdu, parcourt tout le château en poussant des cris lamentables. Tout le monde est bientôt sur pied, on court, on cherche; mais l'assassin est échappé.

Jamais on n'a pu découvrir l'auteur de ce crime; mais, en revanche, la chronique rapporte bien des choses. Les uns ont vu descendre par l'escalier dérobé une femme, qui s'est enfuie dans le bois: c'est l'épouse de l'intendant; selon d'autres, c'est la mère de l'infortunée victime. Quoi qu'il en soit, un voile mystérieux couvre encore aujourd'hui cet affreux assassinat.

L'intendant voulut que Caroline fût enterrée dans la cave du château, au-dessous même de la tour où elle reçut la mort, et fit placer sur sa tombe la pierre que nous venons d'y voir.

Ainsi se termina le récit de notre vieil ami.

# Croquis de voyage

d'Alger à Québec.—Suite



**L**YON ! un quart d'heure d'arrêt ! vient glapir un employé, juste en face de ma portière. En effet, le train s'arrête avec le grincement des freins qui mordent les roues... Les portières s'ouvrent, les voyageurs descendent, d'aucuns pour se délasser, d'autres pour se réconforter au buffet... Pour moi, je me rendors en pensant que Lyon est regardé comme la seconde ville de France, non seulement à cause de sa population, mais aussi à cause de ses industries et de son commerce.

À 5 heures; troisième arrêt, autre ville. C'est Dijon, l'ancienne ville des ducs de Bourgogne, aujourd'hui célèbre par sa magnifique cathédrale gothique, qui date du XI<sup>e</sup> siècle, et aussi par sa moutarde... Un silence, un cri, grincements de roues, et l'on repart encore. Cette fois, c'est pour ne s'arrêter qu'en gare de Lyon, en plein Paris...

Maintenant, il est six heures du matin; une brume toute blanche, toute frissonnante, s'élève lentement, laissant percer, çà et là dans la campagne, un arbre, un clocher déjà éclairés par le soleil... Une petite rivière, naturelle ou artificielle, il y en a tant dans les campagnes de France, comme un ruban d'argent, coule limpide entre les prés, reflétant les grands peupliers de ses bords; dans le lointain, un village semble sommeiller encore, et c'est à peine si quelques fumées montent toute droites dans un ciel d'opale...

À mesure que l'on monte dans le nord, l'on se sent plus en automne. Il y a huit jours à peine que j'ai quitté la côte algérienne, verdoyante, riante, vivante enfin; et ici, tout est nu, pelé, tondu, grisâtre et terne. Qu'importe, la campagne est si belle quand même, durant ces premiers mois d'automne, avec ses ciels de bleu ouaté, ses horizons traversés de nuages déliés et ses arbres qui se rouillent lentement.

Les conversations ont repris leur cours... La route est bien longue... Paris est encore loin... Mais, la vie est assez longue pour les plus longs chemins ! Les heures sont assez longues pour les plus longs discours !

Il est sept heures... Si vous le voulez, disons qu'il est neuf heures et arrivons à Paris. C'est ça. Gare de Lyon, Paris !... En deux temps et deux mouvements, je descends, le bras droit tendu au bout de ma valise, le gauche embarrassé de ces indispensables paquets: porte-manteaux, parapluie, etc., que l'on a toujours avec soi en voyage.

Immédiatement, je porte le tout à la consigne... Garantissons pas le parapluie ! me dit le préposé aux bagages. — Consignez quand même, monsieur; il en faudrait une déveine, me disais-je, s'il arrivait quelque chose de fâcheux à mon parapluie, la première fois qu'il a l'honneur d'aller en consigne... Je n'avais pas fini mon soliloque qu'un autre employé arrive, et flanque sur mes bagages un havre-sac de soldat, qui fait rebondir jusqu'au plafond la pointe de mon pauvre en-cas. Et puis, voilà; on s'instruit en voyageant. Qu'importe, il devait y avoir de la mitraille ou quelque bombe dans ce havre-sac...

À Paris, on a des amis ou on n'en a pas. Or, j'en avais deux, deux compatriotes avec qui j'avais fait la traversée, deux mois auparavant. Ces deux amis ayant changé d'hôtel depuis quelque temps et ne sachant rien de leur nouveau domicile, il fallait les chercher. Pas facile du tout, la chose. Tous les chemins mènent à Rome, dit-on, mais toutes les rues de Paris ne mènent pas à l'hôtel de mes amis. Cherchons donc, quand même...

En voyage, plus qu'ailleurs, je trouve la théorie de l'équilibre passablement vraie. De certaines petites mésaventures, indispensables presque, il sort toujours quelques bonnes compensations. Ainsi, durant six heures, vous battez les rues pour retrouver, disons, pour le cas qui nous occupe, l'hôtel de deux amis. Cela, sur la foi d'un "municipal" à qui vous avez demandé l'adresse du Commissariat général du Canada et qui vous a répondu: ...Cette rue... prenez troisième à gauche... verrez les Ambassades... prenez première rue à droite... puis, rue du Cirque, à gauche. C'est là... Comprenez?... — Parfaitement; merci. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'avec cela, quelquefois, on trouve ce que l'on cherche... Vous manquez votre dîner, bien entendu. Voilà cependant

qu'en revanche, vous entrez dans un hôtel prendre un café et vous faites la connaissance du maître de céans, qui vous prend en pitié et, en attendant que vous ayez retrouvé l'objet de vos recherches, vous installe royalement dans une de ses meilleures chambres. Enfin, comme juste compensation, c'est indiscutable, de la peine que vous venez de vous donner, vous découvrez avec surprise, dix minutes après votre installation, que l'hôtel qui est en face de vous est précisément celui qui vous fait battre le pavé depuis une demi-journée.

Ces choses-là arrivent, puisque c'est ce qui m'advint.

De Paris, cependant, occupé de toutes ces recherches, on n'a encore rien vu; oh! que non... Rien, excepté des fiacres pleins, qui vont d'un petit trot



La Major, à Marseille.

fatigué... dans ces larges rues, sur ces boulevards à perte de vue; des pantalons rouges, des manteaux bleus de militaires, jetant un ensemencement de couleurs vives parmi les passants affairés du matin; des ouvriers en bongerons, de petits mitronnets, des employés encore ensommeillés qui lisent leur journal en marchant... Est-ce là Paris ? C'est du moins ce que l'on peut y voir tous les matins et dans toutes les rues.

J'ai oublié de dire que mon hôtel est situé dans le Quartier Latin; à deux pas du Panthéon. Je puis donc méditer tout à mon aise en face des tombes de toutes ces célébrités qui dorment là leur dernier sommeil... C'est, bien en-



La gare de Lyon, à Paris.

tendu, le susdit Panthéon que je vais visiter en premier lieu.

Mais tenez, faisons un marché, au risque de passer pour égoïste, ne parlons plus de Paris. D'ailleurs, seul, sans guide, sans plan arrêté, je ferais de la mauvaise besogne... et puis, on ne connaît pas Paris pour y avoir séjourné cinq jours.

Pendant ce temps, on visite bien, à la vapeur, le Panthéon, Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, l'Opéra, le Louvre; on risque même une petite ascension sur l'Arc de Triomphe, on contourne la base du monstre de fer qu'on appelle la Tour Eiffel, sans même avoir l'envie d'y monter; on fait bien une petite

promenade aux jardins du Luxembourg, aux Champs-Élysées; on peut même pousser une pointe en Afrique et en Amérique... je veux dire au Jardin des Plantes, où de grands quadrupèdes vous regardent avec un air si drôle qui semble dire: En voilà qui n'ont pas l'air trop bête pour des hommes...

Durant ces quelques jours, assis devant un des riches cafés qui ornent les boulevards, une demitasse d'un liquide noir, tout fumant, à votre portée, vous voyez défiler devant vous du monde, beaucoup de monde, des Parisiens sans doute; mais tout cela ne veut pas dire que vous connaissez Paris...

Vous connaissez cependant une classe de gens; et cela pour peu que vous passiez une heure à Paris. Cette classe est très répandue en France, mais le siège principal de ses membres est à Paris, je crois. J'ai nommé les... comment dirais-je? les fervents du pourboire.

C'est que le pourboire aujourd'hui semble être une véritable question sociale, en France. Pourboire!... "Et le garçon?... Rien?...". On ne sait dire que cela. Le cocher, pourboire; le pauvre hère ou le gamin qui, sans en être prié, vous ouvre la portière du fiacre dans lequel vous montez, pourboire; au café, pourboire; au restaurant, pourboire; à tous et toujours, pourboire, sinon vous passez, ni plus ni moins, pour un pleutre.

En Algérie, on y va plus carrément, mais plus franchement. C'est, ma foi, moins agaçant, et on aime mieux ça. Ainsi, vous faites porter votre valise par un de ces portefaix kabyles qui portent tout... excepté un habit, et ensuite, tout simplement, avec un naturel charmant, il vous demande deux, trois, quatre francs, tout comme s'il vous demandait un petit sou pour l'amour d'Allah...

Honni soit donc le pourboire!

\* \* \*

Il ne faut jurer de rien, affirme le proverbe. En voyage, il ne faut pas échafauder le moindre projet, avant d'entendre le sifflet du chef de gare et le cri de la locomotive qui s'ébranle; avant de voir l'eau bouillonner à la poupe du bateau qui vous emporte. Sans quoi, au moment où l'on y pense le moins, une chiquenaude imprévue vous abat tout par terre. Et les nez de s'allonger... et les bouches de s'ouvrir... Les Arabes sont toujours impayables, soit qu'ils demandent le pourboire ou qu'ils créent des proverbes. Ils disent: "Il ne faut pas dire: j'ai des fèves, avant de les avoir vues dans le vaisseau." Ou bien: "Il ne faut pas faire sa provision de bois avant d'avoir fait sa demande en mariage."

Mon projet à moi, c'était de m'embarquer au Havre pour New-York, et de là gagner Québec et Montréal; c'était d'une simplicité... Seulement, il arriva la chose la plus naturelle du monde, qui fit échouer mon projet.

Je fais bien la démarche d'aller prendre mon billet, mais en arrivant, on me dit qu'il n'y a plus de place à bord du trans... etc., qui allait partir le lendemain.

Il ne me restait donc plus qu'à m'adresser à une autre compagnie moins achalandée, et je me jette dans les bras de la "Cunard Line", à qui je versai les 300 francs qu'elle réclamait pour transporter mon individu de Paris à Québec. Il fallut donc me résigner à traverser encore une fois le pays des brouillards.

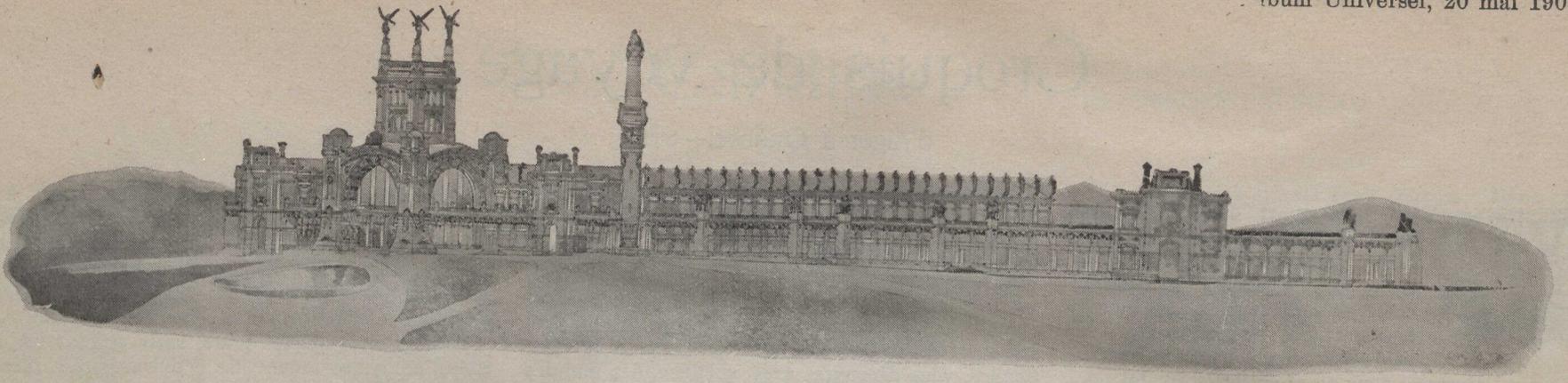
Voilà pourquoi, le vendredi d'une... certaine date, à 8 heures et 57 minutes — caprice de mémoire, tout simplement, — je me trouvais installé confortablement, dans un wagon de la Compagnie de l'Est, en route pour Londres via Dieppe et New-Haven.

Mais, voyez-vous ça. Un fataliste dirait: Tu étais destiné à partir par le Havre; et je crois, ma foi, que je lui donnerais raison. Jugez vous-même

J'étais dans mon compartiment depuis cinq minutes, quand un employé — toujours un employé — qui venait de prendre mes billets, me dit: Vous allez à Londres? — Oui, monsieur. — Mais vous êtes sur le train en partance pour le Havre... Vite, plus que cinq minutes; train 24... à gauche. On ne se fait pas répéter ces injonctions-là deux fois, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je me réinstallais dans un compartiment du train 24... à gauche.

D. P.

(A suivre)



## L'exposition universelle de Liège

**A**PRES avoir organisé plusieurs expositions internationales, dont l'importance toujours plus grande a montré au monde ce qu'avait fait, ce que fait et ce que peut faire un petit pays, la Belgique a organisé à nouveau une exposition internationale et universelle à Liège, exposition à laquelle le Canada prend une part importante.

Liège est une place de commerce et un centre industriel de tout premier ordre. Cette cité est célèbre par ses vastes et nombreux charbonnages, ses hauts-fourneaux, ses manufactures, ses fonderies, ses usines à métaux, ses fabriques d'armes, ses cristalleries, ses fabriques et ses usines. C'est en outre une fort jolie et agréable ville, favorisée par la nature et offrant par sa situation au confluent de la Meuse et de l'Ourthe, une série de panoramas de très grand effet et de toute beauté.

L'Exposition est placée sous le haut patronage de Sa Majesté le roi des Belges, la présidence d'honneur de S. A. R. Monseigneur le comte de Flandre et la présidence effective de S. A. R. Monseigneur le prince Albert de Belgique. Elle est organisée avec le concours du gouvernement et de la ville de Liège.

On pénètre dans l'Exposition par plusieurs entrées monumentales de très grande allure et de genres tout différents. L'une de ces entrées est située à l'Île de la Boverie, une autre au Parc de l'Acclimatation, magnifique jardin public situé entre l'Ourthe et la Meuse, le long du fleuve et merveilleusement ombragé. Une allée centrale bordée d'arbres touffus traverse le parc et laisse : à gauche, le pavillon des Métiers bourgeois, le palais de la Norvège et celui de l'Algérie, le pavillon français des colonies d'Afrique ; à droite, les serres et l'aquarium, un vaste restaurant ayant une terrasse splendide au bord de l'eau, les palais du Congo, de l'Asie et de la Tunisie, puis passe devant le pavillon du Sport Nautique, modèle de genre.

Ce parc, un des endroits les plus séduisants de l'Exposition, attirera sans aucun doute, longuement les visiteurs par la diversité de ses pavillons et par l'intérêt des expositions que ceux-ci offriront au public.

Face à la Meuse, se dresse à l'entrée du parc de la Boverie, le très beau palais des Beaux-Arts du plus pur style Louis XVI. Le salon international installé dans ce palais réunit des œuvres d'art dues aux artistes de toutes les nations participant à l'Exposition.

Séparé seulement par le pavillon du Canada, le palais des Beaux-Arts voisine avec le Palais de l'Art Ancien au pays de Liège, dans lequel seront réunis tous les trésors artistiques et archaïques de l'ancienne principauté de Liège. Cette exposition d'Art Ancien est la plus importante et la plus belle qu'on ait jamais vue jusqu'ici et son succès sera considérable.

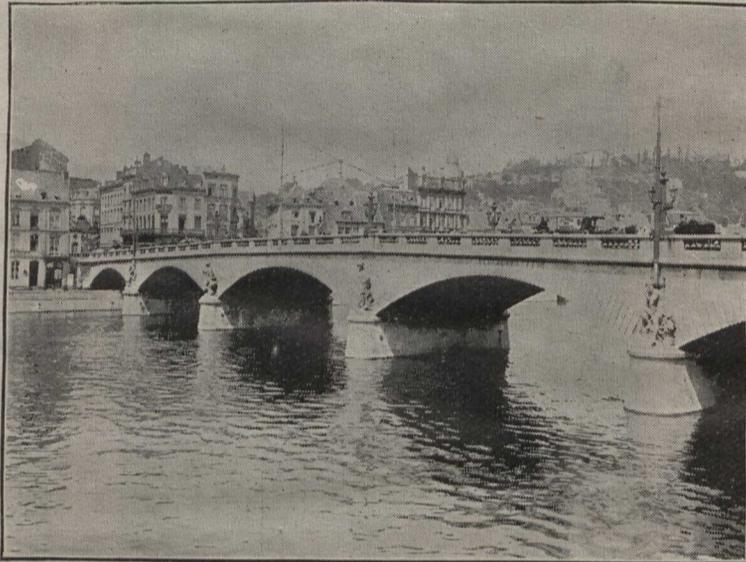
Plus loin s'élève le pavillon du Photorama, appareil nouveau, dernière invention de la maison Lumière, de Lyon, permettant aux spectateurs placés sur une plate-forme centrale, de voir autour d'eux une variété infinie de panoramas rendus en grandeur naturelle, en couleur et avec relief et constituant "le tour du monde... sur place".

Immédiatement après, se dresse l'élégante silhouette du palais de la ville de Liège, d'architecture masane, puis le pavillon du Maroc, et enfin une vaste et toute moderne brasserie dans laquelle un concert permanent, doublé d'un music-hall de premier ordre, sera offert gratuitement aux visiteurs.

Parallèlement à cette longue rangée de palais

et pavillons, se profileront le pavillon de la Bulgarie, les palais de la Dentelle et des travaux de la femme, dont l'exposition est préparée par un comité que préside S. A. R. Mme la princesse Albert de Belgique, enfin les coquets pavillons d'architecture nationale du Monténégro et de la Serbie.

Le parc de la Boverie que nous venons de traverser rapidement, forme une sorte de presqu'île, bordée à gauche par la Meuse, à droite par l'Ourthe. Sur un pont élégant par sa structure et construit en béton armé en quelques semaines, on arrive de l'autre côté de l'Ourthe, où on remarque le palais



À Liège, un des ponts, qui conduisent à l'exposition

de l'alimentation française et les garages des canots automobiles qui sillonneront les eaux claires de l'Ourthe. La rivière sera en outre sillonnée par une infinité de gondoles et des fêtes vénitienes auront lieu qui seront la reproduction exacte de celles qui se font sur la Grand Canal et sur le Lido à Venise.

En suivant le bord de l'eau sur une distance de quelques cent mètres, on jouira du splendide panorama que formeront en cet endroit les collines qui entourent la ville et on arrivera sur la plaine des Vennes, face au palais des Fêtes et aux grandes



Vue d'une place publique à Liège

galeries de l'Exposition.

Les halls de l'Exposition de Liège sont de proportions colossales. A part St Louis, la gigantesque foire du monde nouveau, et Paris, en 1900, aucune exposition n'atteignit jusqu'ici la superficie des galeries liégeoises. Les plans primitivement conçus pour l'édification des halls, englobaient 60.000 mètres de galeries closes. Aujourd'hui, les différents halls couvrent 110.000 mètres carrés de superficie. Ils occupent à peu près seuls une plaine créée nouvellement d'une contenance

d'environ onze hectares, et 98 pavillons d'architectures diverses s'élèvent dans les différentes parties de l'exposition et forment un ensemble des plus heureux et des plus variés.

Face aux halls, se trouvent de nombreuses attractions, des brasseries, cafés et bodega, enfin les pavillons de quatre importantes usines belges, de la ville de Spa, le palais de l'Horticulture française, de la compagnie des Wagons-Lits, etc.

L'Exposition de Liège a le rare honneur de voir la ville de Paris exposer chez elle ses services spéciaux dans un pavillon de la façade principale.

Quant aux jardins des Vennes ils sont l'oeuvre des services de la ville de Paris, dont les travaux ont été remarqués à l'Exposition de St Louis.

L'entrée des galeries est monumentale et élégante à la fois. La façade est flanquée, de chaque côté de la grande entrée sous dôme, de deux portes architecturales. Enfin un phare monstre dresse sa silhouette à cent mètres de hauteur, par dessus la coupole du splendide palais des Fêtes, élevé à côté des halles et pouvant contenir plusieurs milliers de personnes.

Retraversant les halls, le visiteur passera l'Ourthe sur un pont d'une seule travée jeté sur le lit de la rivière, pont des plus élégants.

A la sortie du pont, sur une espèce de promontoire, séparant à leur jonction la Meuse et l'Ourthe, se dresse à droite le monument du célèbre électricien liégeois Zénobe Gramme, monument entouré d'une esplanade d'où la vue panoramique sera magnifique. De là on arrive au nouveau pont de Fragnée jeté sur la Meuse qui mesure plus de 170 mètres de largeur en cet endroit. Ce pont se distingue par la légèreté de sa construction et par son architecture décorative qui est une véritable oeuvre d'art. L'entrée du pont avec ses terrasses et ses pylones aux harmonieux profils est monumentale et d'un effet prestigieux. A gauche de la sortie du pont, le visiteur sera immédiatement séduit par le quartier ancien "Le vieux Liège". De toutes les attractions que présentera au visiteur l'Exposition, le quartier du Vieux Liège sera certes une des plus agréables et des plus fréquentées.

Par le nouveau pont sur la Meuse on arrive à la plaine de Fragnée, plaine des attractions principalement et dominant l'entrée principale des jardins de l'Exposition.

De la plaine de Fragnée partira vers Cointe le plateau élevé qui domine la ville, un système de tramway électrique qui constituera une innovation.

En résumé, l'Exposition de Liège est assurée d'un succès plus grand encore que ses devancières en Belgique. Trente-trois puissances se sont fait représenter tant dans les galeries que par des pavillons et prendront part à ce nouveau concours général de tout ce qui constitue "Progrès" et de tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à l'Economie sociale et aux sciences.

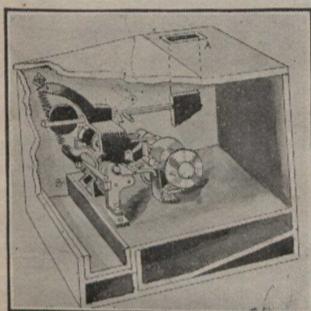
La ville de Liège, le gouvernement et la province, enfin un comité patronné par l'Exposition ont décidé d'offrir aux étrangers, d'avril à novembre, une série ininterrompue de fêtes sensationnelles, luxueuses et inédites. La proximité de Spa, des vallées de l'Ourthe et de la Vesdre, de l'Ardenne, d'Ostende, reine des plages, de Blankenberghe et de toutes les villes charmantes de notre littoral, la renommée des curiosités historiques des villes de Bruxelles, Anvers et Bruges feront de la Belgique, en cette année commémorative de 1905, un centre de rendez-vous mondial. Et, si l'on songe aux facilités d'accès qu'à ce pays, on peut s'attendre à ce que l'Exposition de Liège jouisse d'un grand succès.



## Chronique Scientifique

### Distributeur de timbres-poste

Souvent dans notre métropole, il arrive que les citoyens en frais de correspondre, doivent se livrer à une véritable chasse, afin de se procurer un timbre-poste ou une carte postale affranchie. Maintes réclamations ont été déjà formulées à ce sujet, et certes, on devrait rémédier à cette anomalie d'un service public, tel que celui de la poste. Rien ne serait plus facile,



Distributeur de timbres-poste.

si on voulait se servir chez nous des distributeurs automatiques de timbres et cartes postales. Certes, Montréal est une assez grande ville pour qu'elle se permette, sans hésiter, de copier ce qu'il y a de bien ailleurs, et sans tenir compte de la dépense. En Angleterre, depuis une vingtaine d'années, existe le distributeur Sandenam et Everitt pour cartes postales et enveloppes timbrées. C'est de celui-là même que nous donnons ici le dessin. Il consiste en une boîte en fonte dont la surface supérieure forme pupitre. La boîte est divisée en deux compartiments, l'un pour les cartes, l'autre pour les enveloppes; au-dessous de chacun d'eux est un tiroir que l'on ne peut tirer qu'après avoir mis la pièce dans un orifice. Après avoir pris l'objet, on repousse le tiroir, qui s'enclenche à nouveau. L'appareil est d'une honnêteté scrupuleuse; lorsque le stock est épuisé, il refuse l'argent, un volet fermant la fente.

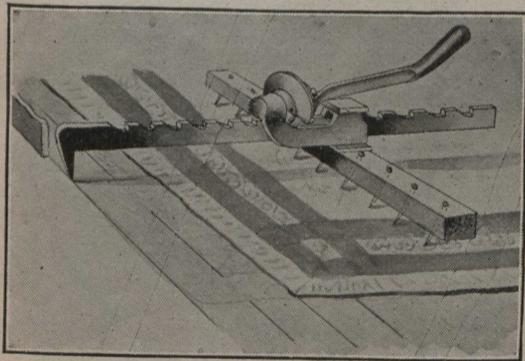
Des distributeurs de journaux, de timbres-poste, sont agencés d'une façon analogue.

Celui que reproduit notre gravure consiste en une boîte rectangulaire dont le couvercle est percé d'une fente A, par laquelle on laisse tomber la pièce de monnaie, prix du timbre-poste. Un système de leviers très délicats est mis en branle et, par un mécanisme assez simple, un timbre-poste B tombe dans un tiroir situé à la partie inférieure de l'appareil.



### Machine pour tapis

Au moment où précisément, en ce début de mai, on pose partout des tapis, il nous semble intéressant de signaler une machine nouvellement inventée à Chicago, et qui aide à les poser. Comme le montre notre gravure, cette machine pour étirer les tapis, se compose d'une barre munie d'une série de pointes faisant saillie à sa partie inférieure. La barre en question



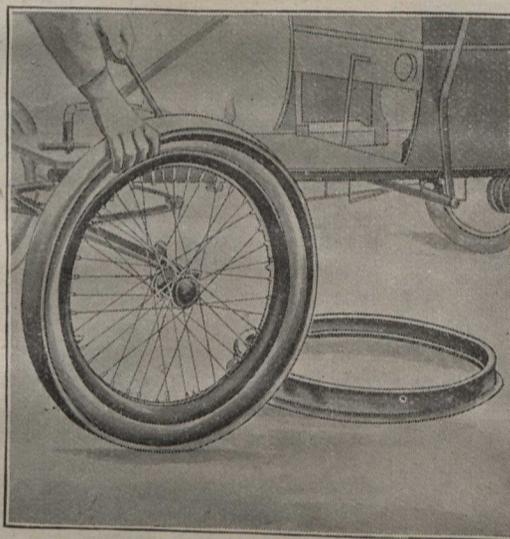
Machine pour étirer les tapis.

est fixée à un support qui glisse sur une crémaillère. Une manette attachée au support et formant clenche permet de faire progresser le système le long de la crémaillère. Le "modus faciendi" est des plus faciles. On engage les pointes dans le tapis, puis actionnant la manette, on fait avancer long de la crémaillère. Le "modus faciendi" est cédant par à-coups, jusqu'à ce que le tapis soit convenablement tendu. Cette fort simple et ingénieuse machine est, croyons-nous, appelée à rendre de réels services aux ménagères et aux tapissiers.

### Bandages pour la circulation des automobiles sur rails

A côté des voitures automobiles ordinaires, circulant sur les voies de terre, il existe des véhicules automobiles faits pour circuler sur rails, sur voies de fer; ce sont tantôt des wagons comme nous en avons signalé souvent, des wagons automoteurs, tantôt des draisines, des véhicules légers destinés au service d'inspection ou au transport du personnel en dehors des heures de passage des trains réguliers. Mais on ne possédait pas jusqu'ici un véhicule automobile qui pût indifféremment rouler sur le sol des routes ou sur les rails des voies. Pour arriver à ce résultat, il n'aurait pas suffi que les roues fussent à la "voie" voulue, comme on dit, qu'elles offrissent l'écartement même des rails; en effet, les bandages à boudins, et entièrement métalliques, nécessaires au roulement sur les rails, ne se seraient pas prêtés au roulement sur le sol des routes; par contre, la surface arrondie des bandages pneumatiques — ou même pleins — n'aurait pas réussi à maintenir les roues sur les rails.

Une Compagnie américaine d'automobiles, le Waltham Manufacturing Co., qui construit, dans ses ateliers de Waltham, dans le Massachusetts, une voiturette connue sous le nom de "Orient Buckboard", vient d'imaginer une solution ingénieuse du problème. Elle donne la possibilité de mettre en quelques instants cete voiturette, qui est à l'écar-



Bandages pour automobiles sur rails.

tement voulu pour cela, en état de rouler sur rails et de jouer le rôle de draisine. Puis, en quelques instants également, on la remet dans son état primitif, et elle roulera aisément sur une route de terre. L'usine en question fabrique pour ce type de voiturette des bandages spéciaux qui peuvent se rapporter et tenir par-dessus les pneumatiques, et ces bandages offrent à leur pourtour le boudin caractéristique des roues de wagons: quand donc ils sont en place, rien n'est plus facile que de faire circuler le véhicule sur une voie ferrée. Tout naturellement, pour les glisser par-dessus les pneumatiques, il faut commencer par dégonfler un peu ces derniers; puis, quand les bandages supplémentaires à boudin sont posés, on regonfle complètement, et la pression de l'air suffit, paraît-il, pour maintenir en place ces dispositifs à boudin.

Il va de soi que l'opération de pose ou d'enlèvement se fait vite et sans difficultés; les bandages ne pèsent du reste guère chacun qu'une trentaine de livres. Les fabricants affirment que la solidarité de ces bandages rapportés avec les pneumatiques, est telle qu'on peut sans danger faire marcher sur voie ferrée, à une allure de 45 milles, une automobile qui en est munie.

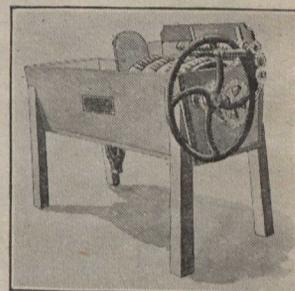


### Machine à laver les assiettes

Les machines se chargent de toutes sortes de travaux, depuis les plus relevés, (on vient de le voir) jusqu'aux plus grossiers. Il en est qui sculptent auto-

matiquement une statue semblable à un modèle, d'autres qui tirent les clichés photographiques, certaines font des caisses d'emballage, des sacs en papier, des pots à fleurs, fabriquent des boîtes en carton d'un seul coup, collent du papier de tenture. D'autres, plus modestes encore, mais non moins utiles, écossent les pois, rincent les bouteilles, polissent l'argenterie, lavent le linge ou la vaisselle. La machine dont nous donnons la gravure, inventée en France, est destinée à laver les assiettes, et s'en acquitte fort bien, puisqu'elle en lave 2,000 à l'heure dans des conditions de propreté bien supérieures à celles du travail à la main.

Elle se compose surtout d'une brosse énorme dont les touffes de crin sont montées sur les spires d'une hélice, laquelle est tracée avec le corps d'un cylindre qui fait tourner une manivelle. La brosse est dans une auge où circule un courant d'eau chaude.



Machine à laver les assiettes.

Le "plongeur" s'installe à la manivelle du volant, qu'il tourne d'une main, pendant que, de l'autre, il saisit l'assiette sale et la met entre la paroi de l'auge et la brosse. L'assiette suit le mouvement de la brosse et se nettoie de façon parfaite; arrivée au bout, elle tombe dans un deuxième compartiment de l'auge, traversé par un courant d'eau froide.

Conduite par des guides, elle vient se placer contre un butoir; bientôt une deuxième la suit, puis une troisième, etc. Un aide vient enlever la pile et la porte s'égoutter à l'air libre, puis sécher dans un courant d'air chaud. Les seuls soins à donner à la machine consistent en des nettoyages journaliers du balai en spirale.



### Lampe pour trolley

Il est évident que le problème concernant le trolley n'est pas encore résolu, dit notre confrère, le "Scientific American", puisque le bureau des brevets, des États-Unis, est encore encombré de demandes de brevets concernant toutes sortes de trolleys et de guides de trolleys. Or, un inventeur de l'ouest américain, ayant sans doute abandonné l'idée d'adhérence par-



Lampe-guide pour trolley.

faite de la roulette du trolley au fil chargé de courant électrique, essaye d'amoinrir les ennuis que ce dispositif occasionne actuellement, en mettant une lampe électrique près de l'extrémité supérieure de la tige du trolley. Cette lampe (ainsi que le montre notre gravure) est alimentée par le courant d'une batterie portée par le tramway. En outre de l'avantage que donne cette innovation, elle permet d'éclairer le char, au moyen de lampes supplémentaires, quand le courant normal est interrompu par la fausse manoeuvre du trolley.

# La coiffure féminine



gracieux. Dans ces cheveux bouffants aux coquettes ondulations, se posent des noeuds de velours noir dont la matité, avivant l'or des cheveux blonds, accentue les reflets des cheveux sombres. On y pique des peignes plus ou moins riches, des épingle, etc.

Le soir seulement, peignes et épingles sont de vrais bijoux. Il est mieux de les choisir simples durant le jour. L'écaille vraie ou en imitation est très portée; l'écaille blonde fait un joli contraste sur les têtes casquées de cheveux couleur de nuit; elle est une charmante harmonie dans les cheveux dorés.

Le bon ton déconseille les ornements trop riches; un peu d'or ou de rares pierres, à moins que l'on ne préfère les peignes sans garnitures du tout.

Nous donnons ici quelques modèles de coiffures afin d'indiquer l'allure générale vers laquelle on tend.

Des coques joliment enlacées, comme dans notre figure No 1, font très bien, mais comme on combine l'arrangement selon la longueur et l'épaisseur de la chevelure, chaque personne peut conserver son originalité. Cette façon de se coiffer est très avantageuse aux personnes ayant la figure ronde et le front quelque peu abaissé; les larges bandeaux

égaux et relevés au-dessus des oreilles en bouffants, font un effet des plus gracieux.

En dehors du chignon proprement dit, il faut voir comment on doit disposer les cheveux par-devant. Le bouffant ou auréole, tel que le montre notre figure No 2 est seyant à beaucoup de personnes; on le soutient volontiers par des "crêpes" (bourrures), mais ce n'est point indispensable; certaines personnes se coiffent de façon par-

**Q**UAND on parle de coiffure féminine, il faut dire que la mode qui nous régit habituellement n'est point ici omnipotente; on peut choisir, car il importe avant tout de trouver pour les cheveux un arrangement seyant.

Le meilleur guide est certainement le miroir, qui, en reflétant les traits, montre ce qui doit leur être avantageux; donc, il est impossible d'établir des règles fixes, il faut faire des essais, puis adopter un genre.

Cependant, l'on peut dire que maintenant la coiffure haute domine, mais la nuque n'est plus plate; on fait le long de la tête une torsade qui s'appelle le casque, et qui est retenue par un peigne long, dont les dents sont plus étroites du bas que du haut. Le peigne doit se poser de gauche à droite, bien que l'on en voie quelques-uns mis de droite à gauche, mais c'est moins bien.

Les cheveux torsadés le long de la nuque donnent à peu près l'impression de la coiffure

en huit que l'on faisait naguère, mais la ressemblance s'arrête là, car, par-devant, l'aspect est tout différent; on aime beaucoup la fantaisie, et l'on ne peut pas dire qu'une forme de chignon soit adoptée à l'exclusion des autres.

Il convient de dire, cependant, que la coiffure basse n'est pas entièrement délaissée. Beaucoup la conservent, parce qu'elle leur plaît ainsi; du reste, aux jeunes filles et aux très jeunes femmes, elle conviendra toujours parfaitement.



La grosse touffe roulée sur le front se recommande surtout à des cheveux très blonds. Des cheveux bruns durcirait une physionomie fine, piquante et riieuse. C'est la coiffure des beaux yeux bleus, aux regards angéliques, des yeux noirs languissants. Elle comporte une chevelure très abondante, se massant naturellement sans qu'il y ait lieu de recourir aux habiletés du postiche.

Les cheveux préparés en larges ondulations très vagues s'enroulent mollement et se réunissent assez bas sur la nuque en un chignon volumineux, mais n'offrant que des lignes indéterminées. Ce qui caractérise cette coiffure, c'est la raie qui partage les cheveux au-dessus de l'œil gauche, et d'où s'échappe une boucle mutine qui retombe sur le front.

Pour les jeunes filles qui commencent à se faire un chignon, et qui ne veulent pas avoir la nuque entièrement dégagée, nous conseillons la coiffure No 5. Les cheveux sont partagés d'une oreille à l'autre pour faire le bouffant du

devant; ils rejoignent le chignon derrière. Cette coiffure est très gracieuse; avec une toilette décolletée on peut remplacer le noeud de ruban par quelques fleurs suivant le mouvement descendant du chignon.

La coiffure est une des questions les plus intéressantes pour la femme du monde; elle demande à être considérée autant que celles des toilettes et des chapeaux. Bien que la mode soit aussi capricieuse dans ses décrets pour la coiffure que pour le costu-



4. Très originale coiffure convenant à des cheveux blonds et à une physionomie fine.



5. Coiffure basse avec bouffant auréole sur le front; convenant à une toute jeune fille.

faite, sans rien mettre dans le bouffant. Dans la partie du milieu, on fait parfois descendre une mèche qui vient garnir le front; d'autres fois, les cheveux retombent un peu sur eux-mêmes. Ce modèle sera plus joliment copié si les cheveux sont largement ondulés.

Les bandeaux plats ou soufflés sont jolis pour certains types, mais d'une façon générale, ils donnent un cachet spécial, il ne faut les adopter qu'à bon escient. Notre modèle No 3 est une illustration de



2. Coiffure en auréole avec ondulations larges.



1. Coiffure haute à bandeaux relevés et bouffants.



3. Bandeaux lissés très bouffants. Deux bouclettes retombant sur le front.

La coiffure la plus seyante pour les différents âges et les divers types de physionomie, c'est le chignon noué très haut avec le gracieux enroulement des bandeaux très gonflés sur une légère armature de crin. Cet arrangement, qui ombre délicieusement le visage, est propice au port des tout petits chapeaux que lance la mode nouvelle. Il est absolument nécessaire; sur une coiffure étriquée, aplatie, ces chapeaux minuscules seraient tout à fait dis-

ce genre. Le chignon est bas et les bandeaux sont posés sur une bourrure, mais sans ondulations; quelques bouclettes descendent sur le front.

Quant à notre figure No 4, elle exige, dans sa manière plus fantaisiste, des traits particulièrement fins, une jeunesse, une fraîcheur qui permettent d'affronter une certaine originalité. Il faut être réellement jolie pour que cette coiffure soit tout à fait charmante.

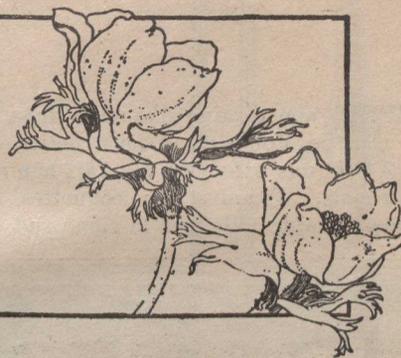
me, il n'est pas toujours sage, ainsi que nous le disions au commencement de cette étude, de suivre sa dernière fantaisie, car l'effet en serait totalement perdu, si elle n'était pas seyante.

Les modes de coiffure exagérées ne doivent jamais être choisies par la femme de bon goût, et les plus simples sont généralement les mieux adoptées et les plus seyantes.

JACQUELINE.



## Les modes enfantines



**VOICI** bientôt l'époque des distributions de prix, après lesquelles écolières et écoliers rentreront au foyer pour les vacances.

Dès maintenant, les mères se préoccupent au sujet des costumes d'été de leur petit monde, et nombreuses sont celles qui ont écrit à l'Album Universel pour se renseigner sur ce que sera cet été la mode pour enfants.

Désireux de répondre dignement à la confiance de nos gracieuses lectrices, nous nous sommes mis en quête, puisant aux meilleures sources d'informations, et nous voici avec une ample moisson de choses pimpantes et jaunettes, de frais et mignons atours dont se parera pour faire honneur aux femmes d'aujourd'hui la naissante coquetterie des femmes de demain.

Disons d'abord que si la mode n'existait pas des corsages blousants et des vestes courtes plissées, il nous faudrait l'inventer pour nos toutes jeunes filles, car rien n'est plus seyant aux bustes à peine dessinés que les formes vagues où la ligne ne compte pour rien.

Les petites pèlerines aussi leur sont avantageuses; non la pèlerine toute ronde, à moins qu'elle vienne à la suite d'un empiècement court, mais celle qui laisse le dos libre et part seulement d'une sorte de bretelle passant carrément sur le milieu de l'épaule. Nous appellerons cette bretelle épaulette, si elle s'arrête à mi hauteur du buste.

Les jupes plissées et les jupes froncées vont aussi mieux aux fillettes que les formes plates, surtout si les mignonnes ont la silhouette un peu grêle. Les jupes plissées sont de préférence montées sur un empiècement pas plus large que la main, pour éviter l'amas des plis, qui épaissiraient la taille. Cet inconvénient disparaît également avec les jupes

préoccupation capitale des mères — avec le besoin de mouvement, de jeu, d'exercice, qui tient une si grande place dans la vie de l'enfant, et que ne doit pas entraver le souci de conserver intacte sa toilette.

La robe est faite pour l'enfant, et non l'enfant pour sa robe. C'est une grande erreur de s'ingénier à ne point froisser une robe trop élégante plutôt qu'à laisser notre fille prendre de libres ébats.

Bien entendu, il faut lui apprendre l'ordre, le soin. Une petite fille peut jouer sans se salir, sans se déchirer, à moins d'accidents. Mais ce sont ces accidents qu'il faut prévoir. On ne peut la tenir en laisse, dans la crainte d'une tache ou d'un accroc. Il est donc mieux de la vêtir de telle sorte que, dans ses jeux, elle n'ait rien à gâcher de précieux.

Plus nous allons, plus la tendance s'accroît d'habiller les fillettes comme leurs petits frères à l'âge où ces enfants partagent les mêmes jeux, lorsqu'il s'agit, bien entendu, des toilettes de tous les jours. Les blouses sont semblables, les chaussures aussi, et les coiffures offrent une si faible différence, qu'on a peine à les distinguer. La seule variante est la jupe très courte, soeur de la culotte au-dessus du genou, laissant toutes deux à découvert les jambes rondelettes, que le soleil déjà chaud aura vite fait de brunir.

Bientôt, ce seront les séjours au bord de la mer; alors, adieu les petites bottes à la tige armée de baleines, que l'on vient de créer, pour soutenir les chevilles trop faibles! La vague couvrant les petits pieds de ses caresses fortifiantes, suffira amplement pour calmer les inquiétudes, peut-être justifiées, des pauvres mamans sur l'avenir des jambettes qui trottinent

autour d'elles. Il serait bon d'appuyer davantage sur l'abus des chaussettes. Tous les médecins d'enfants sont d'avis que les chaussettes doivent être prohibées — surtout pour les petites filles — par tous les temps froids et humides. Donc, excepté pendant les jours très chauds de l'été, de juin à septembre par exemple, que la fillette porte des bas. D'ailleurs, quand elle devient grande, que ses jupes commencent à s'allonger, qu'elle va au catéchisme de première communion, surtout après la première communion, les chaussettes sont plutôt ridicules.

Plus encore que chez les grandes personnes, chez les enfants les vêtements de dessous doivent être irréprochables; ce sont eux qui contribuent le plus à assurer l'élégance. Les formes de lingerie varient peu pour les enfants. Les chemises rondes ou se boutonnant sur l'épaule s'ornent de petits plis. Un volant festonné les borde. Le tissu en sera fin, mais résistant. Pour les pantalons, on choisira un très fin shirting; on leur donnera la forme dite bracelet, qui est la plus pratique pour les enfants, et aussi la plus élégante. Quant à la coupe, elle demande quelque attention. On habille les fillettes aujourd'hui de robes très courtes, il faut, pour le bon ajustement, de la toilette, que le

pantalon soit plus court de deux doigts que la robe. Rien n'est disgracieux comme le volant du pantalon que l'on aperçoit derrière sous la robe.

Le jupon doit être de coupe particulièrement soignée. Pour les petites filles, comme pour leurs mamans, l'élégance de la robe dépend beaucoup du juponage.

Les étoffes quadrillés noir et blanc ou bleu et blanc font de ravissants costumes d'enfant et seront le dernier cri de la nouveauté, cette saison. Ces quadrillés se trouvent en lainages, en coton et en fil. La broderie, toujours si aimée, aura cet été une recrudescence de vogue, on en fera des robes de fillettes qui seront des amours. Une petite jupe froncée formée d'une seule hauteur de broderie avec petit corsage bouffant également brodée, habillera à ravir une fillette de quatre à cinq ans;



Costume en une seule pièce pour fillette de 8 à 10 ans, présentant le genre russe et le genre marin habilement combiné. La robe est en piqué blanc. Col et ceinture en toile bleue.

deux volants superposés formeront une jupe mignonne pour une enfant de dix à douze ans.

Certaines broderies sont fragiles, délicates, elles demandent des soins infinis; il en est d'autres qui résistent parfaitement aux fréquents nettoyages, et ce sont celles-là que nous vous recommandons pour vos chéris, car, avant tout, il faut une propreté irréprochable de la bottine à la coiffure, et la broderie si belle qu'elle soit ne le sera jamais complètement si elle est défraîchie.

Nos fillettes porteront de larges capelines de paille aux bords souples, à la calotte légèrement allongée; on les garnira de foulards ou de rubans moelleux, comme le Liberty.

Pour les coiffures de bébé, la mousseline de soie est le tissu par excellence; que de délicieuses coiffures on confectionne avec cette étoffe vaporeuse, soit qu'on la chiffonne sur une forme de paille, ou qu'on la coulisse sur une carcasse de tulle.

Pour les grandes fillettes qui excellent dans les travaux à l'aiguille, il est une mode dont elles auraient tort de ne pas profiter, c'est la broderie sur drap appliquée aux garnitures d'un costume.

On peut composer ainsi un ornement original et se distinguant totalement de ce qui se voit dans les magasins. J'ai vu ainsi un boléro pour une fillette de quinze ans. Il était en drap bleu-marine avec deux petits revers de drap blanc sur lesquels était brodé une branche de houx; c'était charmant. On rehausse étonnamment un corsage en y ajoutant un col, des revers ou des pattes brodés de cette manière.

JACQUELINE.



Élégante petite robe en mousseline blanche garnie de valenciennes et de plis lingerie (remplis) Berthe à pointes mouchoir, guimpe formée de plis et d'entre-deux. Volant au bas de la jupe, bordé d'une valenciennes.

plissées soleil. En somme, les modes enfantines suivent les nôtres.

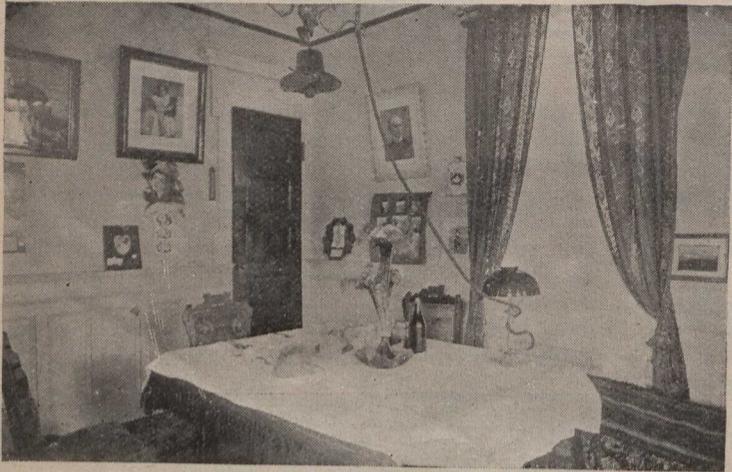
Cependant, il est essentiel de ne pas choisir pour les fillettes les façons seyantes pour leurs grandes soeurs ou leurs jeunes mamans; plus une enfant est simplement habillée, plus elle est charmante. Il faut compter aussi, — ce doit être la

# Une jolie villa suburbaine

DEPUIS une dizaine d'années, dans les environs de Montréal, la construction des villas a pris une extension qui fait honneur à notre métropole. Témoins, ces coquettes demeures qui, dans la haute ville, sur le flanc sud du Mont-

Vous connaissez tous l'attrait qu'offre une promenade en voiture ou à pied sur les chemins vicinaux de notre banlieue. Encore un peu et les chemins de Lachine (d'en haut) ou de Lachine (d'en bas), tout comme ceux qui contournent Sainte-Anne

L'arche, supportée par des colonnades d'ordre ionique, est bien découpée, mais aurait pu gagner en effet si elle eût été plus haute. Cela encore est matière de goût, et dépend de la hauteur des pièces qu'il s'agit de décorer.



Vue de la salle à diner.



Vue du salon, au premier étage.

et la rivière des Prairies, pour former une gracieuse ellipse, en passant par le Bout-de-l'Île et la Pointe-aux-Trembles, pourront se comparer aux belles routes de l'Hudson, toutes bordées de jardins, de vergers en fleurs, de potagers verdoyants.

La maison, ou plutôt la villa de campagne dont nous donnons aujourd'hui une vue de façade, avec plans et aménagement intérieur, appartient à M. Reeves. Elle s'élève en terre - plein sur les

Royal, s'étagent à Westmount, à travers des bosquets de verdure; et, égayant le paysage, donnent de la vie et de l'activité à des sites jadis inhabités, dont la valeur intrinsèque a quadruplé.

Le désir de se créer, à proximité d'un grand centre: un foyer calme, frais, pratique et sain, est inné autant chez nos compatriotes de langue anglaise, dont l'amour du "home" est proverbial, que chez les nôtres, de toutes les classes sociales et de toutes les conditions.

C'est ainsi qu'on a vu surgir, comme par enchantement, tous ces pittoresques groupements de maisonnettes, au bord des nombreux cours d'eau qui entourent Montréal, et dans lesquelles l'artisan et le riche vont, avec bonheur, humer l'air pur et vivifiant qui réconforte et rend joyeux.

De cet engouement fort louable est né un sentiment d'émulation dans l'art de construire, qui est en passe de faire autant honneur à nos entreprenants architectes qu'aux propriétaires fonciers de ces poétiques villégiatures.

bords de la route qui, de Montréal-Est, mène au Bout-de-l'Île.

L'agrémentation champêtre, créée de toutes pièces par une plantation d'arbres, bien comprise, ne gêne en rien la perspective qui, à l'arrière, sur-

L'architecte de cette jolie villa est M. Roch Montbriand, bien connu du public montréalais.

La Pointe-aux-Trembles est de facile accès pour tous les Montréalais. L'été, on trouve dans ce joli village, tout un contingent de citadins en quête de calme, sous le feuillage épais des arbres majestueux de ses avenues.

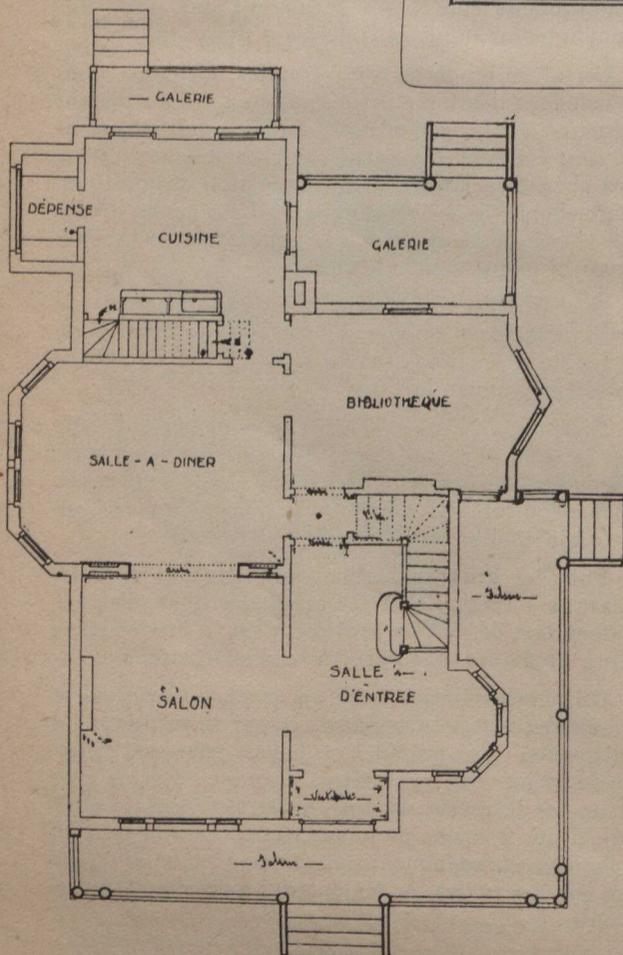
Nous avons trouvé des villas très propres en location à des prix fort abordables; villas que des propriétaires intelligents ne cessent d'améliorer.

Ceci dit, bien entendu, sans esprit de dénigrement pour toutes les villégiatures qui font l'ornement de l'île de Montréal et qui, tout l'été, sont fréquentées par ceux qui savent qu'à la campagne la vie est tout aussi avantageuse qu'à la ville.

La Pointe-aux-Trembles ne souffre aucunement de sa proximité avec les environs manufacturiers de Montréal. L'industrie s'est arrêtée là, et tout semble indiquer que les efforts qu'elle fait, conserveront pendant longtemps encore l'esprit d'agglomération qui lui est nécessaire pour prospérer; ce que Maisonneuve lui offre avec avantage.



Vue de la villa de M. Reeves, à la Pointe-aux-Trembles.



Plan du premier étage.

plombe le Saint-Laurent majestueux et découvre un panorama idéal.

La disposition des pièces de cette villa indique le souci qu'a pris l'architecte d'éviter les lugubres cabinets noirs.

Abondance de lumière et précautions d'hygiène, combinées dans un ensemble harmonieux et pratique, voilà ce qu'offre cette élégante construction.

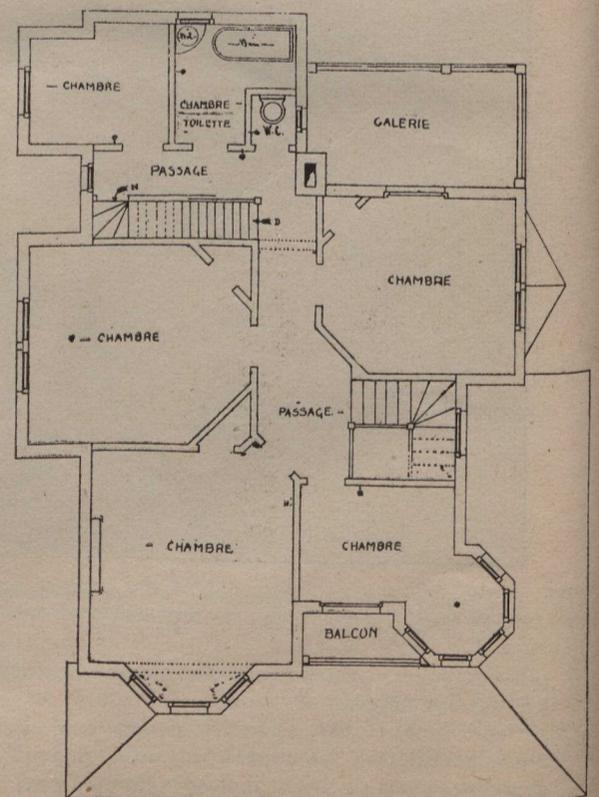
Pour obtenir ce bon résultat, l'architecte avait fait un devis de \$7,442, devis typique, dont nous donnons le détail ci-dessous.

| DEVIS                                     |                |
|---|----------------|
| Pierre . . . . .                          | \$1,392        |
| Bois . . . . .                            | 3,580          |
| Enduits . . . . .                         | 595            |
| Peinture . . . . .                        | 675            |
| Plombage du toit et calorifères . . . . . | 1,200          |
| <b>Total . . . . .</b>                    | <b>\$7,442</b> |

Ces chiffres n'ont pas été dépassés.

Il est évident que la construction d'une maison de campagne de ce genre n'est pas à la portée de toutes les bourses. Mais, avec beaucoup moins de luxe, il est facile de bien se loger, et, qui plus est, de se loger tout aussi confortablement.

Les deux vues d'intérieur que nous donnons de cette villa montrent un peu le goût artistique qui a guidé l'architecte.



Plan du deuxième étage.



# Evangéline

Par H. W. LONGFELLOW



(Suite)

V



**F**IDELE à ses lois, le soleil s'était levé et couché quatre fois; nous sommes à l'aurore du cinquième jour, et le coq appelait joyeusement les servantes endormies à la ferme. Cortège lugubre et silencieux, venu des métairies et des villages voisins, les femmes Acadiennes parurent bientôt parmi les champs jaunis. Dans de pesants chariots elles emportaient vers le rivage de la mer tous leurs biens domestiques, s'arrêtant pour jeter un dernier regard en arrière sur leurs demeures, avant de les voir disparaître tout à fait à leurs yeux, derrière

les détours de la route et l'épaisseur des bois. Tout près d'elles couraient leurs enfants qui pressaient les boeufs, tandis que leurs petites mains étroignaient quelque fragment de jouets.

Ils atteignirent ainsi précipitamment l'embouchure du Gaspereau. La plage fut bientôt couverte du mobilier des paysans, épars en piles confuses. Pendant toute la durée du jour, les barques ne firent qu'aller et venir entre le rivage et les bâtiments, et durant le même temps les chariots firent sans trêve le trajet pénible du village. L'après-midi était fort avancée et le soleil tout près de son déclin, quand arriva du cimetière le roulement des tambours au loin répercuté par les échos de la campagne.

C'est là que les femmes et les enfants coururent s'entasser. Les portes de l'église s'ouvrirent tout à coup; aussitôt parut la troupe, et après elle la lugubre procession des fermiers Acadiens; après un long emprisonnement, on les trouvait à cette heure patients et résignés. Et même, ainsi qu'on voit les pèlerins en voyage loin de leur patrie et de leurs foyers, chanter le long du chemin et oublier en chantant, lassitude et fatigue, ainsi les paysans d'Acadie, entourés de leurs femmes et de leurs filles, descendaient, la bouche pleine de chants, la route de l'église au rivage. En tête venaient les jeunes gens, entonnant ensemble le choeur, ils chantaient d'une voix pleine d'émotion un hymne de la mission catholique: "Sacré-Coeur du Sauveur! O fontaine inépuisable! remplis en ce jour nos coeurs de patience, de docilité et de force".

Alors, les vieillards, fermant le cortège, et les femmes suivant le bord de la route, se joignirent au chant sacré... tandis qu'au-dessus de leurs têtes, dans la lumière du soleil, les oiseaux mêlaient leurs notes à ce chant, comme des voix d'âmes envolées.

Evangéline attendait en silence, à mi-chemin du rivage. Le chagrin ne l'avait point abattue. Forte à l'heure de l'épreuve, elle attendait dans un calme triste, quand le cortège s'approchant, elle aperçut le visage de Gabriel, pâle d'émotion. Alors, ses yeux se remplirent de larmes, et, courant en hâte au-devant de lui, elle lui étreignit les mains, appuyant sa tête sur son épaule et lui murmura tout bas:

— Sois fort et de vaillante humeur, Gabriel! car si nous nous aimons, rien en vérité ne peut nous nuire, quelque infortune qui nous arrive.

Elle disait cela en souriant; mais soudain elle se tut, car elle vit avancer, à pas lents, son père. Hélas! qu'il n'était plus le même à voir! Disparu.

le coloris de ses joues; éteinte, la flamme de ses yeux... tandis que son pas semblait encore plus pesant sous le fardeau du coeur harassé qui battait dans sa poitrine.

Evangéline, entourant son cou de ses bras, le caressa, souriante, avec des soupirs, et lui prodiguant des paroles de tendresse, là où étaient impuissantes les consolations. Ainsi, le douloureux cortège gagna l'embouchure du Gaspereau. Alors commença le désordre avec le tumulte et le remue-ménage de l'embarquement. Les barques, avec leurs cargaisons, ne cessaient d'aller et de venir activement; dans cette confusion, les femmes furent violemment séparées de leurs maris et, trop tard, des mères virent leurs enfants, laissés sur le rivage, étendre les bras vers elles, avec des supplications désespérées. Des navires différents emportèrent Basile et Gabriel, tandis qu'Evangéline, pleine de détresse, restait avec son père sur le rivage. Le soleil se couchait, et l'ouvrage n'était pas encore fait à moitié. Le crépuscule répandait sur tous les alentours une obscurité croissante; la mer, dans son reflux, quittait hâtivement le rivage, laissant la plage couverte de tous les cadeaux de la marée: végétations gluantes de l'Océan, plantes aquatiques, etc.

A quelque distance en arrière, au centre de leurs mobiliers et de leurs fourgons, ainsi qu'un campement de Gypsies, ou que des assiégeants après un combat, sans possibilité de fuir, à cause de la mer, et d'ailleurs surveillés de près par les sentinelles, les métayers d'Acadie, désormais sans asile, allaient passer en troupe cette affreuse nuit. Retiré au plus profond de ses gouffres, le mugissant Océan faisait retentir la plage du choc de ses cailloux, abandonnant derrière lui, à l'intérieur et très haut en amont du rivage, les barques échouées des ma-

telots. Alors, comme descendait la nuit, les troupeaux rentrèrent de leurs pâtures; l'odeur de lait du pis des vaches adoucissait encore l'atmosphère paisible; ces bêtes attendaient longtemps, avec des beuglements, devant les barrières familières de la ferme; mais c'est en vain qu'elles attendirent, avec de longs regards, la parole et le toucher de la servante chargée d'elles. Les rues étaient plongées dans le silence; l'Eglise n'envoyait plus l'appel d'aucun angelus; plus un toit ne lançait de fumée dans l'air, toutes les fenêtres étaient sans un soupçon de lumière. Cependant, les feux du soir, obtenus avec les fragments de bois rejetés sur le sable par la tempête, venaient d'être allumés le long du rivage, réunissant autour d'eux des fantômes de désolation et des figures douloureuses. Aux voix des hommes et des femmes se mêlaient les pleurs des enfants. Cependant, pareil au naufragé Paul sur le rivage lugubre de Mélita, le fidèle pasteur allait d'un feu à un autre; comme autrefois dans son village, il visitait successivement chaque demeure, semant les paroles de réconfort, de bénédiction et de joie. Il se trouva de la sorte au point occupé par Evangéline et son père. Dans la tremblante lumière, la figure du vieillard lui apparut, farouche, livide, décharnée, comparable dans son manque d'émotion ou de pensée, à l'aspect d'un cadran dont les aiguilles seraient absentes. C'est inutilement qu'Evangéline, par ses discours et ses caresses, essayait de le remonter; l'offre de la nourriture n'avait pas meilleur succès; immobile, inattentif et muet, il ne quittait point, de son regard sans expression, la clarté vacillante du foyer... Bénédicité... fit à voix basse le pasteur d'une voix émue de pitié. Il en aurait dit volontiers davantage; mais son cœur débordait, les paroles hésitaient sur ses lèvres et y restaient, comme s'arrête un enfant sur le seuil d'où le saisit une vue effrayante et l'aspect saisissant de la douleur. Donc, sans ouvrir la bouche, il plaça les mains sur la tête d'Evangéline, élevant ses yeux mouillés de pleurs jusqu'aux silencieuses étoiles qui, dans le ciel, poursuivaient leur chemin, insensibles aux iniquités et aux chagrins dont souffre l'homme; puis il prit place auprès d'elle et ils mêlèrent leurs larmes sans mot dire.

De même qu'en automne on voit la lune, d'un rouge de sang, escalader le cristal des murailles célestes, et, par-dessus l'horizon, étendre ses cent mains titaniques sur les prairies et les montagnes, couvrir fleuves et rocs et grouper des amoncellements de fantômes démesurés, de même on vit venir du Sud une clarté. Les toits du village furent bientôt inondés de sa lumière sans cesse accrue, et aussi la mer et le ciel, et les vaisseaux en rade. Il s'éleva d'ardentes colonnes de fumée; à travers leurs spirales, des jets de flamme apparaissaient, disparaissaient, comparables aux mains tremblantes d'une victime du feu. Comme le vent avait saisi des fragments de bois et de chaume brûlant, les soulevant très haut en l'air dans son tourbillon, l'on vit en même temps, du faite de cent maisons, jaillir un énorme rideau blanc de fumée, où la flamme mêlait ses éclairs.

Tous les gens rassemblés sur le rivage et à bord des vaisseaux, considéraient ce spectacle avec terreur. Après le silence du premier émoi, ils s'exclamèrent, désespérés :

— Nos yeux ne reverront plus nos demeures au village de Grand-Pré !

Soudain, les coqs se mirent à chanter clair dans l'intérieur des métairies, s'imaginant assister au réveil du jour. Le mugissement des troupeaux fut apporté par le vent du soir; les chiens ne manqueraient pas d'aboyer de compagnie. Une rumeur d'épouvante retentit à ce moment, effrayante comme celle qui met sur pied, en une seconde, les campe-

ments en proie au sommeil, dans les prairies ou dans les forêts de l'ouest lointain, au bord de la Nebraska, alors qu'affolés de peur, les chevaux sauvages galopent avec la vitesse d'un Simoun, ou que se remuent en troupes vers les rivières, les buffles aux mugissements sonores. Ce fut un bruit pareil qui éclata dans cette nuit, au moment où moutons et bestiaux, jonchant le sol de leur clôtures brisées, se précipitèrent d'une course délirante vers les prairies.

Le prêtre et la jeune fille, terrifiés à cette vue, mais incapables de dire une parole, contemplaient l'effroyable scène, de plus en plus écarlate et gran-



La vague revenait avec l'aube.

dissante, qui s'imposait à eux. Comme ils avaient fini par se retourner, pour adresser la parole à leur compagnon silencieux... Hé quoi! ils le virent tombé à bas de son siège. Immobile, gisait de tout son long étendu sur le rivage de la mer, ce corps d'où l'âme avait fui. La tête inanimée fut soulevée avec précaution par le prêtre; la jeune fille, s'étant agenouillée auprès de son père, prise d'effroi, poussa de hauts gémissements. Bientôt elle perdit tout à fait connaissance et se laissa choir, la tête sur la poitrine du cadavre. Un sommeil profond, sans rêve, fermé à tous souvenirs, s'empara d'elle durant cette longue nuit. En se réveillant de cet état d'insensibilité, elle vit quantité de gens rassemblés autour d'elle. L'affection était empreinte sur les vi-



Les métayers d'Acadie allaient passer en troupe cette affreuse nuit.

qui, pâles d'émotion, des larmes plein les yeux, la regardaient avec une douloureuse sympathie. Le paysage était encore tout illuminé par les flammes du village en proie au feu; au-dessus, le ciel comme embrasé projetait son rouge reflet sur les figures qui entouraient Evangéline. A son cerveau ébranlé, tout cela paraissait être la venue du jugement dernier. Son oreille fut alors frappée des accents d'une voix familière qui disait à la foule rassemblée : "Déposons ici son corps, près de la mer. Lorsque de notre exil dans ces zones étrangères, un retour de fortune nous aura ramenés dans nos de-

meures, alors le cimetière nous verra lui rendre, avec la piété due, ces cendres vénérables."

Ainsi parla le pasteur. Aussitôt après, on enterra précipitamment le fermier de Grand-Pré, sur le bord de la mer; la cérémonie eut lieu sans cloches et sans livres, et fut éclairée, en guise de torches funèbres, par les lueurs du village dévoré par l'incendie. Mêlant son mugissement aux chants des morts, la mer solennelle répondait par un bruit lugubre, comme la voix d'une vaste congrégation, aux accents du prêtre répétant l'office de deuil. C'était la vague montante qui, des gouffres lointains de l'Océan, revenait avec la première aube du jour, le sein palpitant, impatiente de revoir la terre. Alors, nouvelle répétition des scènes de l'embarquement avec leur tapage et leur tohu-bohu; la même vague, en s'en allant, emporta les vaisseaux hors du port, les cadavres restés sur la grève et le village tout en décombres.

## DEUXIEME PARTIE

### I

Mais, depuis que Grand-Pré fut livré aux flammes, depuis que le reflux de la mer avait emporté les vaisseaux pesamment chargés... chargés d'un peuple tout entier, dévolu avec ses lares et ses pénates à l'exil, — exil sans terme, et dont l'histoire n'offre pas un autre exemple, — beaucoup de longues années avaient achevé leur tour. Bien loin d'ici, des rivages différents regurent les Acadiens à la sortie des navires,

comme s'éparpille la neige, alors que le vent du Nord-Est perce obliquement les brouillards qui enveloppent de ténèbres les bords de Terre-Neuve. Des lacs glacés du Nord aux Savanes torrides du Midi, des froides rives de la mer jusqu'aux régions où le Père des eaux prend les collines dans ses mains et les lance au fond de l'Océan pour y enterrer sous leurs sables les ossements épars du mammoth, on vit ces infortunés vaguer de cité en cité, privés d'amis, de foyers et d'espérance. Ils se mirent à la recherche d'amitiés et de logis; mais un grand nombre, à bout d'espérance et le cœur brisé, cessèrent d'implorer de la terre une âme affectueuse ou une maison ouverte, et n'en attendirent plus qu'un tombeau. Leur histoire est enregistrée sur les pierres funéraires des champs de repos. Parmi

ces gens on remarqua longtemps une jeune fille dont toute l'occupation était d'attendre en allant et venant; une jeune fille à l'âme bonne et résignée, d'une patience inaltérable dans toutes les épreuves. Elle avait la jeunesse et la beauté; mais, oh! douleur! elle voyait se dérouler à ses yeux le désert de la vie, terrible, vaste et sans parole, au chemin indiqué par les dépouilles de ceux qui l'avaient précédée dans cette voie de chagrin et de martyre, d'ardeurs depuis longtemps éteintes, d'illusions à jamais mortes et perdues. Ainsi, dans les solitudes de l'Ouest, le passage des émigrants se reconnaît aux feux de campement qu'on y alluma jadis, au blanchissement d'ossatures humaines sous le soleil. Sa vie offrait je ne sais quoi de manqué, d'incomplet, de non fini; donnant l'idée d'une lente retraite, vers cet Orient d'où elle nous arrivait à peine.

Elle s'attardait parfois dans les cités jusqu'à l'instant où, pressée par l'inquiétude intérieure, par cette aspiration sans repos, qui est la faim et la soif du cœur, elle reprenait sa course éternelle et son stérile labeur. Les cimetières la voyaient aussi de temps en temps parcourir leurs allées, arrêtant ses yeux sur les croix et les pierres tombales, se reposant près de quelque sépulture anonyme: s'imaginant qu'il pourrait bien être là, au bout de ses fatigues désormais, et elle eût voulu reposer à cette place, auprès de lui.

(A suivre)

# Annen-Polka



Johann Strauss

First system of musical notation, featuring a forte (*f*) dynamic and a 'Ped.' marking.

Second system of musical notation, featuring a piano (*p*) dynamic and multiple 'Ped.' markings.

Third system of musical notation, including first and second endings and dynamic markings of forte (*f*) and piano (*p*).

Fourth system of musical notation, featuring dynamic markings of forte (*f*) and piano (*p*).

Trio.

Fifth system of musical notation, labeled 'Trio', featuring a piano (*p*) dynamic and 'Ped.' markings.

Sixth system of musical notation, featuring a forte (*f*) dynamic and 'Ped.' markings.

*riten.* *a tempo*

*p* *Red.* \*

*Red.* \* *Red.* \* *Red.* \*

**Finale.**

*p* *Red.* \* *Red.* \* *Red.* \* *Red.* \* *Red.* \* *Red.* \*

1. 2.

*f* *fz* *fz* *p* *Red.* \* *Red.* \*

1. 2.

*f* *fz* *fz* *p* *Red.* \* *Red.* \* *Red.* \*

*f* *fz* *fz* *p* *Red.* \* *Red.* \* *Red.* \*

*triumph*

1. *ff* *ff*

*Red.* \*

# Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

(Suite)

En passant devant cette maison on y sentait d'instinct qu'elle devait être habitée par des femmes. Des rideaux d'une blancheur de neige, des fleurs derrière les vitres lui communiquaient une grâce intime; au-dessus de la porte, une statue de la Vierge la rendait sainte; les sculptures des montants, deux gargouilles, la rendaient curieuse d'aspect. Bien avant dans la nuit on y voyait briller la faible clarté d'une chandelle, à la lueur de laquelle les deux femmes travaillaient en parlant de l'absent bien-aimé.

Leur vie s'écoulait dans un deuil adouci par une lointaine espérance. Elles étaient d'ailleurs trop chrétiennes pour ne point se confier à Celui qui console.

D'un pas alourdi par la secousse qu'elle venait de recevoir au coeur, Mme de Miniac gagna la maison de bois, souleva le loquet, traversa le corridor sombre et gagna le premier étage.

Une seconde après la porte s'ouvrit de nouveau, puis sans bruit, Bouche-en-Coeur et Corbillaud jetèrent autour d'eux un regard investigateur. Ils échangèrent un sourire.

Enfin, ils se trouvaient dans la place.

## III

### LE CRIME

Le calcul des deux misérables était bon. La police n'avait guère le temps, ce jour-là, de s'occuper de l'intérieur d'une ville si paisible d'habitude. Ne devait-elle point concentrer tous ses efforts sur la surveillance à exercer dans les cabarets bruyants et les tavernes du port. Sans doute, les corsaires, rentrait ivres de joie, fiers de leur prise, la poche alourdie par des écus et des pièces d'or de provenances diverses, se sentaient animés des meilleures intentions du monde. Dîner plantureusement, vider des brocs de cidre, des bouteilles de vin, des cruchons de liqueur des Îles ou de Hollande, leur suffisait d'abord. Mais nul ne répondait de l'avenir. Ces lourdes cervelles de bretons s'échauffaient vite sous les multiples griseries du vin, de la causeuse et des chansons. Un mot maladroit, un démenti pouvaient amener des querelles. Les poings se lèveraient, des poings durs comme des cognées; on ne manquera point de se jeter des cruchons et des gobelets à la tête, et le guet aurait assez à faire de rétablir la bonne harmonie entre le plus grand nombre, et d'amener provisoirement le reste entre les quatre murailles d'une prison, où les plus ivres ne tardent pas à retrouver le sang-froid.

La police de la ville de Saint-Malo se trouvait alors confiée à une milice bourgeoise divisée en quatorze gardes, se partageant les jours de la semaine suivant les circonstances. Cette milice comprenait tous les citoyens, hors les vieillards, mais ceux-ci étaient tenus de se faire remplacer. La garde de l'aïeul se trouvait faite par les petits-enfants. On exemptait cependant de cette corvée le maire, les syndics, l'horloger de la grande porte, les magistrats de la ville.

Chaque quartier possédait une garde spéciale. Cette milice se trouvait commandée par des capitaines choisis entre les notables, et que la ville nommait pour trois ans; ils prêtaient serment entre les mains du gouverneur de Saint-Malo.

Mais si, durant les jours ordinaires, la garde de la cité des corsaires pouvait passer pour une sinécure, elle constituait des obligations pleines de dangers durant les jours de folie où les matelots dépensaient leurs gains et couraient des bordées.

Certainement, à l'égard de quelques-uns elle se montrait paternelle, évitant le plus possible d'emprisonner les batailleurs, les rappelant au calme, employant les raisonnements et la conviction. Les miliciens trouvaient souvent au nombre des coupables, des parents, des amis, qu'il leur eût coûté de punir.

Du reste, il faut bien le dire, si les convives avaient la tête chaude, le bonnet trop près de la tête, jamais on ne pouvait leur reprocher une cruauté réfléchie, encore moins une indécatesse. Il n'en était pas de même d'une partie de la population maritime, composée d'étrangers venus de tous les ports

de l'Europe, et cherchant à Saint-Malo des embarquements avantageux. Ceux-là trouvaient toujours un bénéfice direct dans les querelles qu'ils suscitaient. Tel corsaire vengeant à coups de poings l'insulte reçue par un matelot espagnol ou portugais, trouvait, la lutte finie, ses poches singulièrement allégées. Quelques mauvais sujets de la ville se mêlaient à l'écume de la marine cosmopolite, et la milice, durant les jours d'arrivée des Corsaires, portait ses efforts du côté des quais.

Quel tapage joyeux dans les auberges! les matelots chantaient, racontaient des batailles; les violons grinçaient, les buveurs exécutaient des danses de caractère. Aux étages supérieurs des tavernes, où se réfugiaient les plus riches marins, la fête, pour être plus intime, n'en restait pas moins folle.

Jeux qui ne participaient point à ces agapes se promenaient devant les maisons, flamboyantes du haut en bas, s'amusant à entendre ces rires, à saisir des lambeaux de phrases, à retenir les pittoresques expressions du langage des Marsouins de mer, les "Mathurins Salés", hardis à l'abordage, le coeur sur la main, le rire aux lèvres! Ils étaient tous réunis dans la salle basse du cabaret de la mère Cachalot, les braves entre les braves: Malo, Galuban. Jean-la-Grenade, Poigne-d'Acier, jusqu'au musicien de bord, Yvonne. On les connaissait, ceux-là. La fleur de Saint-Malo! Le coeur sur la main et la main ouverte!

Devant les invités ouvrant les yeux comme des écubiers, ils racontaient la prise du navire anglais, les exploits du capitaine de la Barbinais; ils escomptaient le produit de la vente des marchandises, et promettaient à la mère Cachalot, outre le paiement intégral qui lui serait dû pour des ripailles de Gamache, une chaîne d'or faisant trois fois le tour de son cou, et descendant sur sa poitrine à la façon des colliers de femmes sauvages.

Une véritable hôtesse de marins, cette mère Cachalot!

Blanche, grosse, fleurie de teint, le geste large, posant habituellement ses poings sur les hanches, comme si ce mouvement familier lui eût aidé à conserver son équilibre, la voix forte, devenue un peu rogomme, à force de trinquer à la santé des vainqueurs, ses habitués. Durant les deux premières années de son veuvage, elle porta strictement le deuil, et rien n'était plus bizarre que de voir cette large figure ouverte pour le rire, éclairée par de grands yeux pétillants de malice, encadrée dans une coiffe de veuve. Lorsqu'elle eut convenablement pleuré le défunt, l'hôtesse de l'Ancre-d'Or reprit ses jupes éclatantes, ses vertugadins à fleurs, ses rubans variés comme les drapeaux de toutes les nations de l'Europe. Du même coup elle retrouva ses plaisanteries drôles et sa bonne humeur. Elle comprenait que son chagrin déteignait sur sa clientèle, et la commerçante l'emportant sur la veuve, elle reprit, avec ses toilettes voyantes, sa mine fleurie et ses chansons.

Il ne resta d'autre souvenir de la perte éprouvée que le surnom dont la gratifièrent les camarades de son mari.

Vers la fin de sa vie, Servan en ayant assez de la Course, et s'imaginant que la pêche de la baleine serait plus productive, partit d'abord avec des Terreneuviens, puis se risqua jusque dans la mer du Nord. Deux voyages réussirent admirablement; au troisième, tandis qu'il lançait le harpon sur une bête gigantesque, l'animal blessé plongea d'une façon subite, entraînant avec lui non seulement le fer resté dans la plaie, mais Servan le Harponneur.

On le retira sans vie. La vengeance qui fut tirée du cétacé monstrueux ne rappela point Servan à l'existence. On retira du corps du monstre toute la quantité d'huile qu'il contenait; mais, afin de donner satisfaction à la douleur de la veuve, les matelots nettochèrent les os de la bête, le chirurgien de bord les assembla, et lorsque les Malouins revinrent à terre, ils offrirent à la veuve le squelette du squal.

Elle l'accepta, le suspendit dans la salle basse de sa maison, et dut à ce souvenir le nom de "la mère Cachalot".

Servan, convenablement pleuré, elle charcha une réclame innocente dans la catastrophe qui la privait de son appui naturel. L'ombre de Servan sembla ne plus faire qu'un avec le squelette articulé du ca-

chalot. Et comme les marins en belle humeur éprouvaient à la fois le besoin de parler, de leur ancien camarade, et le désir de consoler sa veuve en lui apportant les bénéfices de leur clientèle, ils adoptèrent en masse le cabaret de l'Ancre-d'Or et baptisèrent la veuve du nom de la "mère Cachalot".

Elle l'accepta bravement.

A certains jours, quand la grande salle regorgeait de marins étrangers, elle racontait de fantaisistes péchés à la baleine, et l'accident qui coûta la vie au défunt. On trinquait à la santé du brave homme, on trinquait à la prospérité de l'établissement de sa veuve, et plus d'une fois un matelot, séduit par la belle mine de la cabaretière, et les bénéfices qu'elle réalisait, lui offrit son coeur et sa main, mais la mère Cachalot répondait invariablement qu'elle en avait assez des angoisses poignantes le coeur pendant les absences d'un mari, et que jamais, si elle faisait la folie de convoler en secondes noces, elle n'épouserait qu'un terrien, ou un marin retiré des affaires, las de la course, et résigné à vivre tranquillement à l'Ancre-d'Or, servant les pratiques, et trinquant avec elle sans se griser.

Du reste, la mère Cachalot, jeune encore, vive et fraîche, ne semblait distinguer personne, et traitait avec une équitable amitié les clients de la maison. On pouvait bien chez elle courir des bordées, en revenant d'un long et fructueux voyage, mais sincèrement honnête, jamais elle ne profita de l'ivresse d'un matelot pour grossir sa note. Les Mathurins Salés la connaissaient si bien qu'ils lui confiaient souvent leurs économies ou la chargeaient de faire remettre des sommes diverses aux membres pauvres de leur famille. La parole de la mère Cachalot était sacrée, sa tire-lire aussi sûre que la caisse du plus riche armateur.

Les marins servant sous les ordres de M. de la Barbinais, ne manquaient jamais de retourner chez elle. Si l'un d'eux gardait une blessure mal fermée, elle connaissait une foule de remèdes et d'onguents bons pour les plaies, soignait le marin et le renvoyait guéri.

Faisait-elle fortune? Mon Dieu, non! Et elle n'y tenait point. Vendant à des prix modiques, facile au crédit, bon coeur, répugnant à causer une peine quelconque, elle vivait largement, achetant de temps à autre un peu de bien du côté de Saint-Servan, et se contentait de cela.

Durant les semaines où les navires se trouvaient en mer, quand il ne lui restait qu'une clientèle peu nombreuse, elle s'ennuyait. Sa grande joie était dans le mouvement de l'arrivée, le joyeux tapage des corsaires. Elle riait, les poings sur ses hanches robustes, en voyant tourner les broches chargées de guirlandes de poulets et de canards. Quand elle portait un plat réussi sur la table, la mère Cachalot connaissait l'ivresse du triomphe. Vraiment, dans Saint-Malo, elle n'avait point sa pareille, et ses clients étaient certes les mieux avivés de tous les corsaires.

Que de récits, de rires, de chansons!

Les matelots du "Neptune" ayant eu la fantaisie de dîner en musique, on avait recruté pour eux la plupart des ménestriers de la ville. Ceux-ci, grassement payés, suffisamment rafraîchis, jouaient en conscience, les uns du violon, les autres de la flûte, de la trompette ou de la vielle. Peut-être même jouaient-ils des airs différents. Mais bah! la musique est du bruit, n'est-ce pas? Et ma foi! les musiciens jouaient ferme, et donnaient du son pour l'argent.

A cette cacophonie enragée dansaient au dehors les filles du voisinage, dont les ombres sveltes passaient et repassaient devant la porte de la grande salle.

Tout à coup, au dessert, Poigne-d'Acier eut une étrange idée:

—Mère Cachalot, dit-il, prenez la plus grande de vos poêles, et versez-y deux livres de saindoux.

—Que veux-tu fricasser, mon garçon?

—Des pièces d'or.

—Tu rêves!...

—Soyez tranquille! nous allons joliment nous amuser.

Sans comprendre à quel jeu, il voulait jouer; la veuve versa dans la poêle le saindoux, qui se mit à chanter, et Poigne-d'Acier y jeta trois pièces d'or, et dit aux camarades:

—Allons, la main à la poche pour les beignets!

Ses compagnons l'imitèrent, et tandis que la graisse grésillait dans la poêle, Poigne-d'Acier parut sur la porte de l'auberge.

—Terriens et faillis chiens! dit-il, car il appartenait au matelot d'être le roi des hommes; nous, corsaires vainqueurs, revenus à bord du "Neptune", nous faisons savoir que dans sa poêle, la mère Cachalot fricasse des louis d'or, à la disposition de qui les voudra prendre. Chauds! chauds les beignets! Entrez, l'essai ne coûte rien! Qui veut des louis fricassés! Suivez le monde! Suivez le monde!

On crut d'abord à une plaisanterie; mais, comme le disait Poigne-d'Acier, l'essai ne coûtait rien. De pauvres diables tentèrent l'aventure, et, après s'être cruellement brûlés, rapportèrent des pièces d'or. Dès lors, ce fut une bousculade inimaginable dans la grande salle. La plupart de ceux qui essayaient de pêcher les louis dans la friture poussaient des cris furieux; on les traitait de couards, les plus harais les suivaient, et pendant ce temps la musique allait toujours, le fifre d'Yvonne jetait sa note grêle, et Galauban commençait une complainte sur la prise du navire anglais.

Enfin, pour ajouter au mouvement populaire, Jean-la-Grenade parut à une fenêtre du premier étage, et lança au milieu de la foule rampante masquée devant l'entrée de l'Ancre-d'Or une mitraille de menue monnaie. Ce furent alors des hurlements de joie, des trépignements, une mêlée indescriptible pour se disputer les deniers et les pièces de quinze sous tombés à terre. L'idée de Jean-la-Grenade fut trouvée admirable, et les matelots, abandonnant la salle, devenue trop étroite pour leurs ébats, se mêlèrent au bal improvisé.

La fête devait ainsi se prolonger une partie de la nuit.

Les gardes de la milice se promenaient de long en large, souriant à cette ivresse, qui les trouvait remplis d'indulgence.

Tandis que la joie débordait dans l'auberge de la mère Cachalot, une scène bien différente se passait dans la rue étroite et sombre habitée par Mme de Miniac et sa fille.

Lorsque Bouche-en-Coeur et Corbillaud les suivirent, ils entrèrent tranquillement dans le couloir du rez-de-chaussée, qu'ils inspectaient du regard.

En bas, une vaste pièce servant de buanderie et de séchoir, des celliers, un caveau, tout ce qui était utile et commode pour les soins de la vie matérielle.

Jadis la salle à manger et l'office de cette maison s'emplissaient d'un bruit joyeux de convives et de serviteurs; mais l'une de ces pièces avait été convertie en lingerie, et meublée de grandes armoires. On vivait au premier étage.

Bouche-en-Coeur ouvrit diverses portes, s'assura que le bûcher présentait une retraite sûre jusqu'à la nuit, et s'y enferma avec Corbillaud.

Sans doute le temps leur semblerait long jusqu'au moment d'agir, mais l'importance de la prise valait bien qu'on se donnât un peu de peine. Ils avaient entendu parler de deux ou trois mille livres: une fortune! Chacun d'eux gardait le silence, dans la crainte que la voix remontât et les trahît. A part soi chacun faisait des projets pour l'emploi de sa part de prise.

—Tâchons de dormir, dit Bouche-en-Coeur, le temps me semble diablement long.

—Sans compter que nous ne dînerons pas.

—Mais quel souper!

—Eh bien! mais non, pas de cela! Un souper, une noce, afin que dès demain on nous soupçonne? Il faudra de la tenue, au contraire, et mon avis serait de risquer un joli petit voyage à Brest pour y faire bombance à notre aise.

—En effet, ce sera plus prudent.

—Le premier qui s'éveillera secouera l'autre... Attendons que tout le monde soit couché.

—Tout le monde?... il n'y a que la mère et la fille.

—J'entends la voix d'une troisième personne.

—La servante, sans doute.

—Diable! voilà bien de l'ouvrage!

—Pas de sang, Corbillaud, pas de sang...

—C'est entendu, on fera l'affaire en douceur. Bonsoir.

Ils se turent tous deux, et s'endormirent comme si leur conscience n'avait rien à leur reprocher.

En revenant de Grand-Bé, Mme de Miniac se sentait si faible et si triste qu'elle n'eut pas tout de suite le courage de se remettre à son métier. La vaillante Jocelyne prit ses laines et ses soies et se plaça devant la fenêtre, tandis que Ganette allait et venait dans la maison avec une légèreté d'oiseau. A proprement parler, Ganette n'était point une servante. Fille de la nourrice de Jocelyne, au moment de la mort de sa mère, elle vint en pleurant demander à Mme de Miniac ce qu'elle allait devenir et ce qu'elle pouvait faire. Le peu de terre qu'elle possédait ne pouvait suffire à la faire vivre; elle se trouvait d'ailleurs trop jeune et trop inexpérimentée pour prendre en main un train de ferme. Tous ses parents étaient morts, excepté un oncle

avare et dur, chez lequel jamais elle ne consentirait à servir.

Mme de Miniac demeurait silencieuse et perplexe, lorsque brusquement, avec l'élan de la douleur et la franchise de l'affection, Ganette se jeta à ses genoux.

—Gardez-moi, dit-elle, gardez-moi avec vous... Madame, vous le savez bien, je n'aime au monde que vous et Jocelyne, ma soeur de lait. Oh! je ne prendrai de place que celle que vous voudrez me donner... Ne vous faut-il point une servante? Je deviendrai la vôtre. Seulement, vous ne me paierez pas, et vous recevrez mes services par amitié, et je vous devrai encore du retour... Depuis le départ de M. de Miniac vous êtes obligée de vous livrer à tous les travaux du ménage... Ils dévorent votre temps, ils fatiguent vos mains... ce sera mon affaire, à moi, fille de ferme.

—Mais Ganette, tu n'y songes pas! s'écria Mme de Miniac, ta mère vivait sur son bien, toi-même tu possèdes une petite fortune... Nous ne pouvons faire de toi une servante.

—C'est mon vouloir, madame, ne me refusez pas! Lorsque j'aurai terminé le travail de la maison, vous m'apprendrez à coudre, à broder, et je pourrai vous aider peut-être. Je ferai les courses, qui vous dépensent un temps précieux; si vous saviez combien je me trouverai heureuse entre vous deux! Ne me jetez pas au milieu d'étrangers que je ne saurais aimer. Ma place est ici, entre vous... Je regrette assez ma mère pour que vous puissiez pleurer devant moi.

Mme de Miniac hésitait encore, mais Jocelyne se jeta au cou de Ganette, et s'écria:

—Je te garde! Je te garde!

Le contrat d'adoption se trouva signé.

A partir de ce moment, Mme de Miniac eut une aide de toutes les heures. Ganette tint plus encore qu'elle n'avait promis. Active, intelligente, admirablement douée du côté du coeur, elle accomplit bientôt plus d'ouvrage que ne l'eussent fait deux servantes. La maison, grâce à ses soins, respirait une propreté merveilleuse, la cuisine, bien simple, était soignée. Ganette ajoutait au modeste ordinaire de la table de ses maîtresses les redevances qu'elle demandait à ses fermiers.

C'étaient des oeufs frais, des poulets gras, du porc salé, des fruits, une barrique de cidre, des farines d'avoine et de seigle. L'économie qui en résultait pour Mme de Miniac lui permettait d'ajouter davantage chaque mois à la somme économisée sur les leçons qu'elle donnait, et le prix des ouvrages à l'aiguille exécutés par Jocelyne.

Ganette se trouvait complètement heureuse. Le dimanche, elle apprenait à lire, à écrire, accompagnait les dames de Miniac à l'église et sur le port, et ne semblait jamais remarquer que les jeunes gens, charmés de sa bonne mine, se détournaient pour la suivre du regard. La vie de Ganette paraissait absolument liée à celle de Blanche et de Jocelyne, et l'affection qu'elle leur portait ne lui permettait point d'en rêver d'autre. L'époque de sa majorité était venue, cependant; la ferme des Glandées prospérait, et le fils du fermier qui la tenait à bail paraissait chercher les occasions de venir à Saint-Malo et de causer avec sa propriétaire.

A l'encontre des métayers, jamais il ne demandait de réparations. Il offrait seulement d'en faire. Ses voyages étaient un prétexte pour offrir à Ganette mille surprises amicales: des pigeons privés, de gros bouquets de fleurs des champs, des oies grasses. Ganette l'accueillait poliment, doucement, ne s'apercevant ni du tremblement du pauvre garçon ni des larmes qui roulaient dans ses yeux, quand, après une longue causerie, il s'éloignait sans avoir eu le courage de dire l'unique chose qui lui tint au coeur.

Le matin de l'arrivée du "Neptune", Bruno était venu, chargé comme un mulet; plus triste encore que de coutume, il était parti après avoir tourné son chapeau plus d'un quart d'heure entre ses doigts. Sa présence ayant un peu retardé Ganette, celle-ci dut se presser davantage pour achever sa besogne durant l'absence de ses maîtresses. Quand elles rentrèrent, la pauvre fille comprit qu'il n'y avait point de nouvelles; elle parla plus bas, et marcha plus doucement, afin de ne point troubler cette religieuse douleur.

On dina, mais sans appétit. Les pensées de la mère et de la fille se reportaient vers le captif. Que faisait-il? Quels devaient être ses tourments et ses angoisses! Son nom monta de leur coeur à leurs lèvres; furtivement elles s'essuyèrent les yeux, et Mme de Miniac dit à sa fille:

—Jocelyne, comptons nos épargnes, veux-tu?

Celle-ci alla prendre dans un petit meuble une boîte de bois de santal, l'ouvrit et en renversa le contenu sur la table.

Au même moment Ganette entra dans la chambre.

Marchant sur la pointe des pieds, elle s'avança derrière les deux femmes, penchées sur la table, et subitement, ouvrant sa main fermée, elle laissa tom-

ber quelques pièces d'or, de gros écus et de la monnaie.

—Que fais-tu, Ganette? demanda Mme de Miniac.

—Dame! Je me traite en enfant de la maison... Bruno est venu payer le fermage... Je le mets à votre caisse d'épargne...

—Chère créature du bon Dieu! dit Mme de Miniac en serrant Ganette contre sa poitrine.

—Mère, mère, combien tout cela fait-il?

—Deux mille huit cent vingt-deux livres!

—Il nous faut encore?...

—Dix-huit cents livres, environ.

—Dieu nous viendra en aide, répondit Jocelyne.

Le coffret fut remis à la même place, et les trois femmes commencèrent à travailler: Mme de Miniac à une tapisserie au petit point; Jocelyne à une délicate broderie, et Ganette fixa sa quenouille à sa ceinture, et dans la pièce silencieuse on tira l'aiguille et le fil jusqu'à dix heures.

De temps à autre, des chansons de matelots, des airs de violon arrivaient jusqu'à la maison de bois, mais les ouvrières ne levaient point la tête; leur tâche était sacrée.

Au moment où l'horloge sonna, Mme de Miniac rangea son métier, Jocelyne ses soies, et chacune d'elles se retira dans la chambre. La lumière s'éteignit, et la maison de bois parut elle-même s'endormir.

Environ une heure et demie après, Corbillaud secoua Bouche-en-Coeur par l'épaule.

—Viens, dit-il, voilà le moment d'opérer.

Ils allumèrent une lanterne sourde, gravirent l'escalier, ouvrirent la porte de la salle à manger et la parcoururent du regard.

—Ce n'est pas ici, dit Corbillaud.

—Tu sais, pas de bruit! ajouta Bouche-en-Coeur.

Corbillaud prit son mouchoir, et d'une main ferme il ouvrit la porte d'une chambre plongée dans l'obscurité.

si léger qu'eût été le grincement de la porte, il suffit pour réveiller Mme de Miniac; elle se dressa sur son lit, et ses yeux effarés aperçurent Bouche-en-Coeur et Corbillaud.

—Qui êtes-vous? Que voulez-vous? demanda-t-elle.

—Des déshérités de la fortune, généreuse dame, répondit Bouche-en-Coeur; le hasard a voulu que nous entendions votre conversation au Grand-Bé; remettez-nous le magot, et nous ne vous ferons aucun mal.

—Jamais! répondit Mme de Miniac; jamais! Si vous avez épié mes paroles, vous savez que cet argent a une destination sacrée. Vous me tuerez si vous le voulez, mais vous ne l'aurez pas!

—Tant pis! dit Corbillaud, vous nous obligerez à recourir aux grands moyens.

Mme de Miniac, en voyant Corbillaud tirer de sa poche un paquet de cordes, et Bouche-en-Coeur plier un mouchoir, fut prise d'une horrible épouvante.

—A l'aide! au secours! cria-t-elle.

Enveloppée à la hâte dans une longue robe de nuit, elle sauta sur ses pieds, et s'appretait à se défendre, quand Corbillaud, se baissant à terre, lui entrava subitement les jambes, pendant que Bouche-en-Coeur la bâillonnait. On lui lia également les poignets, et elle se trouvait déjà réduite à l'impuissance quand Jocelyne, attirée par les cris de sa mère, parut sur le seuil.

—A la colombe, maintenant! dit le plus jeune des misérables.

Jocelyne était robuste, elle se débattait avec autant plus de courage que Ganette, ouvrant une fenêtre avec violence, criait de toute sa force:

—A la garde! On assassine ici! Secours au nom du ciel!

Quelqu'irrités que fussent les voleurs des cris de Ganette, ils ne voulaient cependant point abandonner Jocelyne avant de l'avoir mise hors d'état de leur nuire. Hélas! ce ne fut pas long: Deux hommes contre cette frêle créature!

Au moment où Bouche-en-Coeur achevait de la bâillonner, Ganette crut apercevoir un groupe d'hommes à l'entrée de la rue, et les bras tendus elle répéta:

—Au secours! A l'aide!

Puis, abandonnant la croisée, elle descendit en courant l'escalier.

Ganette ne s'était point trompée, trois hommes s'avançaient du côté de la maison de Mme de Miniac. Aux premiers cris de la soeur de lait de Jocelyne, l'un d'eux se sépara de ses compagnons, et, d'une voix forte accoutumée à dominer la tempête, il cria en faisant un porte-voix de ses deux mains:

—A moi les matelots du "Neptune"!

Immédiatement, la bande de marins qui s'avançait à quelques pas, s'élança à la suite des trois jeunes gens:

(A suivre)

# Au pays des Esquimaux



Types Esquimaux

et tout le nord de l'Amérique, au delà du cercle polaire arctique.

Petits de taille, les Esquimaux ont la face large, les cheveux noirs, gros et droits, peu ou point de barbe, les pommettes saillantes, le crâne très développé en hauteur. Les habitants de la côte asiatique, sur laquelle ils s'aventurent parfois, les appellent "Namollos".

Les Esquimaux, dit Mgr Taché dans son esquisse sur le Nord-Ouest, sont le trait-d'union entre l'ancien et le nouveau monde.

Leur costume se compose de peaux d'ours, de renne, de phoque ou de chien, pour les deux sexes. Lorsqu'ils se lancent sur la mer, ils revêtent des vêtements en cuir ou en intestins de poissons. Pour se préserver les yeux de la réverbération de la lumière sur la neige, ils font usage d'une visière et

tres sauvages, il n'y a rien d'étonnant: en effet, le genre de vie qu'ils mènent doit considérablement influencer sur la couleur de leur peau. Ils vivent une grande partie de l'année enfermés dans leur cabane de glace, sans soleil, sans fatigue aussi.

Lorsqu'ils ont la bonne fortune de trouver à la côte des arrachis charriés à la mer par le courant des fleuves, ils se construisent des huttes, qu'ils habitent pendant les jours de l'été. A défaut de bois, ils emploient la pierre, qu'ils cimentent aussi au moyen de neige et d'eau glacée; mais, le plus souvent, ces malheureuses peuplades n'ont d'autre ressource architecturale que la glace; et c'est dans de véritables trous de glace, où un civilisé mourrait de misère et d'ennui, au milieu des horreurs, du chaos des plages glacées, que ces sauvages vivent et souvent prolongent fort loin leur existence, n'ayant pour toute nourriture que la chair de phoque, dont ils tirent l'huile nécessaire à un éclairage plus que primitif, durant les interminables nuits d'hiver, et aussi le vêtement, tandis qu'un peu de mousse leur sert de combustible.

Comparés aux autres sauvages du Nord-Ouest, les Esquimaux sont très doux. Quoique bien bas dans l'échelle de la vie, ils ne sont pas dépourvus

tion. Comme ils ont besoin, en effet, de ce sentiment pour goûter quelque douceur ici-bas! Car, avouons-le, il est bien ridicule, l'enthousiasme de certains poètes qui, en prose plus qu'en vers, ont peint le bonheur des Esquimaux et autres sauvages d'après les rêves de leur imagination, et non pas d'après la connaissance certaine de leur habitat véritable.

La scène très intime (de l'un de nos dessins) croquée sur le vif par un saint missionnaire Jésuite dont nous taisons le nom pour ne point effaroucher sa modestie toute apostolique, nous en dit plus long sur le caractère des Esquimaux que tous les grands discours. Elle peut s'intituler: "Une lune de miel chez les Esquimaux."

"Les Innoïts construisent leurs cabanes par groupes ou villages, dans les endroits où la pêche leur assure une subsistance abondante; car les interminables et si rigoureux hivers qu'ils ont à subir les forcent à plus de prévoyance que nos autres indigènes; mais dans d'autres circonstances ils s'isolent davantage, vivant de la pêche du phoque."

"Leur adresse à préparer le cuir est étonnante; ils réussissent parfaitement à lui donner une grande souplesse et à le rendre imperméable au point qu'ils en font des canots dans le genre de celui que représente notre gravure ci-dessus, et qu'ils arrangent de telle sorte qu'il est impossible aux vagues de les submerger. Fait curieux: l'aviron de l'Esquimaux a deux palettes, ce qui donne plus de facilité et de promptitude pour diriger sa frêle embarcation, dans laquelle on s'étonne de le voir affronter les dangers de la mer à des distances considérables des côtes.

Les Esquimaux déploient aussi beaucoup de dextérité dans la confection de leurs traîneaux, et leur adresse à conduire leurs infatigables chiens a quelque chose de surprenant.

Petits, trapus, mais d'une force peu commune, ils ne craignent pas d'attaquer l'ours blanc, au couteau, et presque toujours ils finissent par le terrasser. Les Esquimaux ont les yeux très petits, probablement parce qu'ils passent de longs jours dans les ténèbres, durant l'hiver, lorsque le soleil paraît à peine une heure ou deux à l'horizon, comme à regret.

La condition de la femme chez les Esquimaux est vraiment à plaindre; à elle, en effet, incombent tous les gros travaux.

Leurs maisons d'hiver, enfouies sous terre ou sous la neige, offrent tout ce que la malpropreté a de plus repoussant. Des banes garnis de peaux servent à la fois de sièges et de lits. Dans un grand récipient en schiste, brûle constamment de l'huile de poisson; il s'en dégage une odeur insupportable, qui rend le séjour dans ces maisons à peu près impossible pour des étrangers. Les hommes ne se lavent jamais; les femmes font leurs ablutions avec un liquide que nous ne nommerons pas, par respect pour nos lectrices; et quand l'une de ces dames s'en est bien parfumée, on dit qu'elle a fait sa toilette!



Un groupe d'Esquimaux photographiés après la pêche.

de lunettes en bois percées d'une simple fente transversale.

Le nom Esquimaux vient du Cris ou de l'Algonquin, "Ayaskimew", aski (chair ou poisson cru) et mowew (il mange), c'est-à-dire: homme qui mange du poisson cru.

C'est au moyen de la chasse et de la pêche que les Esquimaux se procurent leur nourriture; ils ne craignent pas de s'attaquer aux grands animaux marins et terrestres. Pour chasser les premiers, ils ont des embarcations de deux sortes: les unes (umiak) peuvent porter toute une famille et se manœuvrent à la rame et à la voile; les autres (kayak) ont la forme d'une pirogue et ne peuvent recevoir qu'un homme. Toutes se composent d'une carcasse en bois ou en os de baleine, sur laquelle sont tendues les peaux.

Beaucoup d'Esquimaux en sont encore à l'âge de pierre. Ils emploient l'os et l'ivoire pour fabriquer les manches de leurs outils, leurs aiguilles et leurs pointes de harpons. Ils construisent des traîneaux en bois, auxquels ils attellent des chiens.

Il y a plusieurs tribus d'Esquimaux, qui diffèrent entre elles sur plusieurs points, mais toutes parlent la même langue; preuve manifeste que tous les Esquimaux ont une origine commune.

Les Innoïts ou Innoïts proprement dits habitent entre Churchill et l'embouchure du fleuve Mackenzie, dont la tribu des Loucheux voulait leur défendre l'entrée.

Que les Esquimaux soient plus blancs ou moins cuivrés que les au-

d'intelligence, et même ils montrent des dispositions fort remarquables pour le dessin et la sculpture.

"Dans leur poitrine, dit Mgr Taché, d'apostolique mémoire, battent des cœurs qui savent sentir, qui savent aimer. La mère baise amoureusement l'enfant qu'elle chérit, et à défaut de tout le reste, l'enveloppe de son affection, de ses soins et d'un peu de mousse."

"Là, l'œil de l'homme qui ne peut contempler les splendeurs du soleil, qui, pendant plusieurs mois de l'année, se dérobe à sa vue, au milieu d'une nature qui n'a ni fleurs, ni verdure, ni végétation, mais toujours couverte sous son linceul de mort; là, l'œil de l'homme s'arrête avec une douce complaisance sur ceux qu'il aime et que, dans son langage comme nous dans le nôtre, il appelle: mon père, ma mère, mon époux, mon épouse, mon enfant, mon frère, ma soeur, mon ami! Ces liens de famille enchaînent des existences qui ne semblent pas avoir d'autres sources de satisfac-

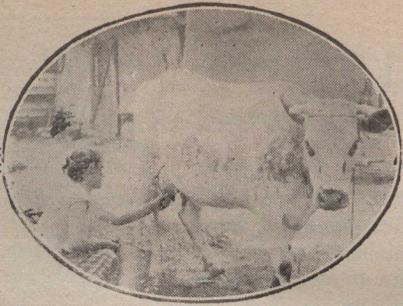


Jeune ménage esquimaux.



Village d'été de pêcheurs Esquimaux.

# La vie dans nos campagnes



**V**OICI l'époque de l'année où, avec de folles gambades, le bétail reprend possession des pacages. Déjà l'herbe commence à verdoyer par grandes taches dans la plaine, reposant agréablement la vue des promeneurs qui, pendant de longs mois, n'y virent que de la neige. C'est donc le moment de vous dire quelque chose des bovidés. Et, les quelques détails que je vais vous donner à ce sujet, sont d'autant plus d'actualité, que la province de Québec se signale de plus en plus, quant à sa considérable et bonne production: de lait, de crème, de beurre et de fromage. Que, si l'on en doutait, il n'y aurait qu'à consulter les statistiques d'exportation de ces denrées alimentaires canadiennes. Sans parler de la faveur dont notre beurre et notre fromage jouissent tout spécialement sur le marché anglais, qu'il suffise de dire que le lait condensé canadien s'en va jusque dans les pays les plus éloignés de sa source d'origine.

Faire une étude très fouillée sur les bovidés, n'est peut-être pas nécessaire en ces colonnes. Cependant, voulant vous donner une bonne esquisse des particularités concernant ces animaux, vu l'importance du sujet, je me propose de le reprendre dans un de mes prochaines causeries, si, aujourd'hui, l'espace me fait défaut pour vous en dire tout ce que je désire.



Un coin de métairie, près Montréal.

Les bovidés — mammifères ruminants — possèdent un estomac bien différent de celui des solipèdes, qui n'est en somme qu'un sac membraneux divisé en deux compartiments (sac gauche et sac droit) par une crête saillante et compris entre l'oesophage et l'intestin. L'estomac des ruminants est formé de quatre poches: le "rumen" ou panse, le "réseau" ou bonnet, le "feuillet", brut ou psautier, la "caillette" ou franche mule. Chacune de ces poches a sa fonction physiologique bien définie. Je les signale pour mémoire.

Les bovidés, considérés au point de vue économique, sont des machines animales qui transforment leur nourriture végétale en lait, viande et autres matières alimentaires utiles à l'homme. Ils fournissent du travail moteur, qu'il faut éviter cependant de rendre excessif, et aussi des matières premières pour l'industrie, comme les peaux, les cornes, le suif, etc.

L'exploitation du boeuf est d'autant plus rémunératrice, qu'il produise ou non du travail moteur, que sa carrière prend fin à un moment plus rapproché de son état adulte, c'est-à-dire de la fin de sa période de développement. Cette période varie avec la précocité du sujet.

Tous les bovidés domestiques sont des animaux de boucherie, ils finissent leur carrière à l'échalou du boucher; dans ces conditions, il est inutile de distinguer deux sortes de boeufs: le boeuf de boucherie et le boeuf de travail.

Sans doute, il existe des races comme les courtes-cornes anglais connus sous le nom de Durham — que des méthodes zootechniques habiles ont admirablement perfectionné en vue de la production abondante de la viande; mais en réalité, l'aptitude acquise en ce sens, n'exclut point l'aptitude motrice, elle la rend au contraire plus économique à condition qu'on alimente largement.

**EXAMEN DU BOEUF** — Règle générale, les boeufs fortement charpentés, qui ont une ossature proéminente, des jambes trop longues, une peau épaisse et sans souplesse, le poil rude et grossier, l'oeil sauvage et inquiet, des allures brusques et désordonnées, sont moins aptes à l'engraissement, qui a pour but l'accumulation du tissu adipeux (du latin, graisse) dans l'organisme.

Conséquemment, on doit accorder la préférence à ceux qui présentent les caractères suivants: tête légère, courte, yeux doux, cornes minces et bien dirigées. Poitrine très développée, ainsi que les régions crurales, (du latin, cuisse), c'est-à-dire les côtes arrondies et le flanc court; les épaules larges et charnues; les lombes — région comprise entre le dos et les hanches — larges et fortement musclées; les hanches écartées, mais sans excès; les muscles des cuisses et des fesses très charnus, puissants, et descendant en saillie arquée près des jarrets. Le ventre rond, assez développé, indique un animal doué d'un fort appétit et gros mangeur.

L'âge a une influence marquée sur la formation de la graisse. Dans la première jeunesse, surtout pendant l'allaitement, les animaux s'engraissent facilement; il n'en est plus ainsi durant la période de croissance; celle-ci finie, le tissu adipeux peut prendre une extension considérable sous l'influence d'un régime approprié. Avant vingt mois, les animaux ne fournissent d'ailleurs qu'une sorte de viande bâtarde, qui n'a la valeur ni de celle du veau ni de celle du boeuf. Dans les races précoces, on peut livrer les boeufs à la boucherie vers l'âge de 30 à 36 mois, car ils sont faits à ce moment.

Je viens de me relire et, malheur! je m'aperçois que je ne vous ai pas dit le quart de ce que j'entendais écrire. C'est étonnant comment, parfois, un sujet glisse sous la plume. Certes, je ne l'ignore pas, beaucoup de nos cultivateurs savent ce que je viens de leur signaler. Eh bien! qu'ils prennent patience, cela servira aux jeunes gens qui, eux, doivent toujours faire leur apprentissage.

Prochainement, je me propose donc de continuer cette petite conversation, et de vous détailler les diverses races bovines dont s'honore notre agriculture canadienne. Pour

aujourd'hui, j'abandonne cet ordre d'idées, non sans vous avoir signalé le coup d'oeil familier et agréable que représentent nos deux gravures, prises dans l'un de nos districts ruraux.



**LES ARBRES ET LA Foudre** — C'est surtout pendant la belle saison, au printemps et en été, alors que l'atmosphère est saturée de vapeur d'eau, que se produisent les grands orages électriques. Dans cette province de Québec, où l'abondance des eaux fluviales et lacustres est proverbiale, il se passe peu de semaines, de mai à septembre, sans que la presse ne signale des accidents, parfois mortels, dus à une décharge d'électricité atmosphérique. Tantôt c'est un "habitant" qui a été foudroyé sous un arbre qui l'abritait, une autre fois, c'est du bétail qui est tué dans les mêmes conditions. Je crois donc utile de consigner, en cette page, quelques notes, dont l'intérêt n'échappera pas aux gens de nos campagnes.

Le mode d'action de la foudre sur les arbres a provoqué bien des discussions. Tantôt elle ne leur enlève qu'un lambeau d'écorce, tantôt elle les enflamme, parfois elle les fend de haut en bas, formant un lamentable amas de branches. Contrairement au préjugé populaire, elle peut tomber plusieurs fois sur le même arbre, si celui-ci a survécu, et a reverdi après avoir été foudroyé, ce qui est fréquent. (fig. 1).

Tous les arbres ne sont pas également exposés à l'action de la foudre; l'expérience a montré que le saule, l'érable, l'orme, le frêne et surtout le chêne et le peuplier sont les arbres le plus souvent frappés: le pin, le noyer, le tilleul le sont beaucoup moins; le hêtre rarement.

Les raisons de cette différence de traitement n'ont été recherchées qu'au cours de ces dernières années. Un botaniste allemand a voulu y voir l'influence du sol et des racines. D'après lui, quand les arbres envoient leurs racines dans un sol com-

part, ils sont beaucoup plus exposés à la foudre que leurs voisins, ceux-ci fussent-ils plus élevés. Un autre a exposé que les arbres possédant les plus longues racines sont les plus exposés. Il a été en outre prouvé par des expériences que des pièces de bois semblablement taillées de diverses essences, n'ont pas toute la même conductibilité. Les arbres riches en amidon, pauvres en matières oléagineuses, comme le frêne et le peuplier, sont bons conducteurs, au contraire, le bois de hêtre, riche en matières oléagineuses, est mauvais conducteur.



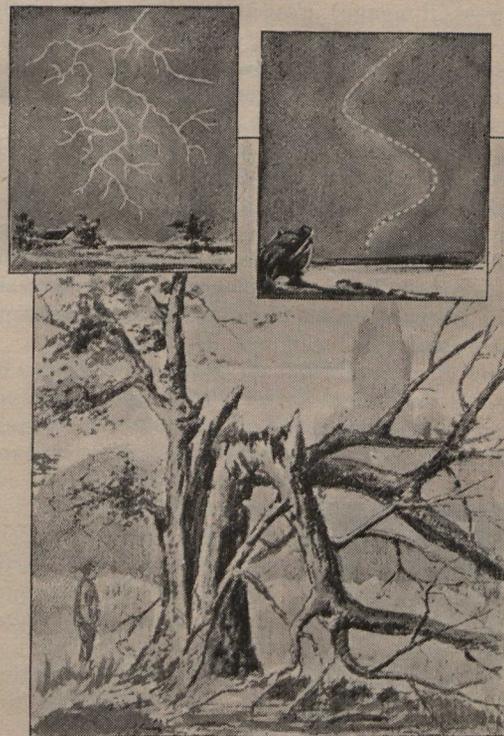
Un pacage canadien.

La loi est donc la suivante: Les arbres et les parties des arbres conduisant le mieux l'électricité sont plus souvent frappés par la foudre que les arbres mauvais conducteurs.

Si l'on se souvient donc du nom des arbres donnés ci-dessus, on pourra, à l'occasion, éviter des accidents funestes; ce que je souhaite de tout coeur à mes lecteurs en particulier.

Mais hélas! la seule présence de l'homme des campagnes sous certains arbres, pendant qu'il tonne, c'est-à-dire alors qu'une tempête se déchaîne, n'est pas la seule cause du foudroiement de quelques campagnards malchanceux ou imprudents. Maints accidents de ce genre sont dus aussi à ce que, pendant que les éclairs sillonnent la nue, on se met à courir. Ou encore, que dans les habitations rurales, on laisse portes et fenêtres ouvertes. Rien n'est plus dangereux dans ce cas.

En effet, on comprend facilement que l'air déplacé entraîne avec lui une somme d'électricité qui, dans certaines conditions, forme circuit, et... cause l'accident redouté. Donc, pendant un orage électrique, ne courez pas et fermez les issues de vos demeures.



1. Un arbre foudroyé. 2. Eclair sinueux. 3. Eclair en chapelet.

Comme mot final de cette petite question d'intérêt vital (c'est le cas de le dire), nous ajouterons que l'eau étant bonne conductrice de l'électricité, on est d'autant plus sujet d'être foudroyé qu'on s'est fait mouiller par la pluie.

# L'art de vaincre sans être fort

Il y a quelques jours, une dépêche de Washington nous apprenait que le ministère de la guerre avait décidé de faire enseigner le "Jiu-jitsu" dans les écoles militaires de West-Point et d'Annapolis.

Le "Jiu-jitsu", pratiqué par tous les Japonais, est l'art d'atteindre au maximum d'effets en utilisant un minimum d'efforts dans une lutte entre deux hommes d'inégales forces. Un nain japonais adroit au noble sport du "Jiu-jitsu" peut venir à bout de l'hercule occidental le plus trapu et le mieux entraîné.

Cette thèse qui donne à des pygmées l'avantage sur des colosses étant contestée par nombre de personnes, nous avons été demander à un maître en athlétisme si le "Jiu-jitsu" n'était pas un "bluff" provoqué par l'orgueil des succès militaires. Eh bien, c'est à nous d'en rabattre! Le "Jiu-jitsu" est basé sur l'utilisation rationnelle de certains moyens (pincements, pressions, coups secs, etc.), parfaitement capables de maîtriser les hommes les plus forts et les athlètes les mieux exercés.

Savoir qu'un Pons, qu'un Tremblay, qu'un Mau-pas peuvent céder sous la pichenette d'un Japonais malingre, est bien la constatation la plus amère que l'on puisse faire en athlétisme.

Toutefois, comme la sorcellerie, l'envoûtement ou la suggestion n'ont rien à faire avec le "Jiu-Jitsu", rien n'empêche les rois du muscle d'étudier les coups et de les "refiler" aux jaunes adversaires, qui les provoqueraient.

La souplesse et l'agilité sont des qualités imparfaites. Il faut y joindre la force de résistance à la force musculaire. Les Japonais n'ont aucun privilège humain, à commencer par celui qui les ferait vaincre les hommes les plus forts du monde. Ils sont adroits, voilà tout.

Pour satisfaire la curiosité légitime de nos lecteurs, nous allons résumer en deux études, dont voici la première, cet art mystérieux.

Les Japonais n'ont rien inventé. S'ils ont tout emprunté aux autres peuples (le nom même de leur nation est une corruption du mot chinois Chipen-kio, qui signifie "la racine du jour", c'est-à-dire le pays du lever de soleil), ils ont eu cette intelligence de transformer leurs emprunts au point d'en faire des choses originales.

Le "Jiu-Jitsu" (qu'on écrit aussi Jiu-jitsu) n'échappe pas à la règle. Au XVI<sup>e</sup> siècle, un savant médecin de Nagasaki,

nommé Akiyama, s'en fut étudier la médecine dans l'Empire du Milieu.

Durant sa première année de séjour, il eut l'occasion d'apprendre quelques notions de "hakuda", système de lutte alors en honneur dans la haute société chinoise, et qui consistait en un ensemble de passes et de coups plus ou moins secrets destinés à mettre un adversaire hors de combat.

De retour au Japon, Akiyama médita longuement sur les idées qu'il rapportait de Chine.

Après dix années d'études et d'expériences, il fonda une école de lutte où il enseignait trois mille trois façons de saisir et de terrasser un adversaire.

Cette école, qu'il appela Yoshin-riu (littéralement: l'école du saule-pleureur) obtint un succès énorme. Les disciples qu'elle forma se répandirent dans tout le Japon, avec ce résultat que cette lutte chinoise japonisée devint rapidement le sport national.

Avant de passer à des explications techniques, je tiens à faire remarquer que le premier venu n'est pas admis à apprendre le "Jiu-Jitsu", dit le comte de L... Parmi les coups qu'il enseigne, il en est de mortels; mais tous, sans exception, peuvent rendre un adversaire infirme jusqu'à la fin de ses jours.

On conçoit donc que les professeurs de "Jiu-Jitsu", soucieux de ne pas déshonorer leur art, ce qui arriverait fatalement si des individus mal intentionnés profitaient de la connaissance des terribles secrets pour satisfaire leurs rancunes sur des ennemis non initiés, n'admettent parmi leurs élèves que des hommes ou des jeunes gens dont la moralité leur est connue.

La nécessité d'user de pareilles précautions a fini par faire des écoles de "Jiu-Jitsu" de véritables sociétés secrètes, qui ont leurs "degrés", comme la franc-maçonnerie et autres institutions similaires. Depuis que le gouvernement japonais a rendu l'enseignement du "Jiu-Jitsu" obligatoire dans l'armée et dans la police, la connaissance des passes élémentaires est à la portée de tous les Japonais. Ces passes, j'ai pu les étudier à Tokio, malgré ma qualité d'étranger.



3. L'adversaire vous a pris à la gorge: vous poussez sous son bras droit, vous tirez la manche gauche et en même temps, par un croc-en-jambe de la jambe gauche, vous l'amenez à la position 4.

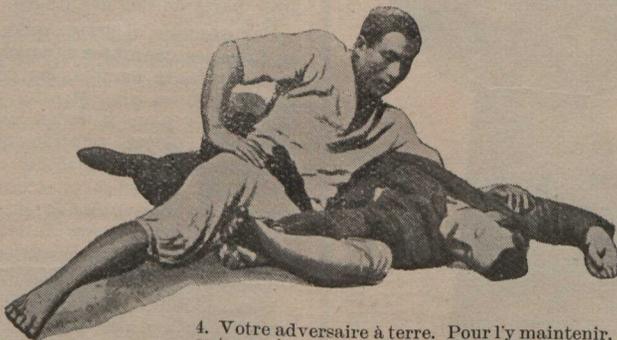
Mais cette connaissance ne constitue que le premier degré du "Jiu-Jitsu". Pour pénétrer plus avant dans les secrets de la société, il faut avant tout être Japonais: c'est là une condition "sine qua non".

Cependant, cette condition est loin de suffire. Un "jiu-jitsuan" qui veut parfaire ses connaissances doit donner des gages de moralité, de patriotisme, d'intelligence et de valeur guerrière. Il est probable, par exemple, qu'un Nogi, qu'un Kuroki, qu'un Togo connaissent jusqu'au dernier secret de cet art redoutable — un art qui est aussi une science — et qu'ils ont été, de longtemps, mis en possession de ces "bottes" mystérieuses qui permettent à un "jiu-jitsuan" consommé de briser les vertèbres cervicales d'un homme en lui secouant la main, sans développer pour cela une grande force musculaire, ou de l'assommer d'un coup du revers de la main.

## Notions générales

Essayons maintenant d'exposer en quelques mots le principe du "Jiu-Jitsu". On l'a défini de différentes façons: c'est, avant tout, l'art de lutter sans arme contre un adversaire armé. L'expression elle-même signifie: l'art de vaincre en cédant.

En d'autres termes, le lutteur s'efforce d'opposer



4. Votre adversaire à terre. Pour l'y maintenir, votre main gauche tenant son bras droit, votre pied gauche immobilise son bras gauche.

la souplesse à la force brutale. Il laisse son adversaire se consumer en efforts stériles, et il choisit le moment où cet adversaire "doit" devenir la victime de son propre effort.

Cette explication restera fort obscure jusqu'à ce que je l'éclaire par des exemples. Mais j'ai entrepris d'exposer le principe même du "Jiu-Jitsu", et je dois signaler qu'une parfaite connaissance de l'anatomie humaine est indispensable à l'adepte.

Il faut qu'il sache qu'une pression exercée avec le pouce sur tel point du dos de la main, sur tel point

du poignet, ou encore dans le dos, sur le bras, sur les reins, sur les hanches, il doit savoir, dis-je, que cette pression a pour résultat de froisser un nerf, un muscle ou un organe vital, et de le froisser si efficacement que l'adversaire, quelle que soit sa dose d'énergie, est mis hors de combat.

Je noterai de plus que la loyauté que nous autres, blancs, nous apportons à nos luttes, escrime, boxe ou lutte à main plate, est absolument inconnue au Japon. Les sujets du Mikado l'ont proclamé bien haut dès les débuts de la guerre, dès cette fatale nuit du 7 février 1904, quand ils torpillèrent, sans déclaration de guerre, les navires russes en rade de Port-Arthur: "tous les moyens de vaincre sont bons".

Aussi, "tous les coups" sont permis dans la lutte japonaise, le croc-en-jambe y compris. Il n'y a qu'une seule partie du corps que la main du lutteur n'ose toucher: la figure.

Mais voyons quelles sont les principales armes "naturelles" dont se sert un "jiu-jitsuan", dans un tournoi comme dans une rencontre sérieuse. Ce sont:

- 1o Le bord extérieur de la main, c'est-à-dire la partie comprise entre le petit doigt et le poignet;
- 2o L'index et le doigt majeur;
- 3o La "pointe" du coude;
- 4o La "pointe" du genou.

Presque tous les coups du "jiu-jitsuan" ne sont qu'une combinaison d'actions demandées à ces différentes parties du corps.

Un athlète japonais ne porte "jamais" un coup avec le poing fermé. Il est certain que le choc imprimé par le poing se répartit sur une trop grande surface, et qu'une partie de l'effort produit est, de ce fait, inutilisée.

L'usage du bord extérieur de la main est bien plus efficace. Chez un "jiu-jitsuan", cette partie acquiert une dureté inouïe. Chaque jour, durant des heures, il lui fera subir un entraînement méthodique en la heurtant violemment contre un meuble ou contre un mur, comme s'il portait des coups de hache.

Les coups portés avec le bord de la main obéissent à certaines règles. D'abord, et c'est le cas de toutes les

passes du "Jiu-Jitsu" ils sont appliqués avec une rapidité inouïe, qui ne s'obtient qu'avec une longue pratique. La paume de la main qui frappe est soit en-dessus, soit tournée vers le corps. Si c'est le bord de la main gauche qui frappe, le bras, naturellement, se meut de droite à gauche.

Quand l'index et le majeur entrent en jeu, les deux doigts sont étroitement serrés l'un contre l'autre. Ils servent à appliquer des coups pour lesquels un boxeur canadien emploierait le poing fermé. Chez un "jiu-jitsuan" exercé, ces deux doigts acquièrent une force de résistance énorme. Ils ne sont employés, cependant, que pour porter des coups dans les parties molles, notamment dans l'abdomen et au "creux de l'estomac", sous l'épigastre. Un coup porté dans une de ces parties peut entraîner la mort.

La "pointe" du coude est principalement employée pour briser les côtes de l'adversaire.

Le genou ne s'use que dans les corps-à-corps.

## Passes secrètes

Décrivons maintenant quelques-unes des passes élémentaires du "Jiu-Jitsu". Ce que l'adepte apprend d'abord, c'est l'art d'étrangler un adversaire, et aussi la contre-partie du coup.

La façon la plus simple est d'empoigner l'adversaire à la gorge à deux mains, en amenant l'extrémité des deux pouces sur la "pomme d'Adam". Une pression énergique sur ce point, et l'adversaire est réduit à l'impuissance. Voici la première contre-partie qu'enseigne le "Jiu-Jitsu".

(A suivre)



1. L'adversaire vous tient par derrière, à bras-le-corps. Pour vous dégager suivant les préceptes du jiu-jitsu, vous frappez vivement sur les articulations des doigts. La prise se relâche.



2. Vous saisissez alors la main droite de votre adversaire et, pivotant sur la jambe droite, vous faites demi-tour, et la prise de bras que vous obtenez ainsi projette l'adversaire à terre.

## Les Parapluies

Le parapluie est-il seulement un objet utile? Non, vraiment, il devient maintenant prétexte à mille coquetteries; certes, sa valeur pratique n'en reste pas moins incontestable, mais on s'efforce de plus en plus de lui donner un cachet artistique.

Mais, voyons tout d'abord ce qu'est devenu le parapluie lui-même. La ligne générale étant longue et mince, le parapluie a suivi le mouvement. Plus de ces lourdes montures en bois, la tige-aiguille en acier fait prime, et cela est bien naturel, puisque tout doit être léger à l'oeil, fluide, gracieux.

Les plus jolies soies sont à larges lisères, permettant de faire la couverture sans ourlet aux bords.

Les manches suivent le besoin de luxe croissant, souvent ils sont terminés par de vrais bijoux; les bois précieux, l'argent, l'or, les pierreries, l'émail et l'ivoire: tout peut les enjoliver.

Les poignées en argent sont d'usage courant, le travail en est simple ou artistique; l'art nouveau surtout, joliment interprété, nous donne des modèles ravissants, sous forme de crochet, béquille, demi-crosse, de large anneau ou de pommeau.

Les incrustations d'or bruni sur argent sont de très bon goût, c'est moins banal que le vieil argent seul.

Dans le domaine de la fantaisie, il y a des modèles nombreux et variés où chacune peut faire un heureux choix.

Il ne faut pas manquer de signaler à nos aimables lectrices une petite nouveauté appelée à rendre de grands services; nous avons nommé le gland porte-monnaie. Ce petit accessoire du parapluie est déjà adopté à New-York par les élégantes américaines, et il ne tardera pas à passer la frontière et à venir faire notre bonheur.

Au lieu du simple gland, ornement sans

roule à la "va comme je te pousse", on l'abandonne dans un coin, sans souci des déformations qu'il pourra subir, des accrocs, des taches auxquels il est exposé. On ne s'en occupe qu'au moment où l'on en a besoin, et l'on s'étonne de le retrouver délabré, lorsque le temps menace.



Fig. 2. — Accrochez l'élastique tout en maintenant les plis très serrés.

Mettez le nez à la fenêtre, un jour de pluie ou de grand soleil, car ce que nous disons du parapluie s'applique également à l'ombrelle et à l'en-tout-cas, et vous nous en direz des nouvelles, des parapluies, des ombrelles et des en-cas!

Des paquets grotesques, de lamentables amas d'étoffe, de baleines, de bois, dignes de la hotte du chiffonnier, voilà ce que vous apercevrez généralement. A peine de ci, de là, une forme correcte... Alors, vous pourrez penser, neuf fois sur dix, que le parapluie en question est aux mains de quelque jeune femme élégante dont la toilette révèle un goût sûr et discret.

Pour protéger la soie, on roule maintenant le parapluie dans un fourreau, ce qui donne un air absolument soigné. Si l'orage survient, on plie ce minuscule fourreau et on le glisse dans la sacoche ou le réticule.

Un arbitre des élégances modernes a pu écrire: "Dis-moi comment tu plies ton parapluie et je te dirai qui tu es." Et il a bien voulu formuler pour nos lectrices et nos lectrices — les uns en ont autant besoin que les autres — les règles du pliage du parapluie. Il a fait mieux: estimant que toutes les théories du monde ne valent pas la plus brève des leçons de choses, il a



Fig. 1. — Après avoir ramener les plis tous du même côté, serrez fortement l'étoffe avec la main gauche vers la pointe du parapluie, puis avec la main droite poussez le parapluie en lui donnant un mouvement de rotation, dans la main gauche, jusqu'à l'extrémité des baleines.

utilité de nos en-cas et de nos parapluies, on met à la même place une petite bourse en soie noire terminée par des effilés; elle est reliée par une cordelière à une autre bourse, minuscule, celle-là, destinée aux petites pièces de monnaie. On peut facilement confectionner soi-même ces jolis et commodes ornements. Un ruban de satin noir souple, ou un carré de tricot au crochet en grosse soie doublé de satin de couleur, feront de fort jolies bourses-glands. Avis aux coquettes industrielles!

### L'art de plier son parapluie

Il y a un art de plier son parapluie.

Le temps n'est plus, comme nous venons de le dire, des immenses "riflards", des antiques "pépins" de coton, sous lesquels une famille entière pouvait trouver refuge.

La mode est aujourd'hui aux parapluies ténus comme un fuseau, comme une aiguille dont ils ont pris le nom.

Et pourtant, certains de ces objets au manche décoré, au fût effilé, dont toute l'élégance gracieuse tient dans le pliage serré de l'étoffe, ne rappellent-ils pas de près et sous lesquels s'abritaient nos grand-pères? même de loin les disgracieux monuments

C'est que plier un parapluie de manière à n'en pas altérer la forme n'est pas chose aussi simple que le croit le commun des mortels.

Pauvre parapluie! L'ondée finie, on le



Fig. 3. — Un vrai chef-d'œuvre.

accompagné ses préceptes de quelques croquis.

Mais c'est l'oeuf de Christophe Colomb! dira-t-on... C'est bien possible. Encore fallait-il le trouver... et nous ne sommes pas bien sûr de ne plus rencontrer de parapluies mal pliés.

## L'hygiène de l'habitation

A tout prendre, l'hygiène n'est que de la médecine préventive. Suivez bien toutes ses données, ayez soin de vous conformer à toutes ses prescriptions, même lorsque vous êtes en bonne santé, et vous prenez le moyen de vivre longtemps et toujours bien portant. Il en sera de même de ceux dont vous avez charge, si seulement vous vous habituez à leur donner de bonne heure les notions de ce qu'il leur faut faire pour arriver à ce but.

Intelligemment comprise, et rigoureusement appliquée, l'hygiène dispense de la médecine qui guérit ou qui essaye de guérir les maladies occasionnées souvent par notre imprudence ou notre ignorance. Elle se compose de règles simples auxquelles il suffit de s'astreindre avec bonne volonté et méthode pour en retirer un grand profit.

Un mot d'abord du logis, des conditions hygiéniques qui s'imposent dans son choix.

Dans une grande ville, ces conditions ne peuvent toujours être observées strictement; le choix de la maison qu'on habite demeurant presque toujours subordonné au travail qu'on exerce.

Grâce aux locomotions rapides, il est cependant plus facile que jadis de s'éloigner de son centre d'activité et de se loger plus sainement. C'est ainsi que nous voyons et que nous verrons se dépeupler le cœur des villes au profit des artères les plus éloignées.

Il faut choisir sa maison avec les pièces principales, c'est-à-dire celles où l'on couche, où l'on travaille, où s'écoule, somme toute, la plus grande partie de la vie familiale, exposées au midi ou à l'ouest, afin qu'elles soient sans cesse purifiées par l'action microbicide du soleil. Le nord est l'exposition la plus détestable; il ne faut jamais choisir un logis complètement exposé au nord.

Dans la banlieue des grandes villes, à la campagne, il est plus facile de se conformer à cette règle essentielle. Il importe aussi d'habiter sur une hauteur, à l'abri des brouillards malsains qui montent des lieux humides. Une rivière est poétique, mais elle véhicule ordinairement des bactéries redoutables.

Il importe encore de choisir son site de telle sorte que les vents qui soufflent le plus fréquemment dans la région n'apportent pas chez nous les fumées nauséabondes d'usines, d'industries dangereuses.

La salubrité de l'habitation, c'est toute l'hygiène, peut-on dire. Le logement malsain fait l'homme malade. Mais, hélas! malgré les congrès, les vœux académiques, les travaux des vulgarisateurs, il y a beaucoup à faire encore avant d'arriver à la perfection sous le rapport de l'hygiène publique.

Pour se bien porter, il faut de l'air, de la lumière, de la propreté. Donc, choisissez toujours, de préférence, les étages supérieurs, logez-vous au troisième, au quatrième, au cinquième. Cela vaudra mieux que de vivre au premier, sur une cour de dix-huit pieds ou sur une rue trop étroite, sans un rayon de soleil et recevant chez vous toute la poussière des tapis secoués.

Il a été parlé, dans un précédent article de cette revue, de l'art de nettoyer, il est non moins important d'attirer l'attention de tous sur la nécessité de choisir son habitation de façon à ce qu'elle présente autant que possible toutes les garanties de bonne hygiène et de salubrité. La chose est moins difficile qu'elle ne le paraît au premier abord. En général, les maisons de nos villes canadiennes, notamment celles de Montréal, ont une bonne exposition et sont suffisamment éclairées; ce qu'il y a à déplorer, c'est qu'on ne sache mieux tirer parti de ces avantages.

Par exemple, il arrive qu'on choisit pour en faire les chambres à coucher, les chambres d'enfants parfois, les pièces les plus sombres et les plus étroites de la maison, tandis que pour le salon, le boudoir, on aura des pièces relativement vastes et pourvues de larges fenêtres. C'est le contraire qui devrait avoir lieu, et c'est une coquetterie mal entendue qui fait ainsi sacrifier à une maîtresse de maison, le bien-être des siens, exposer leur santé, pour la vaine gloire d'avoir un joli salon.

Que ne donne-t-on d'abord toute son attention aux pièces où l'on doit passer le plus de son temps, les autres sont secondaires.

Et qu'on ait donc grand soin aussi, nous ne le répéterons jamais assez, de ne pas obstruer la lumière, l'air, dans les chambres à coucher surtout, par des rideaux, des portières, des tentures, etc. Un rideau à ressort en toile peinte ornée d'une frange ou d'une dentelle de crin, pas de rideaux de lit, pas de portières, une natte pouvant facilement s'enlever sur le plancher, des meubles capitonnés si l'on veut, mais recouverts de cuir, telle devrait être l'installation de toute chambre à coucher.

EDNA.

# 1905

## Novi-Modi



UN DE NOS MODÈLES DU PRINTEMPS 1905

COSTUMES-  
TAILLEUR  
MANTEAUX

JUPES Dans les genres  
les plus nouveaux



Aucune autre maison du  
Canada ne peut rivaliser  
avec les dernières créa-  
tions de NOVI-MODI.

Novi-Modi Cos-  
tume Co., Ltd.  
2364 Ste-Catherine  
MONTREAL

# Physique amusante

## LE PANTIN VOYAGEUR

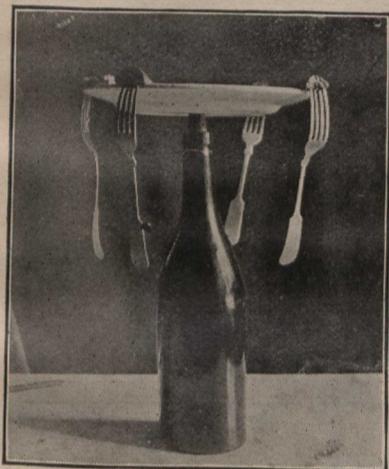
Très curieux, le bonhomme en carton glissant sur la lame d'un couteau de table,



d'un sabre de cavalerie, si vous voulez. Découpez une silhouette quelconque dans un carton ordinaire; montez-la sur deux allumettes; agitez doucement le couteau, et le bonhomme se mettra en marche et passera volontiers sur un second couteau, tenu en face et bout à bout, par un petit ami. Il va sans dire que l'instrument qui sert de véhicule ne doit pas être affilé comme un rasoir.

## L'ASSIETTE TOURNANTE

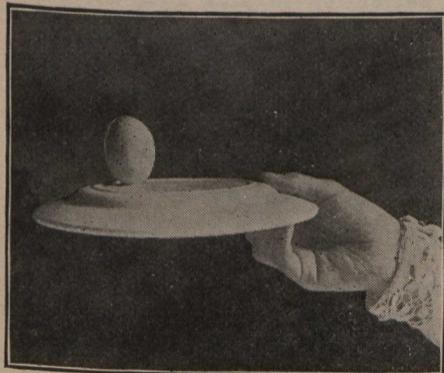
N'ayez pas peur, il n'y a pas de spirisme là-dedans comme dans les tables tournantes; il y a tout bonnement de "l'équi-



librisme". Mais attention! c'est délicat, si vous vous servez d'une assiette de faïence ou de porcelaine. Demandez à votre maman une belle assiette en ferblanc (ce sera moins dangereux), une bouteille vide de vinaigre ou de sauce aux tomates, que les Anglais nomment "Soupe pour les chats"; quatre fourchettes fixées sur quatre moitiés de bouchons; suspendez-les à distance égale au bord de l'assiette et placez le tout en équilibre sur la tête d'une épingle plantée dans le bouchon de la bouteille. Cela obtenu, communiquez à l'ensemble un mouvement de rotation, et vous aurez trouvé — presque — le mouvement rotatif perpétuel.

## UN OEUF DEBOUT SUR LA POINTE

On raconte que Christophe Colomb, l'immortel découvreur du Nouveau-Monde, pour imposer silence à quelques seigneurs jaloux lui disant qu'il n'y avait rien d'extraordinaire dans sa découverte, leur proposa de faire tenir un oeuf debout. Après bien des essais, nul ne peut y parvenir. Christophe Colomb s'empare de l'oeuf à son tour, le pose sur la table de manière à bri-



ser légèrement l'extrémité de la coquille, et montrant l'oeuf debout: Caballeros, dit-il, ce n'était pas plus malin que ça! encore fallait-il le trouver.

Oui, mais si l'on vous proposait de faire tenir un oeuf sur la pointe, que feriez-vous? Vous le feriez cuir dur, puis, le plaçant sur une assiette à laquelle vous donneriez un mouvement de rotation, vous le verriez valser gracieusement sur la pointe, à votre grand plaisir.

## UN SOU TRAVERSE PAR UNE AIGUILLE

Papa vient de vous donner deux sous, mais vous avez déjà tant sucé de "nanans", que cette fois-ci vous n'irez pas au magasinnet du coin; du reste, il pleut à verse; de plus, les roues de votre petite locomotive se sont brisées. Les sous feraient bien votre affaire; mais comment les percer? Oh! très facilement. Sur un bloc de bois creusé au milieu, vous placez d'abord un de vos sous, de manière à ce qu'il porte bien d'aplomb sur les bords de l'ouverture creusée dans le bloc; ensuite, vous engagez une aiguille dans un bouchon, que vous posez sur la pièce de monnaie; avec un bon marteau, vous frappez vigoureusement sur



l'aiguille et le bouchon: Pan! ça y est. Remplaçant alors l'aiguille par un clou de la grosseur voulue, vous répétez l'opération, et vous aurez deux roues solides, qui ne vous coûteront que deux sous.

## LE CRAYON EN EQUILIBRE

A la base d'un crayon b'en taillé en pointe, plantez gentiment, prudemment, la lame d'un couteau un peu plus qu'à moitié ouvert; placez la pointe du crayon au milieu ou sur l'extrémité de la première phalange de votre index, et vous verrez le modeste crayon se tenir parfaitement droit, sans aucun effort de votre part. Pour peu que vous soyez habile, vous le ferez voya-



ger d'un doigt à l'autre, aussi longtemps que vous voudrez; jamais il ne se plaindra. S'il culbute, vous le rappellerez à l'ordre.

## LA SOUPIERE EN EQUILIBRE

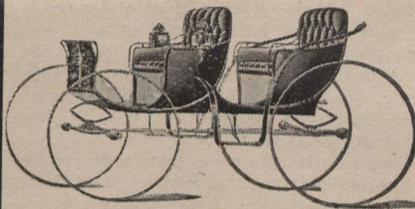
Petite ou grande, pleine ou vide, peu importe, "la résidence des choux cuits" reposera en toute sûreté dans une assiette à scupe, à un demi-pied au-dessus de la table, si l'on a soin de lui préparer le simple support suivant: Dans un anneau de serviette en or, en argent, en acier, voire même en bois ou en ferblanc, introduisez obliquement le manche de trois fourchettes, comme l'indique la gravure. Commencez d'abord par y asseoir une assiette, puis posant tranquillement la soupière sur l'assiette, vous l'y verrez aussi solide que si elle reposait sur la table même. Annoncez alors que le potage est servi.



P. G.

## VOITURES.

# TUDHOPE



Les célèbres voitures "Tudhope" ne sont surpassées par aucune autre sur le marché. Elles sont solides, confortables, élégantes et d'un beau fini.

Prix à la portée de tous.

Demandez notre catalogue et nos prix.

## Georges Bélanger

39 à 43 rue Bonsecours

MONTREAL

# A. Scott & Cie

HORLOGERS  
BIJOUTIERS  
et OPTICIENS



Notre assortiment de BIJOUX, MONTRES, HORLOGES DE--- FANTAISIE, OBJETS D'ART, ARGENTERIE, COUTELLERIE, LUNETTES, ETC., est des plus complets.

Nous faisons une spécialité de MONTURES A DIAMANTS---

Nous importons nos PIERRES PRECIEUSES directement des mines.

L'essai de la vue est fait gratuitement par M. GAUVREAU, spécialiste diplômé, attaché à la maison

## A. SCOTT & CIE

1545 rue Ste Catherine, Montréal

# Le style

est aussi  
essentiel à l'élégance  
que  
l'air à la vie.



La meilleure coupe au monde combinée avec le meilleur tissu ne donnera qu'un résultat déplorable si l'habit manque de style.

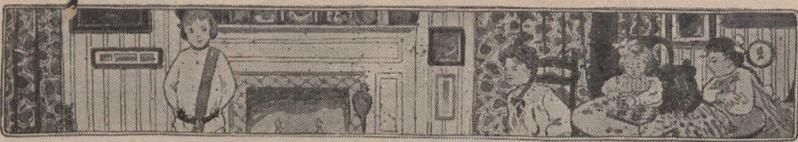
Le style, au Semi-ready, c'est une science. C'est le résultat de bien des calculs et de beaucoup de travail—ce n'est pas l'effet du hasard.

Un modèle est d'abord établi, critiqué dans tous ses détails par nos experts, puis modifié jusqu'à ce qu'il soit parfait. Ces modèles servent de base pour tous les autres habits.

## Semi-ready Tailoring

231, SAINT-JACQUES  
1551, STE-CATHERINE  
MONTREAL

# La joie des enfants



## LES DEUX TETUS (CONTE BRETON)

Il n'est tétu que de Bretagne,  
Et je le prouve dans l'instant.  
Un jour, erraient dans la campagne,  
Deux Bretons — deux amis, s'entend.

Ils parlaient de choses et d'autres,  
Des almanachs qu'ils avaient lus,  
Des sombres temps que sont les nôtres,  
Des soeurs dont on ne voulait plus...

Ayant épuisé la matière,  
Chacun gardant son sentiment,  
Ils se trouvaient sur la lisière  
D'un champ fauché nouvellement.

— Tiens, c'est le champ de Marie-Pierre,  
Dit l'un. Paraît qu'il l'a tondu.  
— Fauché, tu veux dire, compère...  
— Non, tondu, je le dis bien: tondu.

Et, qu'est-ce que ça peut te faire?...  
— Je veux que tu dises: fauché,  
Parce que tondu m'exaspère,  
Espèce de Breton bouché.

— Ton opinion ne m'importe.  
Je m'en fiche. Entends-tu, tétu?  
Tant que ma langue n'est pas morte  
Je veux dire tondu, tondu...

Mais il n'est querelle qui dure,  
Hélas! si. J'ai perdu trop tôt.  
Car, voici que, par aventure,  
Ils passèrent près d'un cours d'eau.

— Ainsi, le champ de Marie-Pierre,  
Reprit le plus hargneux des deux,  
Est... tondu? — Bien sûr, mon compère.  
C'était là le mot hasardeux.

Aussitôt dit, son camarade,  
Pris d'un vertigineux accès,  
Le jeta dans la limonade,  
Sans autre forme de procès.

L'autre tomba comme une masse  
Et revint sur l'eau, le tétu.  
Et non pas pour demander grâce,  
Mais pour dire un seul mot: tondu.

— Dis que le champ de Marie-Pierre  
Est fauché, dis-le par pitié;  
Et je te sors de la rivière.  
— Jamais! disait notre noyé.

Et la malheureuse victime  
Allait de bâbord à tribord,  
Sortait à moitié de l'abîme,  
S'agrippant aux herbes du bord.

Inutile et navrante lutte!  
— Eût-il nagé comme un goujon —  
A coups de pavés l'autre brute,  
Lui faisait refaire un plongeon.

Il se défendit comme quatre.  
Et puis il se sentit perdu,  
Sans qu'il en voulût rien rabattre:  
— Tondu, exhalait-il, tondu...

Et ce fut là son dernier verbe,  
Il se laissa couler au fond  
Dans son entêtement superbe;  
Tandis que son copain furibond

Le vit, en un effort suprême,  
Elevant ses bras hors des eaux,  
Faire, de ses pauvres doigts blêmes  
Un vague geste de ciseaux.

RAOUL PONCHON.

## LE CHARDONNET DE L'OUVRIER Histoire canadienne

Il y a quelques années, un émigrant allemand alla s'établir dans le haut Canada, à Toronto. C'était un cordonnier qui n'avait pour tout bien que son industrie et ses ustensiles de travail; de plus, un chardonnet, qu'il apportait de son village d'Allemagne, et dont il avait eu grand soin pendant la traversée. Il loua une échoppe et se mit à la besogne, et, chaque matin en se levant, il suspendait à la fenêtre de son humble atelier la cage de son chardonnet. Pendant que l'ouvrier travaillait, l'oiseau battait des ailes et chantait pour le récréer. Peut-être qu'il lui chantait des airs qui le faisaient penser à son pays et lui réjouissaient le coeur. Tous les jours le cordonnier chantait gaiement dans sa cellule, en face de son gentil compagnon, et probablement il ne se doutait guère que cet oiseau devait aider à sa fortune. Mais un passant, ayant entendu les mélodies du chardonnet, en parla dans une riche maison de la ville, puis dans une autre. Les belles dames et les jeunes filles voulurent voir ce petit musicien étranger qui chantait si bien, et s'intéressèrent au laborieux artisan qui l'avait apporté de si loin. Quelques années après, le cordonnier

mourut. Ses meubles, sa boutique furent vendus au profit de ses héritiers. Le gouverneur de Toronto acheta le chardonnet et le fit aussitôt placer à la fenêtre de son salon. Mais en vain il attendit quelques-unes de ces jolies roulades qui, naguère, résonnaient si vivement dans l'échoppe de l'ouvrier. En vain, pour raviver l'oiseau, qui paraissait attristé, il fit remplir le bassin de sa cage de l'eau la plus pure et du meilleur millet.

L'oiseau était comme la pensée de vie de son humble maître. Le maître mort, l'oiseau resta muet.

## LE RENARD ET LE COQ

Un renard fit un jour la rencontre d'un coq; ils se mirent à causer.

— Combien sais-tu de tours? dit le renard.

— Ah! dit le coq, j'en sais trois; et toi?

— Moi, dit le renard, j'en sais soixante-treize.

— Voyons ce que tu sais faire, dit le coq.

— Essaie un peu, dit le renard.

Alors le coq ferma un oeil et chanta de toutes ses forces: Korori...

Mais il avait fermé l'oeil qui était du côté du renard; le renard l'attrapa par le cou et s'enfuit avec lui.

Le propriétaire du coq se mit à crier au renard:

— Veux-tu bien laisser ce coq, il est à moi.

Le coq dit au renard:

— Réponds-lui donc que je t'appartiens.

Alors, le renard ouvrit la bouche pour obéir au conseil du coq, et il lâcha le coq, qui s'envola sur le toit d'une maison.

Arrivé là, le coq ferma un oeil et chanta, le plus haut qu'il put: Cocoriki! Cocorico!

Vous voyez d'ici la mine du renard.

## LE CONTE DE LA BARBE BLEUE (Suite)

Après avoir un peu repris ses sens, elle ramassa la clef, referma la porte et monta à la chambre pour se remettre un peu; mais elle n'en pouvait venir à bout, tant elle était émue.

Ayant remarqué que la clef du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois; mais le sang ne s'en alla point: elle eut beau la laver, et même la frotter avec du sable et du grès, il y demeura toujours du sang; car la clef était fée, et il n'y avait pas moyen de la nettoyer tout à fait: quand on ôtait le sang d'un côté, il revenait de l'autre...

La Barbe-Bleue revint de son voyage dès le soir même, et dit qu'il avait reçu des lettres en chemin qui lui avaient appris que l'affaire pour laquelle il était parti venait d'être terminée à son avantage.

Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle était ravie de son prompt retour.



Elle pensa mourir de peur

Le lendemain, il lui demanda les clefs, et elle les lui donna, mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé.

— D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres?

— Il faut, dit-elle, que je l'aie laissée là-haut, sur ma table.

— Ne manquez pas, dit la Barbe-Bleue, de me la donner tantôt.

Après plusieurs remises, il fallut apporter la clef.

La Barbe-Bleue, l'ayant considérée, dit à sa femme:

— Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef? — Je n'en sais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort. — Vous n'en savez rien? reprit la Barbe-Bleue; je le sais bien, moi. Vous avez voulu entrer dans le cabinet. Eh bien! Madame, vous y entrez, et irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues.

Elle se jeta aux pieds de son mari en pleurant et en lui demandant pardon, avec

toutes les marques d'un vrai repentir, de n'avoir pas été obéissante. Elle aurait attendu un rocher, belle et affligée comme elle était; mais la Barbe-Bleue avait un coeur plus dur qu'un rocher. — Il faut mourir, Madame, lui dit-il, et tout à l'heure.

— Puisqu'il faut mourir, répondit-elle en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi le temps de prier Dieu.

— Je vous donne un demi-quart d'heure, reprit la Barbe-Bleue, mais pas un moment davantage.

Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa soeur et lui dit: — Ma soeur Anne (car elle s'appelait ainsi), monte, je te prie, sur le



On vit entrer deux cavaliers.

haut de la tour, pour voir si mes frères ne viennent point: ils m'ont promis qu'ils me viendraient voir aujourd'hui, et, si tu les vois, fais-leur signe de se hâter!

La soeur Anne monta sur le haut de la tour; et la pauvre affligée lui criait de temps en temps: — Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir? — Et la soeur Anne lui répondait: — Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie.

Cependant, la Barbe-Bleue, tenant un grand coutelas à sa main, criait de toute sa force: — Descends vite, ou je monterai là-haut! — Encore un moment, s'il vous plaît, lui répondit sa femme.

Et aussitôt elle criait tout bas: — Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir? —

Et la soeur Anne lui répondit: — Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie.

— Descends donc vite, cria Barbe-Bleue, ou je monterai là-haut! — Je m'en vais, répondit la femme. Et puis elle criait: — Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir?

— Je vois, répondit la soeur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci...

— Sont-ce mes frères?

— Hélas! non, ma soeur; je vois un troupeau de moutons...

— Ne veux-tu pas descendre? criait la Barbe-Bleue.

— Encore un petit moment? — répondit sa femme.

Et puis elle criait: — Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir?

— Je vois deux cavaliers qui viennent de ce côté; mais ils sont bien loin encore.

— Dieu soit loué! s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes frères.

— Je leur fais signe tant que je puis de se hâter.

La Barbe-Bleue se mit à crier si fort, que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit et alla se jeter à ses pieds, tout éplorée et tout échevelée.

— Cela ne sert de rien, dit la Barbe-Bleue; il faut mourir! — Puis, la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre levant le coutelas en l'air, il allait lui abattre la tête. La pauvre femme, se tournant vers lui et le regardant avec des yeux mourants, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir.

— Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu... — Et levant son bras... Dans ce moment, on heurta si fort à la porte, que la Barbe-Bleue s'arrêta tout court. On ouvrit, et aussitôt on vit entrer deux cavaliers qui, mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe-Bleue.

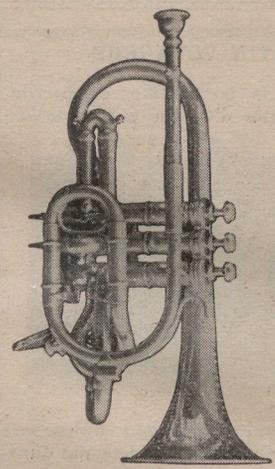
— Je reconnus que c'étaient les frères de sa femme, l'un dragon et l'autre mousquetaire, de sorte qu'il s'enfuit aussitôt pour se sauver; mais les deux frères le poursuivirent de si près, qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron. Ils lui passèrent leurs épées au travers du corps et le laissèrent mort.

La pauvre femme était presque aussi morte que son mari, et n'avait pas la force de se lever pour embrasser ses frères.

Il se trouva que la Barbe-Bleue n'avait point d'héritier, et qu'ainsi sa femme demeura maîtresse de tous ses biens.

Elle en employa une partie à marier sa jeune soeur, Anne, avec un jeune gentilhomme dont elle était aimée depuis longtemps; une autre partie à acheter des charges de capitaines à ses deux frères, et le reste à se marier elle-même à un fort honnête homme, qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec la Barbe-Bleue.

# MUSIQUE



Le Public  
trouvera  
aux deux  
magasins  
de la  
maison

## ED. HARDY

DES

VIOLONS, GUITARES, MANDOLINES, BANJOS, FLUTES, CLARINETTES, CORNETS, TROMBONES, INSTRUMENTS DE CUIVRE, DE BOIS, ETC., A TRES BON MARCHÉ. MUSIQUE EN FEUILLE; choix des plus variés.

Les commandes par la malle sont exécutées avec promptitude.

## ED. HARDY

1686 rue Notre-Dame  
1814 rue Ste Catherine

MONTREAL

# Gram-o-phone BERLINER



(La voix de son maître)

CETTE Machine réalise, au point de vue du rendement, la perfection la plus absolue.

Le  
Gram-o-phone  
Berliner

est l'ami des familles, le musicien que chacun veut entendre. Notre répertoire de morceaux de chant est des plus complets.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

Berliner Gram-o-phone Co.  
of Canada, Ltd.

2315, Ste-Catherine, MONTREAL

## Concours-devinette de L'Album Universel

Une simple devinette, en effet, ce concours que l'Album Universel offre à ses lecteurs, de plus en plus nombreux. Devinez-le et méritez un des vingt prix offerts. Ces prix sont superbes et ont réellement de la valeur.

**NOTE AUX CONCURRENTS.** — Les enveloppes devront porter le mot Concours; nous parvenir au plus tard le 4 du mois prochain, et ne pas contenir autre chose que la carte exigée. Conformez-vous exactement à ces conditions, si vous tenez à ne point voir vos réponses tomber à l'eau.



Lisez attentivement

ceux qui nous auront envoyé la réponse exacte.

Solution du Concours 121

Toute question concernant les concours restera sans réponse.

Le nombre demandé était 10

Semaine prochaine : Concours des métamorphoses capitales.

Dans les neuf figures que comporte le dessin de ce nouveau concours, est renfermé un proverbe bien connu. Il s'agit de le découvrir. Que faut-il faire pour cela? Examiner toutes les figures, séparément, se rendre un compte exact de ce qu'elles représentent; puis, une fois l'objet connu, en écrire le nom sans s'occuper de l'orthographe, mais de façon à en faire un tout, une phrase qui vous donnera le proverbe demandé, commençant par A et finissant par a.

Point n'est besoin de ciseaux, car il n'est pas nécessaire d'envoyer le dessin.

Ecrivez sur la carte ci-contre ou sur une autre de même dimension, — le plus lisiblement possible, — de votre plus belle écriture des jours de fête, les 7 mots qui constituent le proverbe en question, ainsi que vos noms et votre adresse.

Expédiez cette carte par la poste, à Concours No 3, Album Universel, 1961 rue Sainte-Catherine, Montréal.

La solution du concours de cette semaine sera publiée dans un numéro subséquent de l'Album Universel, ainsi que le nom des 20 concurrents heureux, et celui de tous

**Formules pour les Solutions**  
**CARTE DU CONCOURS No 3**  
 de l'Album Universel, 1961, rue Ste Catherine, Montréal, Canada.

1ère lettre, A . . . . .  
 2e " . . . . .  
 3e " . . . . .  
 4e " . . . . .  
 5e " . . . . .  
 Dernière lettre . . . . . a.  
 Noms et adresse.

Le premier prix de ce concours est gagné par Adélar Giroux, Buckingham; le deuxième par Alice Pelissier, Yamaska-Est; le 3e, par Georges Poirier, Séminaire des Trois-Rivières; le 4e, par Mme Arthur Boucher, Saint-Lambert, comté de Chambly; le 5e, par M. L. Saumier, 50, rue Sainte-Elisabeth, Saint-Henri, Montréal.

Nous avons aussi reçu des solutions justes de M. Ulric Bélanger, Mlle Armandine Filiatrault, Mme Jos. Talbot, Florian Ruest, jr.; Mme J. Dauphinais, Azar'e J. Geoffrion, Elphège Désilets, Georgette Rismouski, Richard Boulé, E. Laflamme, Bertha Cinq-Mars, Mme J. L. Pilon, Thos. Demers, Mlle Deneau, New-York; Régina Bellefeuille, Albert Soucy, Aimé Lefavre, M. L. Gingras, Arthur Langelier, Juliette Savarin, Joséphine Normandin...

### Elle guérit son Père ivrogne



" Mon père m'a souvent promis de se corriger de son habitude de boire, mais il buvait toujours plus que jamais. Après une noceterrible il me dit, je ne puis m'empêcher de boire. Je décidai de lui donner le remède sans goût Samaria, en lui mettant dans son thé, café et ses aliments sans sa connaissance. Un paquet a suffi pour lui ôter le goût de la boisson. Il y a 15 mois qu'il a suivi le traitement et il est complètement guéri."

**ECHANTILLON GRATIS** et pamphlet vous donnant tous les détails, témoignages aussi que le prix envoyés sous enveloppe cachetée. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse.

**THE SAMARIA REMEDY CO.,**  
 23 Rue Jordan, Toronto, Ont.  
 Toutes les commandes des Etats-Unis remplies de notre Bureau américain. Pas de douane à payer.

# 1.000.000

de pastilles La Digestive  
 vendues en quatre mois

vous prouvera que, contrairement à ce que vous pensez, IL Y A DU BENEFICE pour vous à lire cette annonce.

## La Digestive

guérira votre dyspepsie, (pas toutes sortes de dyspepsie, mais tout simplement votre dyspepsie). Ce n'est pas un remède patenté, et il ne CONTIENT AUCUN POISON. Pourquoi ne pas nous écrire... de suite, avant de tourner cette page... et nous demander un échantillon, que nous vous enverrons gratuitement et avec plaisir.

Laboratoire de Remèdes et Produits Végétaux Laliberté  
 136 RUE ST-DENIS

## CATARRHOL

Est le seul remède qui guérissent positivement le  
**CATARRHE,**  
**RHUME DE CERVEAU,**  
**FIEVRE DE FOIN.**

C'est un onguent merveilleux, différant de tous les autres car il ne contient ni graisse ni saindoux; il ne rancit jamais.

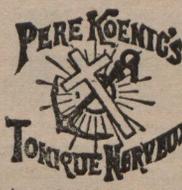
En vente partout, envoyé tel ou aux Etats-Unis sur réception de 75 cents.

ADRESSEZ:  
**COMPAGNIE MED. PARIS-CANADA**  
 Ch. 6, Bâtisse "La Presse", Montréal.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

**PLUS DE CORS AUX PIEDS!**



**GRATIS** un livre très sériex sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.  
**KOENIG MED. CO.,**  
 100 Rue Lake, CHICAGO.  
 En vente chez les pharmaciens: \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.



**EDMOND J. MASSIGOTTE,**  
 Artiste-Dessinateur, (soilage)  
 1630 rue Notre-Dame, Montréal —  
 Illustrations décoratives pour couvertures de livres, catalogues, étiquettes, annonces pour le commerce. Affiches, monogrammes, cachets, etc.

# La vie chez soi et dans le monde

## LE JEUNE MENAGE

**T**OUS les jeunes ménages ont à étudier cette question, si complexe aujourd'hui, de leur installation. Quels sont, en effet, les mariés de nos jours qui ne veulent avoir leur maison ou leur appartement installé avec le confort, ou le luxe, que leurs parents ont mis vingt ans à acquérir?

Dans notre commencement de siècle de vie à la vapeur, de jouissances immédiates on ne se sent pas la patience de composer petit à petit, d'orner peu à peu, le premier nid d'un jeune ménage. Ils veulent, nos jeunes mariés, avoir de tout et tout à la fois chez eux, dès le premier jour de leur mariage. C'est de ce besoin, sans doute, qu'est née l'habitude raisonnable, du reste, de fournir, dans les cadeaux faits par les amis ou les parents des mariés, des objets propres à servir à leur installation future.

Essayer d'enrayer un mouvement ou une tendance serait une illusion puérile, mieux vaut conseiller le moyen de tirer le meilleur parti possible d'un fait acquis.

Nous ne nous occuperons pas ici des personnes qui, possédant une grande fortune ou même une grande aisance, peuvent, en s'adressant à des tapissiers en renom, qui pour la plupart sont de véritables artistes, se créer un intérieur en tout point irréprochable. Nous nous adresserons aux personnes dans une situation de fortune modeste, désireuses malgré cela d'avoir un "home" agréable à l'oeil.

Ici, le goût personnel doit jouer un grand rôle dans le choix de l'ameublement, et tel ménage ayant le soin de l'harmonie saura, pour un prix bien moindre, arranger un intérieur agréable et gracieux, tandis qu'un autre, en associant des meubles chers, mais disparates, ne parviendra jamais à donner à son appartement ce cachet d'élégance que l'on peut, avec goût, donner à l'intérieur le plus modeste.

Le point essentiel d'une installation est le choix d'un appartement. Il faut que celui-ci soit clair, ensoleillé, dût-on pour cela monter quelques marches de plus; le chercher d'une distribution commode, et au besoin, si l'on habite une grande ville, s'éloigner du centre, afin d'avoir pour le même prix une habitation plus vaste, et par conséquent plus aérée, pour le cas probable d'un accroissement de famille.

Prendre dès le commencement ses dispositions pour habiter le même logis aussi longtemps que possible, c'est faire acte de sage économie, car il ne faut pas perdre de vue ce vieux proverbe si vrai "que trois déménagements équivalent à un incendie."

L'industrie aujourd'hui offre aux fortunes les plus modestes la possibilité d'arranger un intérieur charmant sans grands frais relativement. Ainsi, une chambre à coucher en sapin et bambou fera bien mieux et sera plus élégante que de l'acajou ou du palissandre plaqué qui "s'écaille" au bout de fort peu de temps; des tentures claires en bourre de soie et coton, jolies à l'oeil, solides, car elles ne craignent pas les mites; une chaise longue, un fauteuil, quelques chaises, un bureau pour écrire, une armoire à glace. Une petite commode ou un bahut ancien, si on le peut avoir, avec quelques bibelots dessus. Une pendule en cuivre ou en bronze, avec des louts de table sur la cheminée, compléteront une chambre à coucher gracieuse, si les draperies du lit et de la fenêtre sont bien faites, si les carpettes, plus hygiéniques qu'un tapis cloué, sont en rapport avec les tentures.

La garniture classique du salon, composée du canapé, de fauteuils et de chaises pareilles, n'étant plus obligatoires que pour les grands salons, dit de "style", c'est dans l'arrangement de cette pièce surtout que peut se manifester le goût et l'ingéniosité de la jeune femme. Les meubles les plus variés, les étoffes différentes pour ces meubles sont permises, pourvu que les teintes de ces étoffes ne "jurent" pas les unes avec les autres, petit canapé dit tête-à-tête, grands et petits fauteuils, chaises basses, poufs, tabourets carrés, peuvent entrer dans la combinaison d'un salon, selon sa grandeur. De petites tables avec quelques jolis bibelots seront semées çà et là, une vitrine renfermera des objets précieux, si on en possède. Une draperie encadrera un tableau posé sur un chevalet, quelques carpettes jetées sur un tapis de couleur unie, égayeront la pièce par leurs coloris anciens; le piano, exposé aux regards, sera drapé d'une étoffe plus ou moins riche.

Sur la cheminée, quand on ne possède pas un objet d'art authentique en bronze ou en marbre, mieux vaut y placer une jardinière en cristal ou en faïence garnie de plantes. Rien n'égaie une pièce comme des

fleurs; cela fait autant de notes claires qui attirent et charment les yeux. Point n'est besoin d'acquiescer des plantes rares. Les fleurs de la saison suffisent largement pour orner une pièce, sans entraîner à des dépenses exagérées.

Le mobilier de la salle à manger est toujours le même; buffet vitré dans lequel on place l'argenterie que l'on peut avoir; une découpeuse, six ou douze chaises, une table. Les tables carrées, si à la mode dans un certain temps, ont perdu de leur faveur; on a reconnu leur inconvénient pour placer convenablement les convives, et l'on revient aux tables à coins coupés. On garnira les murs de faïences si l'on en possède. Une suspension avec bougies placée au-dessus de la table, et des "appliques" à bougies sur les murs, complètent l'ameublement de la pièce.

Si le mari peut avoir une pièce pour en faire son cabinet de travail, celui-ci sera composé d'une grande table ou bureau pour écrire, d'une bibliothèque où seront enfermés les livres, et de fauteuils et chaises en cuir. Les tentures de cette pièce seront sombres, vertes ou grenat, ou bien encore on emploiera ces tissus d'Orient, si chauds à l'oeil, avec lesquels on pourra également recouvrir les meubles.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir donné une règle unique et inflexible pour la composition d'une installation, mais simplement un aperçu de ce que l'on peut exécuter dans un intérieur; le goût personnel, l'expérience, la vue de ce qui se fait ailleurs, corrigeront les quelques erreurs ou les quelques lacunes qui auront pu être commises au début.

La qualité essentielle pour donner aux plus somptueux comme aux plus modestes ameublements toute leur valeur, c'est la propreté la plus scrupuleuse et l'ordre le plus méticuleux. Ce sont les conditions essentielles pour rendre un intérieur agréable à habiter.

Il faut que, lorsque le mari rentre, après une journée de travail, il puisse trouver chez lui cet agrément que procure un ménage bien dirigé, où tout se fait à point. Que sa femme, toujours correctement mise, l'accueille avec un sourire, qu'il puisse enfin se détendre des soucis inhérents à la vie humaine; et ce mari, charmé de l'atmosphère de doux bien-être qui régnera autour de lui, n'éprouvera pas la velléité d'aller chercher au dehors des distractions et des plaisirs qu'on aura su lui procurer chez lui. Ce ménage, commencé sous de tels auspices, aura quelque chance de rester pour toujours un bon ménage.

## MONDANITES

Lord et Lady Grey ont passé une huitaine de jours à Montréal, présidant çà et là des fêtes, rehaussant par leur présence l'éclat de plusieurs manifestations.

La comtesse Grey est bien connue en Europe pour l'activité qu'elle met dans toutes les oeuvres qu'elle encourage.

Elle était à Londres, en quelque sorte l'Égérie des représentations qui se donnent chaque année au théâtre de Covent-Garden, représentations qui constituent la grande attraction de la "season". Très éprise d'art et très particulièrement avertie sur les oeuvres lyriques anciennes et modernes, Lady Grey s'était proposé pour tâche de faire de Covent-Garden une des premières scènes musicales du monde. On sait de quels brillants succès ses efforts ont été couronnés.

Leurs Excellences ont visité à Montréal, l'Université Laval, où les promoteurs de l'oeuvre de la "Goutte de Lait" leur ont fait un chaleureux accueil.

Lord et Lady Grey et Lady Sybil, et leur suite, sont aussi allés visiter le Château Ramezay, après avoir assisté à une représentation au Théâtre des Nouveautés.

À la "première" du Concours Hippique, à l'Aréna, Leurs Excellences occupaient des loges. Un public nombreux et select assistait à cette fête.

Remarqué dans l'assistance:

Son Honneur le maire Laporte, M. C. Vickers Keeling, Mme Thaxter Shaw, Hon. Adam Beck, Hon. L. J. Forget, M. Hugh A. Allan, lieutenant-colonel E. A. Whitehead, Lady Hickson, M. George W. Cook, Dr Chas. McEachran, M. J. Malcolm McIntyre, Sir Thomas G. Shaughnessy, M. A. Baumgarten, M. E. S. Clouston, Sir H. Montagu Allan, M. Hugh Paton, M. H. V. Meredith, M. Chas. Meredith, Dr James Bell, M. Mortimer B. Davis, M. Andrew Allan, M. F. W. Thompson, Hon. Clifford Sifton, M. Horace Joseph, Mme et Mlles May Riley, M. Z. R. Muirling, M. Ed. Sheppard, M. R. G. Reid, Mme Frances Stephen, Sir Geo. A. Drummond, M. R. B. Angus, M. Colin

Campbell, M. Charles M. Hays, Hon. Robt. MacKay, Major F. S. Meighen, M. James Ross, M. W. R. Miller, M. W. J. Morrice, M. A. E. Ogilvie, M. Watson Ogilvie, M. George L. Cains, M. Stanley Bagg, Sir Wm C. Van Horne, lieutenant-colonel J. H. Burland, R. N. Viau, courtier; Raoul Lf Beauchamp, J. A. Théoret, notaire; Mme L. Trudel, Arthur Trudel, Mme J. Desmarais, Mlle L. Foy, Sorel; Geo. Dubreuil, Raphaël Ouimet, Alfred Arcand, Armand Gauthier, Dr Maurice, Dr Marsolais, Dr Bruneau, Alex. Gravel, L. H. Painchaud, Tancrede Trudel, Dr J. H. Brosseau, E. Waggon, C. E. DeLorme, Ardoin Lionais, W. et Mme Conrad, John Gravel, M. et Mme D. MacMaster, M. et Mme Jos. Hébert, M. et Mme Eug. Tarte, M. L. Lévesque, Arthur Brunet, M. et Mlles Wilson Smith, M. René Beauset, M. Strachan, W. J. Provost, J. E. Gareau, Chs Glackmayer, M. et Mme Jos. Gravel, M. et Mme Jos Mignault, Jos. Archambault, Gustave Martin, Henri Archambault, Fred Lionais, Ben. Slater, M. et Mme Dufort, M. et Mme Painchaud, Alf. Richard, S. Greenshield, H. Henderson, Alf. Richard, A. Cameron, Chas. Turcot, Armand Giroux.

L'Alliance Française, par l'intermédiaire de M. Kleczkowski, consul général de France à Montréal, a présenté une médaille d'or à M. Dumais, professeur de diction française.

La présentation a été faite au cours d'une séance publique que le savant professeur donnait au Monument National en présence d'un auditoire tout à fait distingué.

## QUESTIONS ET REPONSES

Les correspondants qui désireront recevoir une réponse personnelle devront joindre à leur lettre une enveloppe suffisamment affranchie et portant leurs nom et adresse. Pour obtenir une réponse dans le journal, il suffit de signer sa lettre d'un pseudonyme.

**Aloysia.** — Pour nettoyer les chapeaux de paille blancs, on se sert de sel de citron; on en met un peu sur une petite brosse dure humectée d'eau claire, et l'on brosse fortement le chapeau. Le crin jauni ne se blanchit qu'au moyen de la vapeur de soufre. Dans un vase assez grand pour que le chapeau puisse y entrer, mettez un réchaud de charbons ardents, jetez dessus environ une livre de soufre en poudre, suspendez le chapeau à l'entrée du vase, couvrez celui-ci, et laissez ainsi jusqu'à ce que le charbon soit éteint.

**Jocelyne.** — Merci, au nom de notre journal, pour les gracieux compliments que vous nous adressez. Nous voulons nous efforcer de les mériter de plus en plus. Nous recevrons avec grand plaisir des photographies du joli endroit où vous devez passer la belle saison. — L'eau de pluie dans laquelle on a jeté un peu de farine d'avoine ou de son, fait bien vite disparaître toute trace de hâle; mais, vous savez, à la mer, et surtout lorsqu'on en revient, c'est la grande mode d'avoir le teint un peu cuivré. Il en est même, parmi nos coquettes amies, qui font exprès de s'exposer au soleil directement après s'être humecté le visage, le cou et les bras d'eau de mer. L'effet est immanquable et immédiat: on prend l'aspect d'une mulâtresse.

**La franchise.** — J'ai offert votre jolie poésie "A Marie" au directeur de nos pages enfantines, lequel vous connaissez, et vous pensez bien qu'il lui a fait bon accueil. Trouvez ici mon meilleur souvenir, n'est-ce pas?

**Lis d'eau.** — Le "bouturage" consiste à couper une partie quelconque d'un végétal en lui laissant généralement plusieurs yeux. On enterre celui du bas dans du sable ou de la terre fine, que l'on tasse à l'entour et que l'on conserve humide. Couvrir la bouture d'un verre favorise la reprise; quand il commence à pousser de petites tiges, on transplante. Les "marcottes" sont différentes des boutures en ce qu'on ne les détache de la plante à laquelle elles appartiennent, que lorsqu'elles ont déjà fait des racines. Ainsi, l'on recourbe une branche d'une plante jusqu'à terre sans la rompre, et on la recouvre près d'un oeil d'une petite quantité de terre, qu'on tient humide; elle prendra bientôt racine, et alors on pourra la séparer de la plante mère et l'emporter à part. Les racines se développent plus facilement quand on a fendu, au préalable, dans le sens de la longueur, la partie qui doit être cachée dans le sol. La "greffe" se pratique au printemps pour propager certaines variétés de plantes ou d'arbustes. Sur l'une des branches ou sur la tige de l'arbre que l'on veut greffer, on pratique une incision en forme de T; elle doit traverser toute l'épaisseur de l'écorce, que l'on soulève légèrement et, entre l'arbre et l'écorce, on introduit l'oeil que l'on vient de préparer en lui donnant la forme d'un écusson. On referme l'incision, on fixe le tout au moyen d'une ligature de laine suffisamment serrée pour rapprocher ensemble toutes les parties et les mettre en contact. C'est ce qu'on appelle la greffe en écusson.

COLETTE.

## POURQUOI LES MÉDECINS ÉCHOIENT

### Et Mde Pinkham réussit

Nous donnons ici les raisons exactes expliquant pourquoi le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham guérit quand les médecins sont impuissants.

Une femme est malade; atteinte d'une maladie particulière à son sexe et très grave. Elle va consulter son médecin de famille et lui dit ce dont elle souffre, incomplètement.

Elle cache quelque chose, parce qu'elle est intimidée, agitée, elle oublie ce qu'elle veut dire et finalement, omet ce qu'elle devrait dire et mystifie ainsi le médecin.

Est-il étonnant, alors que les médecins soient impuissants à guérir sa maladie? Cependant, nous ne pouvons blâmer la femme, car il est très embarrassant de donner certains détails des souffrances qu'elle endure, même au médecin de famille.

C'est pour cette raison que Mde. Pinkham, de Lynn, Mass., il y a plusieurs années, se décida à venir au secours de son sexe. Ayant acquis une expérience considérable en traitant les maladies féminines au moyen de son Composé Végétal, elle invita les femmes d'Amérique à lui écrire pour lui demander avis au sujet de leurs maux, et étant femme, il était facile à ses sœurs souffrantes de lui dire tous les détails de leurs souffrances.

De cette façon elle put faire pour elles ce que les médecins étaient incapables de faire, simplement parce qu'elle connaissait exactement ce dont il s'agissait et le petit groupe de femmes qui, au début, demandait ses avis, s'est changé en une armée qui aujourd'hui lui demande constamment son avis et le soulagement, et le fait que des milliers d'entr'elles ont été guéries en suivant le conseil de Mde. Pinkham, dans ces dernières années, indique les grands résultats produits par son expérience et son habileté sans égales.

Aucun médecin au monde n'a subi un tel entraînement, ou possède autant d'informations pour l'aider à soigner toutes les maladies des femmes, depuis la simple irritation locale jusqu'aux maladies de matrice les plus compliquées.

C'est pour cette raison que Mde. Pinkham, dans son laboratoire de Lynn, Mass., peut faire plus pour les femmes souffrantes d'Amérique, que le médecin de famille. En conséquence, toute femme est responsable de ses propres souffrances si elle ne se donne pas la peine d'écrire à Mde. Pinkham, pour lui demander son avis.

Les témoignages, constamment publiés, de femmes reconnaissantes, établissent incontestablement la puissance du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, pour la guérison des maladies féminines.

## LE ROBUR

Janvier 1905. M. BEAUPRÉ. Il y a trois ans j'étais un homme fini, mais quelques flacons de votre incomparable ROBUR m'ont rendu la force et la santé malgré mon âge avancé, et je suis depuis ce temps aussi bien et aussi vigoureux que j'ai jamais été. Quatre médecins m'avaient traité en vain pendant une couple d'années, et sans autre résultat que de me dire qu'il n'y avait plus rien à faire pour moi, et que ma seule ressource était de m'en aller à l'hôpital. Je n'aurais jamais cru qu'un seul remède put amener un effet aussi prompt et aussi durable que ce ROBUR, auquel je dois la vie, dans mon entière conviction. PIERRE COLLIN, 157 Désery. Le ROBUR est préparé à la PHARMACIE C. BEAUPRÉ, 73 DESERY, HOCHELAGA. En vente partout et par la poste, 50c et \$1.00

**COFFRES-FORTS DE MEILINK**  
À L'ÉPREUVE DE L'EAU ET DU FEU  
DE \$16.00 À \$50.00

**LE FER À CHEVAL NEVERSUP**  
EST LE MEILLEUR SUR LE MARCHÉ

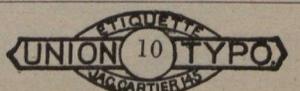
**LUJGER GRAVEL AGENT**  
TEL. MAR. 964, MONTREAL  
"BELL MAIN 641"

Ecrivez pour nos prix et catalogues et mentionnez "l'Album Universel."

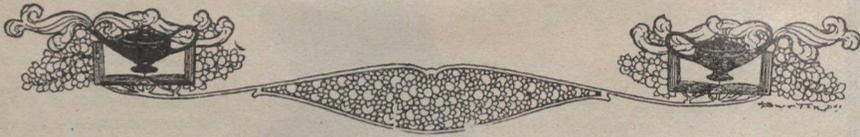
## POILS FOLLETS ENLEVES

"THORENE", le nouveau traitement, enlève les poils follets sûrement, sans danger et sans douleur. Pas d'acides ni autres ingrédients malfaisants. Toute dame ainsi affligée devrait employer le remède souverain, envoyé par la poste, scellé sûrement, \$1.00. Adresse:

**The Madam Thora Toilet Co.**  
Toronto, Canada.

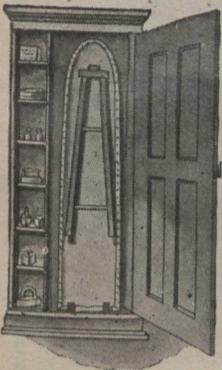


## Installation d'une cuisine



La bonne ménagère, même si elle est riche et entourée de domestiques, devra passer une bonne partie de son temps à sa cuisine, si elle veut vraiment que le bien-être règne parmi les siens, et si elle veut aussi être digne de son titre glorieux de "bonne maîtresse de maison".

La femme de fortune médiocre, qui ne peut se payer le luxe d'une cuisinière, fait évidemment de la cuisine son domaine absolu pendant les heures les plus laborieuses du jour, celles de la matinée. Il est donc bien important d'apporter à l'installation de cette pièce toute l'attention et le soin possibles.

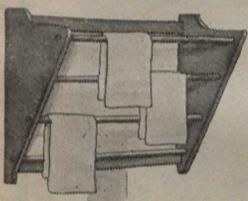


Boîte à repassage.

Le confortable est nécessaire dans une cuisine. Nous voulons nous efforcer de donner à nos lectrices une idée de tout ce qui doit être réuni dans une maison bien organisée. A elles de faire leur choix; mais si votre budget ne vous permet pas, madame, d'acquiescer ce que vous désiriez, mieux vaut acheter en petite quantité des ustensiles de bonne qualité; au fur et à mesure de vos besoins, vous augmenterez votre ménage.

Dans les villes, il faut souvent se contenter d'une cuisine relativement petite; aussi est-il indispensable que l'ordre le plus parfait y règne et, pour en faciliter le nettoyage constant, importe-t-il que les meubles ne soient pas de trop grandes dimensions. Si le plancher n'est pas ciré, il faut qu'il soit recouvert d'un prélat, qui donne à une cuisine un air de propreté coquette, et qui a l'avantage de se nettoyer facilement.

En dehors du garde-manger, qui appartient presque toujours à la maison même, et du poêle de cuisine à charbon ou à bois, le mobilier se compose presque toujours d'une table carrée en bois blanc, de quelques chaises et d'un petit esca-beau.

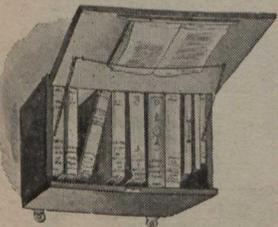


Joli et commode séchoir.

Aujourd'hui, le gaz est installé dans presque toutes les cuisines, son emploi n'est guère plus coûteux que le chauffage au bois ou au charbon, et il est infiniment plus commode et plus propre. Aussi, conseillons-nous aux maîtresses de maison d'adopter autant que possible ce système.

Les ustensiles de cuisine seront disposés non loin du poêle, sur un cadre de bois fixé au mur à l'aide de crochets. Le mari le moins adroit, pour peu qu'il ait un grain de bonne volonté, fabriquera un cadre à cet usage. Il suffit de quatre planches larges de quatre à cinq pouces, que l'on fixe en rectangle et sur lesquelles on place deux ou trois autres petites planchettes plus étroites, où l'on a fixé de petits crochets de cuivre ou de fer nickelé; des crochets semblables sont fixés aux deux planches horizontales du cadre.

Les ustensiles de cuisine, nous ne saurions assez le répéter, doivent être choisis de bonne qualité; le cuivre représente une dépense assez importante, mais la durée de ce métal est fort longue. De plus, certains mets gagnent à y être cuits. Quand les cuivres sont bien tenus, ils constituent le plus bel ornement de la cuisine. S'il y a la moindre possibilité, on aura donc une ou deux casseroles en cuivre. Le nettoyage en est facile: de l'eau chaude et un peu de soda;



Bibliothèque de la cuisine.

Les articles en fer émaillé jouissent d'une grande popularité. Ils ont l'avantage de ne pas coûter cher, mais ils sont d'un entretien difficile et, à moins d'être de très bonne qualité, ils se détériorent très vite. Les passoires, écumeurs, râpes, peuvent être en fer blanc brillant.

Voici un tableau des ustensiles indispensables, et du prix approximatif qu'ils peuvent coûter :

|  |                |
|--|----------------|
| 2 casseroles de cuivre, une grande et une moyenne      | \$10.00        |
| 3 casseroles de fer émaillé, grande, moyenne et petite | 3.00           |
| 3 poêles de fer émaillé, grande, moyenne et petite     | 2.50           |
| 1 bouillotte en fer émaillé                            | 1.50           |
| Ferblanteries, passoires, râpes, écumeurs              | 1.00           |
| <b>Total</b>   | <b>\$18.00</b> |

Une maîtresse de maison ingénieuse et soucieuse de mettre partout un peu d'élégance et de confort, trouvera facilement le moyen d'enjoliver sa cuisine de mille petites commodités ne coûtant presque rien et rendant plus facile le travail quotidien. Avec quelques caisses à épicerie, par exemple, on peut confectionner une foule de petits accessoires comme ceux que représentent nos gravures. Une grande boîte qu'on aura divisée en compartiments à l'aide de planchettes de bois, servira à enfermer tous les ustensiles dont on se sert pour le blanchissage, cuvette, bouilloire, savon, eau de javelle, bleu, planche, tordeur. La boîte de blanchissage une fois fermée, ne prendra guère de place dans un angle de la pièce, qu'elle ne déparera nullement, surtout si l'on a eu soin d'appliquer une couche de peinture et du vernis sur le bois de la caisse. On peut aussi, à l'aide de quelques petits morceaux de bois, construire un joli et commode séchoir. Une autre caisse à épicerie, dans laquelle on fixera quelques tablettes et quelques crochets, servira à remiser les fers et la table à repasser. Enfin, avec une autre caisse plus petite, on obtiendra une mignonne bibliothèque où l'on placera les livres de cuisine. Cette bibliothèque peut être munie de deux chaînettes et être suspendue au mur.

Combien d'autres menus objets on peut se donner avec un peu d'ingéniosité et d'adresse ?



Caisse à blanchissage.

S'il est vrai que l'atmosphère de propreté et de bien-être d'une pièce exerce une influence sur le caractère des êtres qui l'habitent, la ménagère qui sera installée dans une cuisine propre et où chaque chose est à sa place aura une humeur charmante et le bonheur de sa famille en sera d'autant plus assuré.

EDNA.

### ECONOMIE DOMESTIQUE

**Nettoyage des tables en bois blanc.** — On obtient un bon résultat avec le mélange suivant: Prenez une poignée de sable et mélangez-le avec une petite quantité de chaux éteinte. Frottez le bois de la table avec le mélange et les taches de n'importe quelle nature disparaîtront.

**Ivoire sculpté.** — On nettoie l'ivoire avec une pâte faite de sciure de bois humide, additionnée de quelques gouttes de jus de citron. Recouvrez l'ivoire d'une forte couche de pâte et laissez sécher. Enlevez avec une brosse douce.

**Nettoyage des fenêtres.** — On obtient des fenêtres bien brillantes en ajoutant un peu de soude dans l'eau. Séchez vivement avec de vieux journaux et polissez avec une peau de chamois. L'alcool de bois est aussi très recommandable.

**De l'emploi du vinaigre dans les soins domestiques.** — Le vinaigre conserve les mains blanches et douces et les empêche de se gercer lorsqu'elles sont exposées à l'air froid, après avoir été lavées à l'eau chaude et au savon. Avant de les essuyer, il faut les frictionner avec environ la valeur d'une cuillerée à thé de vinaigre; il en résulte un soulagement immédiat.

Les viandes trop coriaces de boeuf ou de poulet deviennent tendres, si l'on a soin de jeter dans l'eau ou le jus de leur cuisson, une grande cuillerée de vinaigre de pomme.

Pendant les jours de grande chaleur, les bains de vinaigre dilué adoucissent la peau et procurent une agréable sensation de fraîcheur.

## DES FAITS

qui parlent par eux-mêmes

Ils sont PLUS ELOQUENTS QU'UN LONG DISCOURS.

Ce qui fait la vogue des pianos vendus par M. Rivet :

La modicité du Prix ;

La qualité des matériaux ;

La sonorité et l'égalité chantante ;

La solidité qui les fait tenir d'accord, mieux que tout autre piano sur le marché.

# L. J. RIVET,

5 Cote St-Lambert,  
COIN NOTRE-DAME

Tel. MAIN 4097

Catalogues adressés sur demande



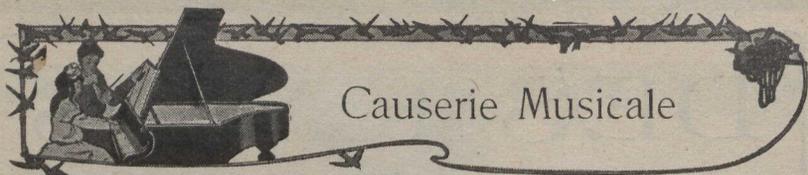
La grande MAISON de Meubles

## RENAUD, KING & PATERSON

Meubles, Couchettes de cuivre,  
Couchettes de fer, Literie, Tapis,  
Carpettes, Prelarts, Etc. ....

### Renaud, King & Paterson

Coin des rues Ste-Catherine et Guy, Montréal



## Causerie Musicale

DANS un numéro précédent, nous vous avons entretenu des différents signes musicaux en usage chez les anciens : Voici, comme curiosité documentaire, un fragment des signes employés par les Grecs :

⌒ 3 b U N — m r v &  
 ⌒ ε ω 3 ρ ε ω ε — &

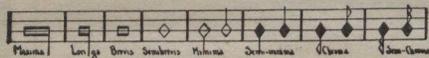
Au sixième siècle, Boèce réduisit les signes romains à 15 ou 17 lettres, que le pape saint Grégoire réduisit, plus tard, à sept lettres majuscules pour la première octave, minuscules pour la seconde, et doubles pour la troisième.

Au huitième jusqu'au douzième siècle, les lettres alphabétiques sont remplacées par des points, des virgules, des traits couchés et horizontaux appelés neumes, et qui auraient donné naissance, paraît-il, à la longue, la brève et la semi-brève de la notation carrée.

Les neumes furent écrits d'abord sans ligne, sans clef, puis sur une seule ligne au-dessus du texte, et portant une note fixe servant de point de ralliement aux chanteurs.

Gui d'Arezzo y ajouta une nouvelle ligne désignée par la lettre F; c'était la clef de fa; l'autre portait la lettre C, c'était la clef d'ut; puis deux autres lignes, auxquelles on ajouta une cinquième, ce qui constituera la portée de la musique proprement dite.

Les lignes permirent de régulariser la position des signes, qui ne tardèrent pas à se changer en points ronds ou carrés, avec des queues ou des ligaments réguliers qui en déterminèrent la durée ou la valeur, que les anciens musiciens indiquaient par les formules pittoresques suivantes :



|                      |                         |
|----------------------|-------------------------|
| Maxima dormit        | — Maxima dort           |
| Longa recubat        | — Longa est couchée     |
| Brevis sedet         | — Brevis est assise     |
| Semibrevis deambulat | — Semibrevis se promène |
| Minima ambulat       | — Minima marche         |
| Seminima currit      | — Seminima court        |
| Chroma volat         | — Chroma vole           |
| Semichroma evanescit | — Semichroma s'évanouit |

Changez les noms des cinq dernières de ce tableau et vous aurez la ronde, la b'anche, la noire, la croche et la double-croche.

Sans nous arrêter ici aux différentes significations du mot neume, — signe, selon les uns; souffle, selon les autres, — après avoir affirmé, sans crainte de nous tromper, que la simplicité ne plait pas à tout le monde; les organistes paresseux ou entêtés continuèrent jusqu'au commencement du XVIIIe siècle à se servir d'une notation inconnue aujourd'hui et dont le tableau suivant vous fera une idée.

Les notes étaient représentées par des lettres gothiques.

|   |                       |
|---|-----------------------|
|   | ut ré mi fa sol la si |
| 7 grandes . . . . .                     | C D E F G A B         |
| 7 petites non bar-<br>rées . . . . .    | c d e f g a b         |
| 7 petites avec une<br>barre . . . . .   | c d e f g a b         |
| 7 petites avec deux<br>barres . . . . . | c d e f g a b         |

Quant à la valeur des lettres ou notes et des pauses, les deux tableaux suivants nous donnent une idée de la façon dont elle était marquée.

|   |   |
|---|---|
|   | signifiait une note d'une mesure pleine.  |
| — | signifiait une pause d'une mesure pleine. |
| ↑ | signifiait une demi-mesure.               |
| ↑ | signifiait un quart de mesure.            |
| ↑ | signifiait un huitième de mesure.         |

Et ainsi de suite.

|       |   |
|-------|---|
| Δ     | marquait 2 demi-mesures.                    |
| # # # | marquait 2 ou 4 quarts de mesure.           |
| # # # | marquait 2 ou 4 huitièmes de mesure.        |
| # # # | marquait 2 ou 4 seizièmes de mesure.        |
| # # # | marquait 2 ou 4 trente-deuxièmes de mesure. |

Quant aux notes chromatiques, elles étaient marquées par un petit crochet placé à côté des lettres qui les représentaient. Cette notation embrouillée, difficile à lire et très longue à écrire, était digne de figurer avec les neumes barbares des temps antédiluviens.

Dans un manuscrit daté de 1583, on trouve un morceau de Josquin, adapté à l'orgue, à six voix, et écrit sur le système que nous venons d'indiquer. Forcément l'harmonie est un peu maigre et les voix s'accordent rarement.

Cependant, la notation par lettres ne disparaît pas tout à fait de la pratique musicale, car en 1620 on trouve deux notations réunies, celle des signes modernes et celle des lettres; la première est pour le chant, la seconde pour l'instrument.

Les facteurs de pianos continuent à se servir des lettres, qui sont toujours les mêmes et se répètent exactement à n'importe quel octave.

Ouvrez un piano et vous trouverez, au-dessus des chevilles sur le sommier, les caractères suivants: A dièze, B, C dièze, D dièze, E, F dièze, G dièze, etc., c'est-à-dire la, la dièze, si, ut, ut dièze, ré, ré dièze, mi, fa, fa dièze, sol, sol dièze, etc., et ainsi de suite, tant qu'il y a des touches. Le demiton n'est indiqué que par un dièze; c'est plutôt un moyen mécanique de se reconnaître qu'une véritable notation musicale.

En tête des morceaux, dans certaines notations étrangères modernes, on trouve encore les lettres grégoriennes, mais seulement à titre d'indication du ton; tandis que nous, nous employons les termes "majeur", "mineur", et en Allemagne, les expressions suivantes: C dur, C moll. Le tableau suivant vous donnera une idée exacte de la manière dont les Allemands indiquent les notes naturelles, diézées et bémolisées:

Notes naturelles:

C, D, E, F, G, A, H,  
 ut ré mi fa sol la si

Notes diézées:

Cis, Dis, Eis, Fis, Gis, Ais, His,

Notes bémolisées:

Ces, Des, Es, Fes, Ges, As, B,

Les mêmes indications se retrouvent chez les Suédois.

Dans cette évolution, il eût été surprenant que les chiffres n'eussent point joué leur rôle. Aussi, en 1743, Jean-Jacques Rousseau exposa-t-il un système de notation où les signes ordinaires — lettres et notes — étaient remplacés par des chiffres. Ce nouveau système, qui eut alors ses admirateurs et ses détracteurs, a été vigoureusement repris, soutenu et propagé de nos jours, par Aimé Paris et Emile Chevê. Ce système, susceptible de produire des résultats considérables, mériterait certainement d'être étudié et enseigné. Nous vous en dirons probablement un mot dans notre prochaine causerie, qui roulera spécialement sur l'éducation musicale.

### GENT CARHIBOUS

#### LE PRIX CRESCENT

Si l'âge d'or n'est pas encore venu pour les musiciens, non plus que pour personne d'ailleurs, il semble qu'ils commencent à entrer dans l'âge d'argent. Qu'on en juge! Bientôt, grâce à l'initiative de la Société Musicale de Paris, un concours leur sera ouvert, qui leur promet \$20,000 de prix. Et voici que M. Henry Marcel fait encore des siennes en leur faveur.

Pour les servir il avait déjà imposé aux concerts Colonne et Chevillard l'obligation, en échange de la subvention que reçoivent ces associations, d'exécuter, chaque année, trois heures de musique française inédite. Voici qu'il vient de décider que le concours Crescent, consacré jusqu'ici aux oeuvres lyriques, serait réservé cette année aux oeuvres symphoniques.

D'autre part, une somme fort importante restant disponible, par suite de l'insuccès de concours antérieurs, M. Marcel a décidé d'employer cet excédent de ressources en instituant pour le nouveau concours un prix et des avantages pécuniaires exceptionnels.

L'auteur de la parution couronnée recevra une somme de \$4,000, plus \$300 pour frais de copie. En outre, une somme de \$800 ou de \$2,000 sera mise à la disposition du chef d'orchestre qui exécutera l'oeuvre, suivant que celle-ci sera soit une symphonie proprement dite ou une suite d'orchestre, soit un poème symphonique avec soli et chœurs. D'autres combinaisons de prix ou de mentions pourront également être adoptées par le jury; les concurrents en peuvent trouver l'énumération, ainsi que les autres détails du concours, dans le règlement qui a paru ces jours derniers à l'"officiel" et dont un exemplaire est envoyé à tous ceux qui en font la demande à la Direction des Beaux-Arts, bureau des théâtres, 3, rue de Valois, Paris. Le concours, ouvert le 1er janvier 1905, sera clos le 31 mars 1906.



Catalogues et descriptions des pianos Rivet, envoyés sur demande.

# L. J. Rivet

On prend des commandes pour transports de pianos :: :: :: :: ::

## PIANOS ET MUSIQUE

Accords et réparations faits avec soin. Tél. Main 4097

Magasin : 5 COTE ST-LAMBERT, coin Notre-Dame, Montréal.



Voyez avec quel intérêt ces "jeunes connaisseurs" regardent leur petite amie qui achète une tablette de

# Chocolat Fry

Ah ! c'est qu'il est si bon le

# Chocolat Fry!

Agents pour le Canada :

D. MASSON & Cie - - - - - Montreal

## L'art d'acheter les provisions

**D**E tous les problèmes qui se posent à la maîtresse de maison, il n'en est pas de plus difficile à résoudre peut-être que celui de l'approvisionnement. Toujours nouvelle et pressante, chaque jour se présente cette question : "Qu'allons-nous manger aujourd'hui?"

Pour y répondre convenablement, la ménagère doit savoir, d'abord, choisir ses provisions, ensuite, les apprêter. Elle doit



pouvoir composer le menu des repas de la journée de façon à ce que chacun se rapproche autant que possible de la juste proportion des principes alimentaires qu'ils doivent contenir. Ce n'est pas assez que la nourriture soit bonne et abondante, elle doit encore être agréable à l'oeil et au palais. La variété dans les menus quotidiens est un point important. Même lorsque le budget est large et les provisions abondantes, la question de la variété ne laisse pas souvent que d'embarrasser la maîtresse de maison.

La femme de fortune médiocre et n'ayant pas accès aux bons marchés, est obligée naturellement de déployer beaucoup d'ingéniosité pour parvenir à posséder une table à la fois agréable et substantielle. Nombre de nos jeunes amies sont dans ce cas, nous le savons, mais nous espérons qu'il en est peu qui disent : "Si j'avais le moyen d'acheter de bonnes choses, j'aurais une bonne table; mais, avec ce que je puis me permettre d'acheter, à quoi bon essayer?" De grâce, rappelez-vous, chères petites amies, qu'une bonne table ne signifie pas toujours un grand choix de provisions dispendieuses, mais bien plutôt une table où la nourriture est simple, bien cuite, et proprement servie. Nos Canadiennes excellent dans l'art de cuire un gâteau, de confectionner un dessert délicieux autant que joli, mais, nous regrettons de le dire, il semble qu'elles soient moins habiles à préparer les mets plus substantiels qui doivent paraître journellement sur la table de famille.

La bonne ménagère doit en premier lieu considérer l'ensemble des choses devant entrer dans les menus du jour; ensuite, étudier la méthode la plus simple et la meilleure de préparer ces choses, afin qu'elles soient nourrissantes, digestibles et agréables.

### Le marché aux provisions

Pour faire avec économie et intelligence l'achat de ses provisions, la ménagère doit d'abord se rendre compte de la quantité de provisions restant à la maison, et du travail à faire à la cuisine pendant les jours qui s'écouleront jusqu'au marché suivant.

Voici comment vous pourriez procéder:

Munie d'un carnet et d'un crayon, commencez par inspecter les garde-manger, armoire, glacière, examinant avec soin tout ce qui y reste; en même temps, inscrivez les ingrédients qui vous manquent et que vous devrez acheter. En faisant cette liste, considérez comment vous pourrez utiliser ce qui reste en le combinant avec ce que vous achèterez. Considérez aussi quel genre de travail sera fait à la cuisine, le jour où ces ingrédients devront être employés. Par exemple, le jour du blanchissage et celui du repassage sont des jours de grand feu; ainsi, vous choisirez pour ces jours quelques plats requérant une longue cuisson, mais ne demandant pas trop de soins ni de surveillance, toutefois, car vous serez bien affairée. Pour le jour du repassage, ayez soin de choisir des mets ne produisant pas trop de vapeur ni d'odeur, ce qui pourrait nuire à votre linge.



L'économie, de même que la variété des menus, exigent que rien ne soit perdu. Il arrive souvent qu'un reste ne suffit pas à confectionner un plat convenable; alors, c'est le moment de faire des combinaisons. Avec de l'intelligence et du soin, on peut faire en sorte que pas une cuillerée de nourriture ne soit perdue.

La manière de faire le marché dépend beaucoup des conditions de vie de chacun. Dans les villes, il est facile d'aller au marché tous les jours; à la campagne, le bou-

cher et l'épicier passent habituellement un couple de fois la semaine. Choisissez toujours des fournisseurs honnêtes et intelligents; ils vous aideront de leurs connaissances dans le choix de vos provisions, et si vous leur témoignez de la confiance, ils s'intéresseront à vous et vous faciliteront de petites économies. Autant que possible, la maîtresse de maison devrait toujours faire elle-même son marché.

### Du choix des diverses viandes

**Le boeuf.** — Le bon boeuf a la chair fine et ferme; le maigre est d'un rouge vif et le gras a la nuance claire de la paille. Le suif sera blanc, sec et friable. La viande provenant de jeunes vaches aura le maigre plus rose et le gras moins ferme et moins abondant. Cette viande est plus tendre que celle provenant d'animaux plus vieux, mais elle est moins savoureuse.

**Le veau.** — La chair du veau allaité par sa mère est blanche, ferme et tendre, le maigre est légèrement rosé. Le veau nourri artificiellement a la chair plus foncée, plus sèche et moins grasse. Lorsque le veau a été tué trop jeune, sa chair est bleuâtre; elle n'est alors ni nutritive ni hygiénique; il ne faut pas en acheter.

**L'agneau.** — La viande d'agneau doit avoir le maigre rose et le gras blanc. Cette viande se gâte rapidement, il faut l'employer lorsqu'elle est encore très fraîche.

**Le porc.** — Il faut apporter le plus grand soin au choix de la viande de porc, qu'elle soit fraîche ou salée. La bonne viande fraîche de porc a le maigre rose et le gras ferme transparent et blanc. Le lard qui a une apparence affaissée et où des taches jaunes peuvent être aperçues sur le gras ou le maigre, n'est plus bon, ne l'achetez point.

**Volailles.** — Les caractéristiques d'une bonne volaille sont: la peau molle, les ergots souples, les pattes, de même, et sur la poitrine, une épaisse couche de graisse. Si l'os de la carcasse ne se ploie pas facilement, c'est que la volaille est trop vieille, elle ne devra pas être rôtie. Une poule d'un an ou plus est meilleure et plus économique qu'un jeune poulet du printemps, pour bouillir, fri-casser ou cuire à l'étuvé.



**Le poisson.** — Le poisson frais aura la chair ferme, les yeux rouges, les yeux saillants, les nageoires fermes et rigides, et les écailles brillantes. La chair des gros poissons devra être tenue, ferme et blanche.

**Les organes comestibles des animaux**  
Presque tous les organes des animaux sont susceptibles d'être utilisés.

Le foie de tous les animaux est comestible, mais celui du veau est le meilleur. Le foie devra être transparent et léger de texture. Celui qui est taché ou strié n'est pas bon.

**Les rognons.** — Les rognons sains auront une belle couleur brillante. S'ils ne sont pas sains, ils seront tachés et ternes.

Les coeurs peuvent être farcis et cuits lentement, soit bouillis, étuvés ou braisés.

**Les langues** sont trouvées sur le marché, fraîches, salées, fumées et séchées. Les langues fraîches ou salées doivent être dodues et fermes. Les langues sont presque toujours bouillies ou braisées. Elles doivent être cuites très lentement.

Les tripes sont mises sur le marché, nettoyées et bouillies. Elles doivent être blanches, tendres et grasses.

Les ris sont les glandes pancréatiques du veau et de l'agneau. Ils doivent être blancs et tendres. Ils ne se conservent pas et doivent être employés sans délai.

Les pieds de veau servent à fabriquer de la gelée et aussi à donner du corps à une soupe. Ils doivent être frais et tendre.

Les pieds de cochon sont généralement vendus bouillis et marinés.

### Le soin des provisions

Il est important de donner aux provisions des soins attentifs dès leur arrivée à la maison. Les viandes sont retirées de leurs papiers d'enveloppe, placées sur des plats, couvertes et mises dans un endroit frais.

Les légumes et les fruits sont mis dans un lieu sombre et frais. Le beurre est serré dans un vase couvert spécial à cet usage. Toutes les épicerie sont mises dans des bocaux de verre ou des boîtes de fer-blanc. Il ne faut jamais employer pour les produits alimentaires des boîtes en bois, lesquelles attirent les insectes.

JEANNE BERTRAND.



## CORSINE

DÉVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre EN FRANÇAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. **LE SYSTEME FRANÇAIS DE DEVELOPPEMENT DU BUSTE** inventé par MADAME THORA est un simple traitement chez soi garanti pour augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE. Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts de timbres-poste à

THE MADAME THORA CO. TORONTO, Ont.

## DENTS BLANCHES EN EMPLOYANT CHAQUE MATIN LES DENTIFRICES DES RR. PP. BENEDICTINS DE SOULAC

Exigez cette marque. Dentifrice hors concours à l'Exposition de Paris 1900. **ELIXIR 50c. POUDRE 35c PATE 35c TUBE 25c.** En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Si votre pharmacien ne les tiens pas, écrivez **GASTON VENNAT, 13 rue St-Jean, MONTREAL BELL TEL. MAIN 4672**



Pourquoi? Faites-vous cette question : pourquoi boirais-je le

## Café de Madame Huot

Parcequ'il a toutes les qualités

d'un café parfait : pureté, richesse de saveur et délicatesse d'arôme.

En vente par tous les bons épiciers. En canistres 1 lb. à 40 cts., 2 lbs. à 75 cts.

EN GROS CHEZ

E. D. Marceau, 281 & 285 rue St-Paul, Montréal

## LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

### DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, +9.00 a.m., \*7.45 p.m.  
SPRINGFIELD, HARTFORD, - +7.45 p.m.  
TORONTO, CHICAGO, +9.30 a.m., \*10.00 p.m.  
OTTAWA, +8.45 a.m., \*9.40 a.m., \$10.00 a.m. +4.00 p.m., \*10.00 p.m.  
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - +7.25 p.m.

### DE LA GARE VIGER

QUÉBEC, +8.45 a.m., +2.00 p.m., \$3.30 p.m. \*11.30 p.m.  
OTTAWA, +8.20 a.m., +5.35 p.m.  
JOLIETTE et ST-GABRIEL, - + 8.45 a.m. +5.00 p.m.  
ST-AGATHE, M 9.00 a.m., +5.20 p.m.  
LABELLE, R 9.00 a.m., +5.20 p.m.

\* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches et Mardi et jeudi. ‡ Mardi seulement § Dimanche seulement. ¶ Quotidien excepté le samedi.

A. LA LANDE agent des passagers pour la ville Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

## New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :

8.20 A.M. tous les jours Pour tous les points des montagnes Adirondacks, Malone, Utica, Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points au Sud.

8.20 A.M. excepté le dim. }  
10.20 A.M. excepté le dim. }  
2.00 P.M. excepté le dim. } Train local pour Chautauquy, Beauharnois, et Valleyfield.  
5.10 P.M. excepté le dim. }  
6.10 P.M. excepté le dim. }  
7.00 P.M. tous les jours. }  
9.15 A.M. Dim. seulement. }

Pour billets, horaires, accommodation de chars Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HÉBERT, F. E. BARBOUR, Agent local pour la vente des billets Agent général

### SUIVEZ CE BON CONSEIL

Vous guérez le rhume le plus opiniâtre en faisant usage du BAUME RHUMAL. Il soulage instantanément et guérit rapidement.

Dans toutes les pharmacies.

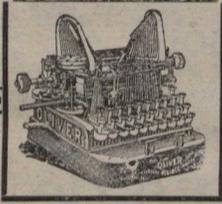
**Art. Laurin & Cie**  
**PEINTRES ARTISTES**

Décoration d'Église et Tableaux Religieux. Dorure : imitation de tous les marbres et bois. Composition pour Tableaux d'Écoles (black-boards.) Scènes théâtrales pour Collèges, Couvents, Etc. Dessins fou mis avec nos prix sur demande.

**Art. Laurin & Cie**  
 Phones : 73 St-Charles-Borromée  
 Main 4564 Est 2069  
 Montréal

MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900  
 RÉPUBLIQUE FRANÇAISE  
 1900  
**LAPRES & LAVERGNE**  
**PHOTOGRAPHES**  
 360 RUE ST DENIS  
 MONTREAL, P.Q.  
 TELEPHONE BELL EST 1283  
 RESIDENCE 1262  
 DES MARCHANDS 843

Achetez la meilleure machine à écrire au monde



FABRIQUÉE AU CANADA.

**l'“Oliver”**  
 (A ÉCRITURE VISIBLE)

On demande des représentants partout où il n'y en a pas

Canadian Oliver Typewriter Company, :: :: Montréal

**GARDEZ VOTRE ARGENT**



Plutôt que de le jeter par les fenêtres en achetant pour le teint des poudres et lotions sans valeur renfermant souvent des ingrédients nuisibles et des poisons. Si votre visage est enlaidi par des boutons, ou si la peau est rougeâtre, rugueuse, grasse, j'ai une recette qui vous la guérira sûrement et sans danger. Vous pouvez préparer le mélange pour dix sous. La préparation resserre la peau, et en fermant les pores en chasse toutes les impuretés, empêche les rides et laisse la peau au même état.

**CHEVEUX GRIS.**

Si vous avez les cheveux blancs ou si vous grisonnez, et si vous voulez leur rendre leur nuance primitive, j'ai une formule pour cela. C'est sans danger aucun, pour les cheveux, le cuir chevelu et la santé en général; ne contient pas de soufre, plomb, nitrate d'argent, couperose, ni poison d'aucune sorte. Ne s'enlève pas au toucher, ne colle, ni salit, ni poisse les cheveux, ne tache pas le cuir chevelu; fait pousser les cheveux, leur donne une apparence souple et lisse. Pour quelques sous vous pouvez en faire assez.

**BLANCHÉUR DU TEINT.**

Je peux vous envoyer la formule pour blanchir le teint; préparez d'avance, elle se vend \$2.00 chez le pharmacien. J'en ai fait usage et je puis vous garantir que cette préparation enlève les taches de rousseur, dissipe le hâle ou les rougeurs de la peau. Vous la préparez pour le dixième du prix que coûtent les lotions vendues pour le teint.

**POUR FAIRE POUSSER LES CHEVEUX.**

C'est tout ce qu'il y a de plus simple. Je les fais pousser sur le champ, en arrêtant la chute, préviens les pellicules, tend à faire friser ou à boucler les cheveux, empêche la calvitie et fait pousser les cheveux à profusion. Parfaitement pur et sans danger. Peut-être préparé pour quelques sous seulement.

**TRANSPIRATION EXCESSIVE.**

Des pieds et des aisselles; guérison certaine sans clore l'orifice des pores et sans nuire au corps. Les dames qui transpirent beaucoup des aisselles seront guéries d'une façon permanente. Soulagement immédiat pour les pieds tendres et sensibles. Plus de mauvaise odeur causée par la sueur. Peut se préparer pour quelques sous seulement.

**RIDES PRÉCOCES.**

J'ai une préparation infallible pour faire disparaître les rides. Applications faciles, sans danger et bon marché. Elle comble les parties creuses en nourrissant la peau qui redevient unie, souple et blanche. Guérit les gerçures des mains et des lèvres, et la rugosité causée par le froid et les savons impurs. Facile à préparer et à peu de frais.

**TROUVAILLE.**

Lotion pour le visage; fera disparaître l'apparence grasse et luisante de la peau, la rendant souple et blanche en cinq minutes; en huit jours enlève tous les boutons, dissipe le hâle, blanchit la peau sans l'irriter; sans danger aucun; ne contient pas de poisons. Pour cinq sous vous en ferez assez pour durer six mois.

**POILS FOLLETS.**

Au visage, cou, bras et aux parties du corps; les détruit vite et les enlève sans douleur, sans décoloration et aucun dommage à la peau. Agit d'une manière efficace en moins de trois minutes. Sans danger et à absolument certain.

**Prix et Autres Renseignements.**

Les Recettes seront envoyées sous enveloppe ordinaire cachetée. Prix: 50 cents pour deux; 75 cents pour quatre; \$1.00 pour toutes. Il faut que le prix en argent mandat ou timbres accompagne la lettre. Ces Recettes sont simples, sans danger et font tout ce qu'elles promettent. Nous avons des centaines de témoignages à l'appui de leur efficacité. Les pharmaciens vendent les ingrédients de mes recettes et vous n'êtes pas obligé de m'écrire pour les avoir. Écrivez à

**MADAME LAJEUNESSE, Dermatologiste, TORONTO, ONT. - CANADA.**

**BONS ROMANS**

Voulez-vous occuper agréablement vos heures de loisir? Sur réception d'une plaque j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. En voici les titres: Les Fiançailles d'Yvonne — Vengeance de Femme, en 2 vols — La Capitaine — Le Châteaude Villebon — Miséricorde — La Cosaque — Les Drames de l'Irlande — Le Missel de la Grand'Mère — La Loi d'Amour — L'ami du Château — La Belle Tlennette — Un Duel à Mort — La Fiancée du Tueur de Lion — Le Mendiant Noir — La Lanterne Rouge — L'Enveloppe Noire — Chagrin d'Amour — Le Sacrifice d'une Femme — La Dame d'Auteuil — La Voleuse d'Enfants — Le Secret du Blessé — Le Compagnon Invisible — Mariage aux Roses — Les Dix-sept ans de Marthe — La Bruyère d'Yvonne — La Langue de Mme Z. — Coeur de Sceptique — Un Mariage de Confiance — La Fille des Vagues — Amour d'Enfant, Amour d'Homme — La Vierge des Maquis — Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adressez: Déom Frères, 1877 rue Ste Catherine, Montréal.

**Le mari rêvé**

(Suite de la page 70)

En un mot, il m'a parfaitement comprise. Et certaines promenades au bois, que j'ai faites avec maman, ma soeur et lui, restent au fond de mon souvenir comme des heures délicieuses...

(Simone à Lucile)

...En vérité, ma Lucile, je ne me lasse pas de songer à ton aventure, et j'en oublie presque mes soucis quotidiens et ma morne existence d'ici... Sais-tu bien que M. Jacques, qui te fait si poétiquement la cour, que tu juges digne de t'inspirer au moins de la "curiosité", c'est tout justement mon idéal de convent, à moi? En ai-je assez rêvé de ce caractère viril et tendre, de cet homme qui vous parle en maître et en amoureux tout à la fois! C'est à un tel dominateur que ma nature d'écolière indisciplinable aurait voulu soumettre sa fantaisie, c'est par lui que j'aurais souhaité être domptée. J'aimerais tant craindre quelqu'un que j'adorerais! Ce quelqu'un-là existe! Je ne le connais pas, il ne me connaîtra jamais. La destinée n'est pas juste.

Ah! flirter avec un homme qui chasse les tigres et fait fusiller les sauvages!

Sincèrement, entre nous, qu'est-ce que tu comptes faire de M. Jacques? Est-ce que c'est bien vrai ce que tu me racontes là, que tu es décidée à le laisser s'en aller comme il est venu?

Mille caresses.

SIMONE.

P. S. — Ma mère va mieux. Notre tante de Barrois doit venir à Houlgate, elle s'est annoncée pour la semaine prochaine, et s'offre à me relever de mon poste. Il se peut que je profite de son séjour ici pour aller passer Noël à Paris.

(Lucile à Simone)

Tu me demandes ce que, décidément, je compte faire de M. Jacques? Mais je te l'ai dit en toute sincérité, ma chérie, pas autre chose qu'un ami. Je te le répète, je ne tiens nullement à réaliser mes rêves; c'est une opération qui laisse toujours trop de déchet. J'ai savouré en imagination toutes les joies que l'affection d'un homme comme celui-là pourrait donner à une jeune fille, à une femme un peu intelligente et d'une certaine élévation morale. Cela me suffit. Je ne permettrai pas que le songe devienne un projet. Il n'y a pas de place pour les projets romanesques dans la vie tranquille que je veux toujours mener. Ce flirt d'âmes restera donc un simple chapitre du roman que je n'écrirai pas.

Es-tu satisfaite, ma chérie? Je te jure que je t'ai fait ma confession véridique et entière. Il n'y a rien de plus ni de moins dans ma pensée que ce que je t'écris là.

Je suis enchantée des nouvelles que tu me donnes sur la santé de ta mère.

Tendresses.

LUCILE.

(Simone à Lucile)

Tu ne peux pas te figurer, chérie, la joie que ta réponse m'a causée. Ainsi, tu n'aimes pas Jacques! (pardonne-moi de l'appeler ainsi).

Au moins, tu ne l'aimes pas d'amour!

Ce bonheur qui me paraissait si impossible, dont la pensée ajoutait une torture à la maussaderie de ma solitude, ce bonheur-là ne m'est plus défendu.

Car, si heureusement tu n'aimes pas Jacques, je l'aime, moi!... Je l'aime sans l'avoir vu, comme dans les légendes et les romances. Tout ce que tu m'as appris de lui est tellement ce que je rêvais, pensionnaire, ce que je rêve encore aujourd'hui. On dirait que tu l'as inventé conforme au voeu de mon désir!

Je n'osais pas te l'avouer jusqu'à présent, je craignais de me heurter à tes projets, de froisser une affection jalouse. Mais chacune de tes lettres m'affolait, m'exaspérait et m'enivrait à la fois. Je t'ai presque haï pendant tout un jour, à cause de tes promenades avec lui au Bois de Boulogne.

Enfin, Dieu merci, tu ne l'aimes pas! Je veux, je veux le connaître! La pensée qu'il pourrait s'en aller sans que je l'aie vu me fait perdre la tête. Notre parente arrive demain, père viendra me reprendre, je serai dans trois jours à Paris.

Surtout n'aie pas de remords pour avoir mis le feu à mon imagination avec tes lettres. Cette aventure à laquelle je cours sera le salut de ma vie. Je m'ennuie tant, ma pauvre Lucile! pas seulement à Houlgate, mais encore à Paris, partout, toujours! Mon coeur est si ardent et si vide! Pour y échapper, je suis capable de faire, quelque jour, un mariage idiot, d'épouser

n'importe qui pour changer d'existence, simplement... Et tu as découvert le mari qu'il me faut... Je serais impardonnable de ne pas lui vouer ma vie, de ne pas me faire aimer de lui, de ne pas devenir sa femme.

Attends-moi donc... je brûle d'être à Paris!

SIMONE.

(Lucile à Simone)

Ah! folle chérie! Comme tu prends feu! Calme-toi! Calme-toi! et surtout ne te hâte pas de revenir à Paris pour y voir M. Jacques Vernier... Il n'y est plus... il n'y était pas... il n'y a jamais été... pour la raison décisive qu'il n'existe pas. Je l'ai inventé pour te distraire. Ne me demandais-tu pas une aventure?... Hélas! Simone, tu le vois, les seules aventures désirables sont imaginaires... C'est ce que je me suis dit depuis longtemps...

Ta LUCILE.

MARCEL PREVOST.

**Nécrologie**

Décès survenus à Montréal, dans la semaine finissant le 8 mai :

- Nantel, Onésime, 79 ans.
- Clavet, Dme Nap., née Viau, 41 ans.
- Rinaham, Vve James, née Donnelly, 64 ans.
- Payfer, Ls. Rémi, 64 ans.
- Brien-Durocher, Vve Michel, née Brien-Durocher, 67 ans.
- Lauzon, Joseph, 55 ans.
- Desautels, Vve P. Alfred, née Pelletier, 66 ans.
- Lapointe, Dme Félix, née Favreau, 63 ans.
- Carrier, Louis, 79 ans.
- Poupart, Vve J.-B., née Giguère, 72 ans.
- Dumas, Dme J. J., née Giboté, 64 ans.
- Contant, Dme Eusèbe, née Alarie, 24 ans.
- Miron, François, 60 ans.
- Charbonneau, Vve Ant., née Leclair, 65 ans.
- Veilleux, Dme Edouard, née Desmarceaux, 36 ans.
- Juneau, Dme Jos., née Gratton, 32 ans.
- Driscoll, Michael, 36 ans.
- Roy, Jr., Téléphore, 23 ans.
- Gloutney, Frs-Xavier, 78 ans.
- Bigras, Joseph, 34 ans.
- Bernier, Vve Onésime, née Landry, 78 ans.
- Beaulieu, Napoléon, 29 ans.
- Hénault, Dme J. H., née Léger, 32 ans.
- Lemay, Dme Elie, née Déry, 29 ans.
- Larchevêque, Emile, 15 ans.
- Sullivan, Daniel, 51 ans.
- Sylvestre, Olivier, 79 ans.
- Dicker, François, 52 ans.
- Martin, Théophile, 75 ans.
- Aubertin, Dme Aug., née Bissonnette, 63 ans.
- Quesnel, Marie-Louise, 30 ans.
- Ledoux, Aph. David, 43 ans.
- Grenon, Alexis, 78 ans.
- Richard, Narcisse, 65 ans.
- Tanguay, Dme Alf., née Bernard, 26 ans.
- Crimard, Dme Wilbrod, née Cloutier, 52 ans.
- Grosseau, Edouard, 61 ans.
- Barron, Dme Wm., née O'Neill, 70 ans.
- Lepine, Dme Magloire, née Renaud, 89 ans.
- Plante, Désiré, 60 ans.
- Franchi, Luigi, 24 ans.
- Maber, Dme Wm. Jos., née Quinn, 45 ans.
- Landry, Georges, 77 ans.
- Béliveau, Médéric, 53 ans.
- Bertrand, Vve Nap., née de Carufel, 76 ans.
- Paiement, Dme Aldéric, née Charbonneau, 67 ans.
- Larin, Alphonse, 24 ans.
- McCormack, Dme Pat., née Guibord, 36 ans.
- Early, James, 70 ans.
- Vanier, Basile, 74 ans.
- Laforce, Vve Pierre, née Boiron, 94 ans.
- Gravel, Vve Georges, née Paradis, 51 ans.

**SIROP du Dr LEONARD**

Spécifique pour les Coliques des enfants, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des Pouxmons.

En vente chez tous les pharmaciens.

**PRIX 25 CENTS.**

Préparé par la CIE CHIMIQUE "LEONARD," 3141 rue Notre Dame, Montréal.



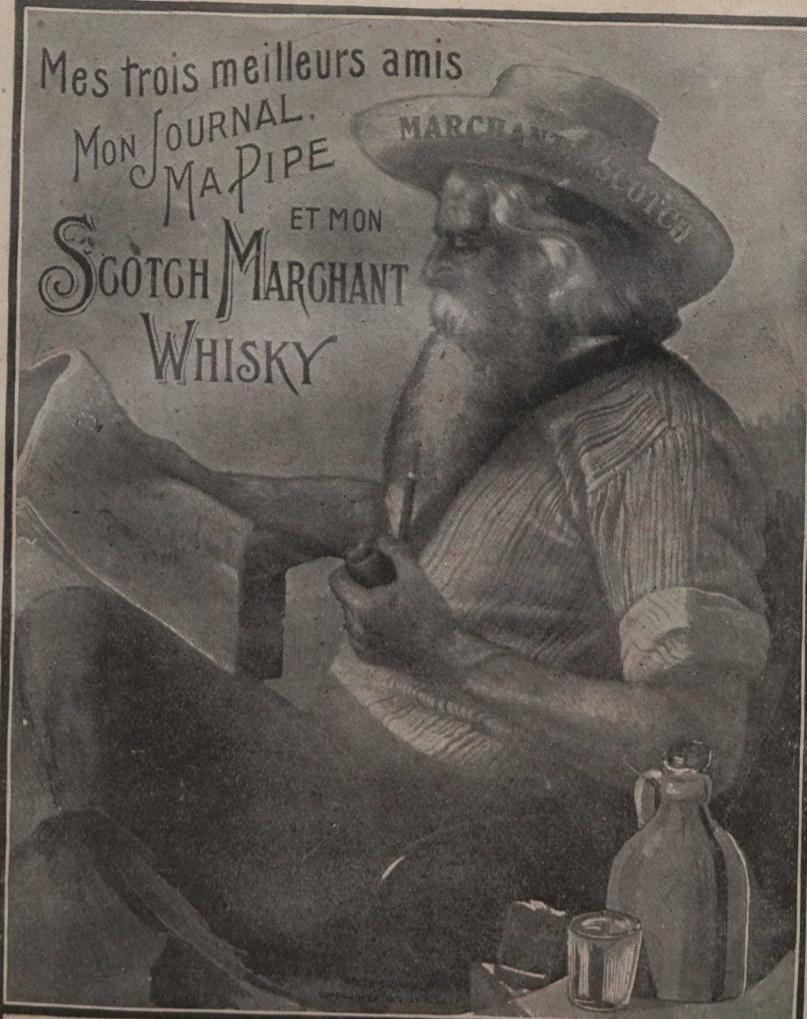
Vous n'avez qu'à ouvrir la canistre, et vous avez un mets délicieux.

**Bœuf Salé Clark**

(EN CANISTRE)

Aussi fortifiant que succulent. Pas d'os, pas de perte. La viande la plus économique que vous puissiez acheter. Essayez-la. Si votre marchand n'en vend pas, écrivez-moi, et je verrai à ce que votre commande soit exécutée.

**W. CLARK, Mfr., MONTREAL**

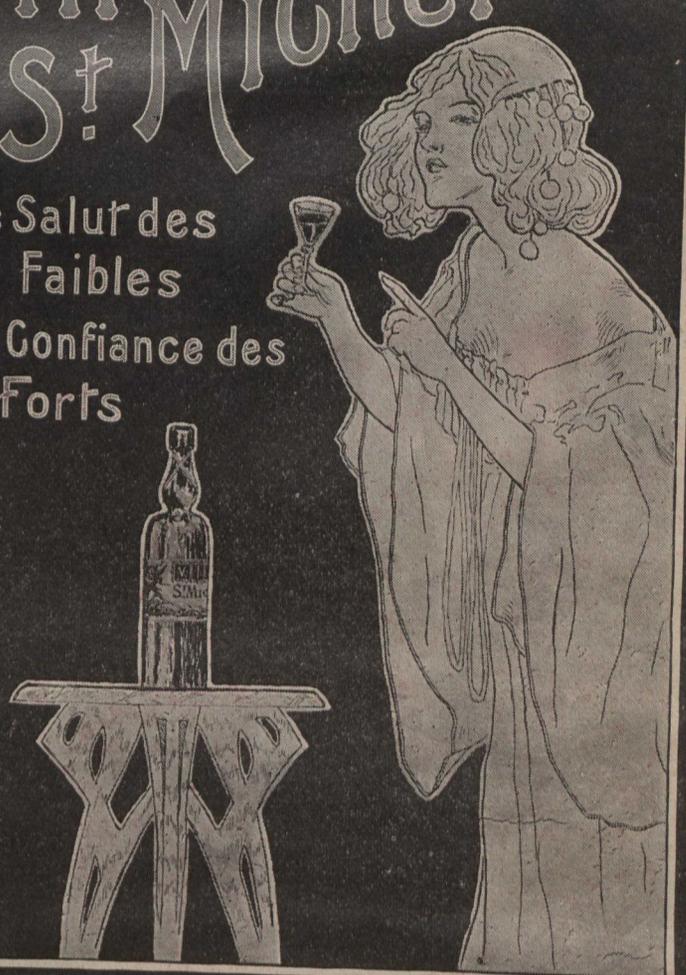


Mes trois meilleurs amis  
 MON JOURNAL.  
 MA PIPE  
 ET MON  
**SCOTCH MARCHANT**  
 WHISKY

**LE SCOTCH MARCHANT** SPECIAL OLD HIGHLAND WHISKY  
 est absolument pur et très vieux : il possède un bouquet savoureux et délicat qui ne peut pas être égalé. Essayez-le : il vous donnera satisfaction.  
 AGENT POUR LE CANADA :  
**A. O. FISET, 1604, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL**

**Vin St Michel**

Le Salut des  
 Faibles  
 La Confiance des  
 Forts



AGENTS: **BOIVIN, WILSON & CIE**  
 No 520, rue Saint-Paul, MONTREAL

**LE COGNAC**



**P.H. Richard**

est la marque  
 favorite des  
 fins connaisseurs

AGENTS POUR LE CANADA.  
**LAPORTE, MARTIN & CIE. LIMITEE**  
 MONTREAL.

**Bloc Balmoral**

UNE VUE DE LA SALLE D'ECHANTILLONS



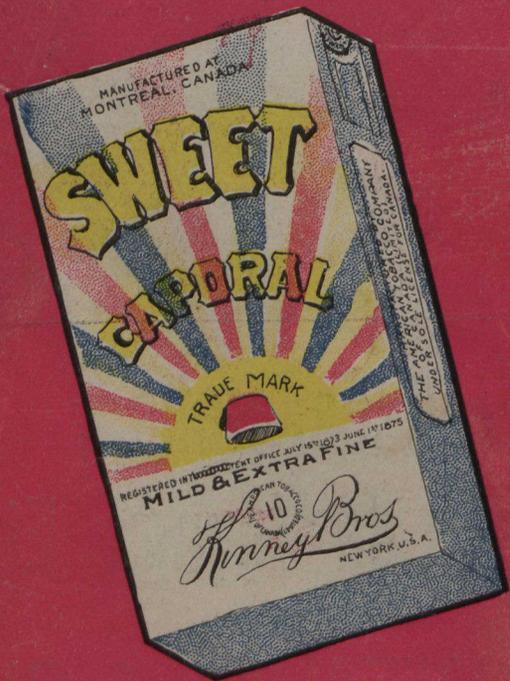
**Harnais, Valises, Selles,  
 Sacs de Voyage, Etc.**

**H. LAMONTAGNE & CIE**  
 LIMITEE

1902 rue Notre-Dame,

MONTREAL

# CIGARETTES SWEET CAPORAL



La vente énorme  
de cette cigarette  
prouve sa . . . .

Qualité Supérieure